



© Les Accords de Galéo, ISBN : 9782487006089
2023, MYRIA EDITIONS, édition française par MYRIA EDITIONS SAS
Bâtiment GIGAMED, Parc d'Activités Économiques Hélioôle,
1 avenue de la Méditerranée, 34550 Bessan, Bureau 19
www.myria-editions.com, contact@myria-editions.com
Scénario : Salomé MARTIN, PAO : Alexandre SANCHEZ,
Correction : Juliette DEVIGNY, Couverture : Lionel PRATS,
Illustrations internes : SELIPA ART
Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par Pulsioprint.com
(4 rue de Belzunce, 75010 Paris)
Imprimé en France, Communauté Européenne
Dépôt légal : novembre 2023-BNF
Loi N°92-546 du 20 Juin 1992 relative au dépôt légal. Décret N°93-1429 du
31 décembre 1993 modifié relatif au dépôt légal, et notamment son article 5

Salomé Martin

LES ACCORDS DE GALEO



MYRIA
EDITIONS







CHAPITRE 1



Les deux émissaires

Le port était décoré pour les grandes occasions. Entre les quais, les plus beaux navires mouillaient, garnis de fleurs et de banderoles rougeoyantes. Les dames portaient des robes de fête, enrubannées dans tous les sens et maquillées presque à outrance. Sur leurs cheveux savamment bouclés reposaient des chapeaux resplendissants. Les messieurs se paraient de leurs habits de fête, se tenant l'air droit et fier, discutant de sujets graves pour tromper l'ennui. Dans les rues et au milieu de la foule, les crieurs publics scandaient des annonces plus impressionnantes les unes que les autres : selon la rumeur, la moitié du pays s'était réunie sur le port et ses environs.

Personne ne voulait manquer l'événement, que l'on savait déjà écrit dans les livres d'Histoire. Les paysans n'avaient eu de cesse de fabuler sur les merveilles que les étrangers d'outre-mer allaient rapporter, tandis que les bourgeois et les nobles



commentaient d'un air grave les déconvenues d'une guerre à laquelle leurs propres ancêtres n'avaient pas assisté.

La sourde agitation faisait vibrer les planches rongées par l'eau saline. Deux étrangers étaient attendus sur les rivages de Faréol, accompagnés de toute une suite. Deux étrangers venus d'un pays au large duquel nul bateau galéite n'avait osé mouiller depuis près d'un millénaire. Deux étrangers qui, on l'espérait, accepteraient de signer des accords de paix depuis trop longtemps repoussés.

Les gardes royaux formaient une allée recouverte par un tapis rouge grenat qui reliait la seule bitte d'amarrage disponible à une esplanade encore vide. Tout autour se pressaient des curieux : certains retenaient leur souffle tandis que d'autres ne pouvaient contenir l'excitation que leur procurait la perspective de voir enfin arriver les émissaires. Mille rumeurs circulaient déjà : seraient-ils deux vieux aristocrates à la toison grisonnante, ou deux beaux politiciens dans la force de l'âge, venus chercher des dames à épouser afin de sceller une alliance ? On pouvait s'attendre à tout de ce pays dont on ne connaissait rien sinon des on-dit. Même les peuples des archipels qui commerçaient avec le mystérieux royaume d'Artisis rechignaient à donner aux Galéites des informations à son sujet.

La seule source fiable provenait de la famille royale, qui dispensait des communiqués répétés en boucle par les annonceurs : les étrangers étaient venus en paix, afin de visiter les terres de leurs ancêtres et négocier un traité commercial pour rétablir les relations entre les deux pays. Les quelques érudits répartis dans la foule bombaient la poitrine et n'avaient de cesse de raconter les mêmes anecdotes. La façon la plus simple de se faire



remarquer était de signaler l'ironie d'accueillir les Artisiens sur le port même qui avait vu fuir leurs ancêtres. Pendant ce temps, les fabulations et théories se multipliaient : certains en venaient même à sous-entendre que les Artisiens avaient emporté les *Anges* avec eux dans leurs îles.

Lorsqu'un marin annonça enfin qu'on pouvait apercevoir, au loin, la silhouette du bateau émissaire, il y eut un mouvement de foule que la garde royale eut du mal à contenir. À coups de menaces et parfois de lances, l'ordre fut néanmoins rétabli et la famille royale put quitter l'auberge qui lui avait servi de gîte jusqu'alors. Pour une fois, personne ne sembla leur porter une grande attention. Tous les regards étaient tournés vers les flots ; rares furent ceux qui purent apercevoir sur les visages des têtes couronnées l'inquiétude sourde que suscitait la présence d'une foule si dense. Le roi replaça sa couronne sur ses cheveux grisonnants et la reine chassa les plis de sa robe ; la princesse arrangea sa coiffure en lissant des mèches mutines, l'héritier afficha son plus beau sourire tandis que le cadet fit de son mieux pour conserver un air royal et pas trop ébahi.

Avec une lenteur presque insupportable pour ses spectateurs, le navire étranger se rapprochait. De sa silhouette éloignée, on put rapidement déduire qu'il n'avait pas été façonné comme les géants galéites : il semblait plus long, plus fin, plus rapide, mais aussi moins stable sur les vagues capricieuses de la Grande Mer. Cependant, ses voiles étrangement disposées palliaient ce défaut, le faisant filer à la vitesse d'un oiseau fendant les airs. À première vue, le bois dont il était constitué ne ressemblait à rien de ce qu'on connaissait ; Artisis était connue pour son commerce d'arbres rares, auxquels certains prêtaient des propriétés



fantastiques. Quelle que soit la réalité, les experts en navigation s'accordaient tous à dire que malgré son étrangeté, le bâtiment n'était pas l'œuvre d'un imbécile.

Les minutes s'étirèrent encore et encore, jusqu'à ce qu'enfin, le bateau arrive au port. L'agitation atteignit son comble, pire encore que lors des mariages princiers. Avec élégance et maîtrise, les marins artisiens guidèrent leur navire jusqu'au point d'attache. Ils semblèrent déconcertés par le système d'attache qui fut proposé par les matelots galéites, mais à force de grands gestes et de mots articulés à l'excès, une entente fut trouvée. Le spectacle qu'ils offraient faisait déjà frémir les spectateurs. À la grande déception de certains, les nouveaux venus ne se différenciaient pas tant des locaux : leur nez semblait plus grand, leurs yeux plus allongés et leur peau plus claire, mais au-delà de ces quelques différences, ils restaient des êtres humains tout à fait normaux. C'était là trop peu pour satisfaire les commères, impatientes de voir arriver les hauts dignitaires.

Peu à peu, les acclamations se muèrent en murmures, puis se turent. Personne ne savait quoi faire, l'ennui se faisait sentir. Les émissaires commençaient à se faire longs et l'impatience se transformait peu à peu en exaspération. Cherchaient-ils à se faire désirer, au risque de provoquer la colère du roi ? Ce dernier faisait d'ailleurs de son mieux pour cacher sa nervosité tandis que certains de ses sujets lui lançaient des regards interrogateurs.

Enfin, un matelot descendit sur le quai et attrapa la rampe qui lui fut lancée. La foule retint son souffle et les curieux les plus proches du navire purent entendre un claquement de semelle sur le bois. Les murmures reprirent de plus belle, au milieu de chuchotements étouffés et d'exclamations susurrées.



Enfin, deux silhouettes apparurent. Marchant d'un pas égal et rythmé, elles offraient aux yeux ébahis un tableau étrange.

Le premier émissaire semblait relativement petit, mais compensait sa taille par un haut-de-forme qu'il remplaçait avec soin, coiffant une longue chevelure qui atteignait le creux de ses reins. Un pantalon ample mû par le vent laissait deviner ses jambes musclées, le tout assorti à un gilet richement orné qui recouvrait une chemise seyante.

Il y eut un moment de choc avant que quelques femmes dans l'assistance commencent à s'égosiller, voire à crier au scandale. Pour ceux et celles qui se trouvaient assez près, il était évident qu'il s'agissait d'une femme qui ne prenait même pas la peine de dissimuler les courbes de son corps. La nouvelle eut l'effet d'un raz-de-marée sur l'assemblée. Non seulement l'idée qu'elle puisse ainsi se grimer en homme relevait du summum du mauvais goût et de l'indécence, mais il était évident pour tout Galéite qu'une femme en mer n'apportait que la misère. Il aurait été impossible pour elle de se dissimuler pour un si long voyage, et l'idée qu'Artisis ait put volontairement envoyer un membre du sexe faible lors d'un échange diplomatique aussi délicat paraissait invraisemblable. Les femmes de la famille royale pouvaient parfois bénéficier d'une dérogation, mais en dehors de ces exceptions, jamais une dame ne mettait les pieds sur les planches d'un navire.

Aussi, l'agitation s'empara la foule, qui passa d'un enthousiasme à peine contenu à une frayeur mêlée à une désapprobation évidente. L'étrangère, cependant, ne sembla pas particulièrement s'en inquiéter. Ses yeux, aussi bleus que les flots de la mer qu'elle venait de quitter, étaient fixés droit devant elle,



ignorant le reste du monde.

La figure qui l'accompagnait lui faisait presque de l'ombre : bâti comme un soldat, c'était un homme au goût vestimentaire distingué, dont l'apparition rassura immédiatement les curieux. Ses cheveux d'un blond presque blanc étaient parfaitement coiffés, malgré l'embrun marin qui le frôlait. Ses mains étaient gantées et sa démarche souple et ample. Il émanait de lui une grâce naturelle qui imposait un certain respect. On en vint rapidement à la conclusion que la femme qui marchait à ses côtés devait être la sienne et qu'une explication serait rapidement donnée au roi.

Leurs pas étouffés par le tissu rouge qui recouvrait les pavés sales de Faréol, ils remontèrent l'allée dressée en leur honneur et se permirent d'échanger quelques mots :

— Nous y voilà, déclara l'étrange dame.

— Attention, la prévint l'autre. À entendre ton ton, on pourrait te penser déçue.

— Certainement pas ! répliqua-t-elle immédiatement. Tu sais aussi bien que moi depuis combien de temps j'attends ce moment.

Leurs paroles furent répétées, amplifiées et déformées comme l'écho d'un ricochet, puis commentées, analysées et finalement reconstituées des dizaines de fois par les curieux qui essayaient de ne pas couvrir leurs voix.

— C'est... étrange, non ? reprit l'étrangère. Les bâtiments, j'ai l'impression qu'ils ressemblent exactement aux livres d'Histoire.

— Impossible, corrigea le blond. Des siècles se sont écoulés, la ville a forcément évolué.

Elle fronça le sourcil pour toute réponse. De toute évidence,



ces arguments ne la convainquaient pas, mais ce genre de détails serait à considérer plus tard.

Le regard des étrangers croisa enfin celui de leurs hôtes : la royauté n'avait jamais eu à rougir de sa superbe et en un jour aussi important, le déploiement de celui-ci ne connaissait aucun égal. Cinq nuances de rouges s'étaient en drapés flamboyants tissés de pierres précieuses que le soleil de l'après-midi faisait briller. Les têtes couronnées se tenaient fières et dignes, grandes héritières du trône qui fédérait le plus grand territoire jamais conquis par les humains.

— Que les Anges nous gardent, murmura la reine.

Son regard scrutateur semblait parcourir ses invités comme un livre ouvert. Si son expression était constamment désapprobatrice, elle semblait presque outrée de voir les étrangers qui lui étaient présentés. Son mari se contenta de souffler du nez : son verdict serait prononcé lorsqu'il se serait assis à la table des négociations.

Les Artisiens, arrivés à une distance convenable de l'estrade sur laquelle se tenaient les souverains, saluèrent ces derniers de révérences qui, à défaut d'être parfaitement gracieuses, respectaient strictement l'étiquette : épaules vers l'avant, chapeau collé sur la poitrine et tête baissée. Bien qu'il était évident que ces gestes ne faisaient pas partie de leur quotidien, la prestance et le respect qu'ils dégageaient firent taire les murmures, remplacés par des applaudissements approbateurs. En réponse, le roi et sa cour s'inclinèrent légèrement, comme leur statut l'exigeait.

Enfin, le souverain prit la parole :

— Mes chers invités, soyez les bienvenus en Galéo !

Cette première phrase déclencha une salve de réjouissances



dont le monarque prit le temps de se délecter. En face de lui, les étrangers étaient silencieux, le regard braqué sur l'estrade, attendant visiblement la suite.

— Ce jour marque le début de ce qui, je l'espère, va devenir une grande amitié. C'est en paix que je vous invite à séjourner sur cette terre, qui fut jadis celle de vos ancêtres. Oublions les conflits passés et construisons ensemble un avenir radieux pour nos deux pays !

À nouveau, la foule s'enflamma, tandis que sur le visage du roi rayonnait une fierté qu'il ne chercha pas à ravalier. Le contraste entre son expression satisfaite et le léger froncement de sourcil de son épouse était frappant pour ceux qui se trouvaient assez près pour le déceler.

Les étrangers applaudirent avec respect, avant de s'échanger un regard qui valut mille mots. La dame se redressa et la foule se tut presque aussi vite qu'on comprit qu'elle s'apprêtait à parler.

— Votre Altesse, dit-elle d'une voix sûre et forte, c'est avec un honneur et une joie immenses que nous nous trouvons ici aujourd'hui. Au nom de ma nation, je vous remercie de nous accepter parmi vous, d'enfin briser le silence qui a élevé un mur entre nous. Il ne tient qu'à nous de tracer le chemin de l'avenir, et je m'avoue honteuse de ne pas avoir fait le premier pas.

Le galéite de la jeune femme portait les marques d'un accent tonique qui fit froncer quelques sourcils, mais restait parfaitement compréhensible. À la grande surprise de l'assemblée, elle ne semblait pas buter sur certains mots habituellement difficiles à prononcer pour les étrangers. Au contraire, elle s'exprimait avec éloquence et confiance, répandant la confusion parmi les



spectateurs. Qu'elle se soit exprimée en premier et aussi ouvertement sous-entendait que, des deux arrivants, elle était celle qui tiendrait les rênes des négociations.

— Mais une telle réjouissance ne saurait me faire oublier mes bonnes manières. Je me nomme Gabrielle Elsën, l'une des dirigeantes des îles d'Artisis. À mes côtés, voici Arianne Belcourt, Haute-Juge du tribunal constitutionnel.

L'incompréhension céda rapidement la place à la surprise, puis aux sifflements des rumeurs dans l'assemblée. Tant d'informations venaient d'être distillées en quelques instants ! Ce que certains craignaient s'était révélé vrai : l'étrangère dirigeait bien Artisis – du moins sous-entendait-elle qu'elle n'était pas la seule, mais l'idée qu'un pays puisse avoir plusieurs souverains en troublait beaucoup, tout comme une autre nouvelle : l'homme qui l'accompagnait portait un nom qui sonnait plutôt féminin.

Les discussions reprirent de plus belle tandis que les regards scrutateurs analysaient sans merci les deux invités. Un consensus fut néanmoins atteint : malgré ses vêtements de mauvais goût, Gabrielle était particulièrement belle. Elle donnait presque l'impression que le vent obéissait à son désir, soulevant sa chevelure pour la faire briller sous le soleil.

Le roi se racla la gorge pour imposer le silence et rappela ses gardes à l'ordre : ces derniers peinaient à maintenir le calme.

— C'est un plaisir de faire votre connaissance, déclara-t-il. Je regrette que messire Devankel n'ait pu faire le déplacement.

— Il s'excuse à nouveau pour cet incident, répondit la dame, et ne manquera pas de venir visiter Galéo dès que son état le lui permettra.

Le souverain hocha la tête d'un air satisfait.



— Comme vous l’aurez deviné, je suis Henry VIII d’Eralde, roi de Galéo. C’est un honneur de vous présenter ma femme, Elisabeth III d’Eralde...

L’ombre d’un sourire se posa sur les lèvres de la reine, avant qu’elle ne reprenne son air sérieux. Ses yeux scrutaient sans merci les femmes qui lui faisaient face.

— Mon fils, héritier du trône, Louis...

Contrairement à sa mère, le susnommé était rayonnant. Son visage exprimait une intelligence et une espièglerie propres à la jeunesse, marques d’une ambition secrète qui ne passa pas inaperçue pour Arianne : il paraissait presque trop propre, trop sûr de lui.

Il ne dissimulait pas la légère moquerie que lui inspiraient les nouvelles arrivées. S’attendant à faire face à des politiciens aguerris, la présence de deux femmes plutôt jeunes le rassurait quant à l’issue des négociations. Son comportement frisait presque l’arrogance.

— Ma fille, Angèle...

À l’image de son frère, l’aînée de la fratrie était tout simplement magnifique : sa royauté était visible et évidente dans chacun de ses traits, son port irréprochable réhaussé par son élégance naturelle. Même la façon qu’elle avait de respirer inspirait l’aise et la délicatesse.

Angèle était la seule à ne pas regarder les deux nouvelles venues avec une once de suspicion. Leurs accoutrements, diamétralement opposés à ses jupons de tulle, ne paraissaient nullement la surprendre ou la déranger.

— Et enfin, conclut le roi, mon fil cadet, Charles.

Le petit, à le voir, n’avait guère plus de huit ans, mais portait



déjà sur ses épaules les devoirs d'un homme de son rang. Il avait l'air de l'enfant qui s'émerveille du monde qui l'entoure. Cependant, sous ses traits juvéniles sommeillait l'adulte qu'on espérait le voir devenir assez vite.

— Maintenant que les présentations sont faites, déclara la reine, je propose que nous nous dirigions vers les voitures. Un banquet nous attend au château.

Les nobles qui avaient fait le déplacement pour assister à la rencontre approuvèrent la proposition et, sans vraiment attendre de réponse de la part des étrangères, une nuée de serviteurs royaux, visiblement sortis de nulle part, se mirent en mouvement.

Avec une vitesse et une synchronicité impressionnantes, la famille royale et leurs invités furent menés jusqu'à des carrosses richement décorés. Les Artisiennes échangèrent des paroles à mi-voix, dans une langue que les oreilles curieuses eurent du mal à déchiffrer, avant de monter s'asseoir sur les banquettes. Leurs affaires furent descendues rapidement du bateau et chargées sur des carioles gardées, tandis que la foule se dispersait.

En moins d'une heure, ils avaient quitté la ville.

Une fois le tourbillon dissipé et le silence retombé, les deux femmes, se retrouvant seules dans l'habitacle cahoteux, échangèrent un regard complice.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? finit par craquer la dirigeante.

— Il va falloir être plus précise, ironisa Arianne.

— Ça ! insista l'autre. Cet accueil.

— Je t'avais prévenue, ils s'attendaient à ce que Farell vienne, pas toi.



Gabrielle roula des yeux de façon théâtrale, ce qui arracha à petit rire à la juriste.

— Tu sais très bien que ce n'est pas ce que dont je parle. On nous a jetées dans ces... boîtes tirées par des animaux étranges, sans même nous proposer un rafraîchissement d'abord.

— Je crois avoir entendu dire que ça s'appelait des chevaux, expliqua Arianne.

Ce n'est qu'un peu trop tard qu'elle comprit que son amie était sérieuse : cette dernière la fixait avec ce regard de glace dont elle avait le secret. Gabrielle n'avait jamais eu un sens de l'humour particulièrement développé et se montrait encore moins tolérante quand elle était sous pression. L'heure était aux débats sérieux. La blonde se reprit :

— La reine était particulièrement nerveuse...

— Nerveuse ? Hautaine serait plus à propos.

— Laisse-moi finir. Elle regardait la foule avec méfiance quand nous approchions. Avec ce que tu as pu me montrer des correspondances, je pense que le royaume de Galéo n'est plus le même qu'au temps de nos ancêtres.

Si elle n'avait pas craint que, d'une façon ou d'une autre, une oreille comprenant l'artisan puisse l'entendre, Gabrielle aurait certainement ri jaune.

— Bien des choses ont dû changer, oui, et pourtant... Je suis certaine que le port n'a pas changé d'un pouce.

— Tu exagères, tempéra Arianne. Le style architectural a pu rester le même, mais les bâtiments n'ont pas pu tenir mille ans.

— Qui sait ce dont on est capable quand on a les Anges de son côté.

Il y eut un silence. Ce fut au tour de Gabrielle de fuir le regard



de son amie, mais la rougeur de ses joues ne mentait pas.

— Tu n’as rien...

— Rien remarqué, rien ressenti, rien du tout, trancha la dirigeante. Pas une statue à l’horizon, pas une offrande, pas une bénédiction, pas une prière murmurée quand nous sommes arrivées. Les renseignements disaient vrai : il n’y a pas la moindre trace des Anges en Galéo.

Se mordant l’intérieur de la joue d’un geste nerveux, elle empêcha sa jambe de sautiller. Compatissante face à l’inquiétude de son amie, Arianne posa une main sur son genou, geste qui sembla la sortir de sa torpeur.

— Ce n’est qu’un début, Gabrielle. Nous ne savons que peu de choses sur ce pays et son histoire.

Avec un soupir, l’autre bougea sur la banquette.

— Désolée, mais je ne peux m’empêcher d’être nerveuse. Il y a tellement de choses qui vont se jouer dans les semaines à venir...

— N’oublie pas pourquoi tu es là, lui rappela la blonde. Galéo et Artisis ont tout à gagner avec ces accords. Le roi en est conscient, c’est pourquoi il n’y a pas eu de scandale à notre arrivée.

— Et il n’y a pas intérêt d’en avoir après, répondit Gabrielle avec une assurance renouvelée. De toute évidence, ils ont un temps de retard sur les technologies. Ça jouera forcément en notre faveur.

Les deux femmes échangèrent un sourire complice. Il n’y avait jamais eu de secret entre elles. Arianne, la taciturne, toujours avec un coup d’avance et Gabrielle, l’explosive, fer de lance inarrêtable. En Artisis, on avait rapidement appris à les laisser faire ; les enjeux étaient grands, mais leur détermination plus encore.



CHAPITRE 2



Dans les chambres du château

Tandis que le château se découpait à l'horizon, les étrangères remarquèrent les différences évidentes entre l'accueil qui leur avait été fait au port et ici. Si la garde royale avait été présente sur les quais, elle était désormais étouffante. La population semblait bien moins réjouie que quelques heures plus tôt mais les dames furent tout de même accueillies par une fanfare et des applaudissements.

Les remparts que la cohorte dépassa étaient gardés et équipés pour faire face à une armée à tout instant, ce qui ne manqua pas de faire réagir Arianne.

— Moi qui pensais que Galéo était en paix...

— Moi qui pensais que Galéo était le seul pays qui survivait sur ce continent ! renchérit Gabrielle.

— Ce n'est peut-être que de la prévention, ou simplement une démonstration de force. Beaucoup de pays aiment montrer leur



puissance lorsque des étrangers s'approchent.

— C'est vrai, concéda la dirigeante, mais quand je vois des hommes équipés d'épées et de lances, ça me donne plutôt envie de rire...

Les maisons en pierres défilaient, des femmes et des enfants agitaient des foulards rouges sur leur passage, mais Gabrielle ne manqua pas de remarquer certains symboles sur les chambranles des portes d'entrée.

— Tout n'est peut-être pas perdu, finalement, dit-elle sans ménager son soulagement.

— Il ne faut pas toujours se fier à la première impression, répondit Arianne avec philosophie.

— Non, il faut toujours se fier à la première impression, et adapter son jeu en en apprenant plus.

Si elle avait osé, elle aurait ouvert la fenêtre et passé la tête à l'extérieur afin d'apercevoir le château. Plusieurs heures à être ballotées dans un carrosse ne lui avaient pas franchement plu et les rumeurs qui circulaient au sujet du palais royal la rendaient impatiente : on le disait imprenable, symbole de tous les excès, aussi bien en défense qu'en luxe.

Elles pénétrèrent enfin dans la cour intérieure. La herse de la première cour avait été baissée, le pont-levis relevé et maintenant, les grandes portes en bois étaient fermées, ne laissant qu'une petite ouverture où ne pouvaient passer que deux personnes à la fois. « Coincées », pensa Gabrielle. Elle n'envisageait pas vraiment de s'enfuir à tout moment, mais savoir qu'on refermait complètement l'issue après elle ne la rassurait pas totalement. Ceux qui n'ont rien à craindre de l'extérieur ne ferment jamais la porte avec précipitation.



La voiture fit un tour et s'arrêta derrière le carrosse royal, permettant aux étrangères d'enfin apercevoir leur demeure principale. Les rumeurs n'avaient pas été usurpées. Les hauts murs de pierres s'élevaient si haut qu'on aurait dit l'œuvre de géants. De grandes fenêtres richement ouvragées, parfois entièrement réalisées en vitraux, brillaient à la lueur du soleil descendant. L'escalier qui menait à l'entrée du bâtiment était recouvert d'un tapis de la même couleur que celui du port. De part et d'autre se trouvaient des allées de gardes à l'air sérieux.

Un tel monument ne manqua pas de couper le souffle à Gabrielle et Arianne. Aucun bâtiment de pierre ne tenait très longtemps en Artisis, aussi ce château représentait-il pour elles un exploit architectural. Une seule chose manquait à leur goût.

— C'est tout de même impressionnant... Il n'y a vraiment aucun arbre, nulle part.

— Si, corrigea la juriste. On en a vu quelques-uns sur le chemin, des allées entières mêmes.

— Des buissons, au mieux, qui ne dépassaient jamais la cinquantaine de mètres. Mais le ciel est parfaitement dégagé, j'en aurais presque le vertige.

— C'est cocasse. Ce qui est sûr, c'est que tout est immense ici. Ça fait un vrai vide.

On fit d'abord descendre les têtes couronnées avant de s'occuper des émissaires. Elles ne furent pas mécontentes de quitter le carrosse, peu habituées à l'inconfort causé par le voyage au sol.

— Mesdames, déclara le roi avec emphase, je vous souhaite la bienvenue à Melchan, cité du château royal !

— Votre Altesse, répondit Gabrielle avec une politesse



qu'elle n'avait pas l'instant d'avant, votre demeure est d'une beauté grandiose.

— Je vous en remercie, répondit-il en souriant. Melchan est la capitale de Galéo depuis près de neuf cents ans. C'est le roi Melchior qui fit construire ce château. Son édification totale prit plus de cent ans, mais il y vécut avant qu'il ne soit terminé ! C'est l'un des plus grands héritages dont nous jouissons et je me ferais un plaisir de vous mener à travers ses couloirs.

— Ce sera avec plaisir, répondit la diplomate, mais il nous faudra d'abord nous reposer un peu. Arianne et moi-même ne sommes pas des navigatrices aguerries et je crains que le chemin n'ait eu raison de nos dernières forces.

— Bien sûr ! répondit la reine avant que son époux n'en ait la chance. Je vous en prie, entrez. Nos serviteurs vous indiqueront vos appartements et seront à votre service pour la durée de votre séjour. Vous pourrez nous rejoindre ce soir, lorsque nous entamerons le banquet en votre honneur.

Sans plus de palabres, les deux groupes se séparèrent. Si la plupart des matelots étaient restés à quai pour surveiller le navire, Gabrielle et Arianne n'avaient pas débarqué en terres étrangères totalement seules. Aucun autre décisionnaire ne faisait partie de leur cohorte, mais parmi les hommes et les femmes qui les accompagnaient se trouvaient des personnes travaillant pour leur gouvernement, des petites mains en lesquelles elles avaient confiance. On les avait prévenues au sujet de certaines mœurs galéites et l'idée d'avoir une foule de serviteurs obéissant à leurs moindres désirs ne les enchantait pas forcément. Cependant, elles se gardèrent bien de le signaler à quiconque. Mieux valait se fondre dans le moule, du moins en apparence.



Elles durent marcher quelques minutes afin d'atteindre les appartements qui leur étaient réservés. Pas un mur n'était pas croulant de tapisseries et de tableaux, pas un couloir se trouvait dépourvu de meubles ou de chaises dont l'utilité n'était pas toujours évidente. Cela semblait sans fin aux yeux des nouvelles arrivées, qui échangeaient de plus en plus de regards, tantôt éfarés, tantôt sceptiques.

Ils passèrent des portes décorées menant dans un immense salon qui pouvait sans mal accueillir une vingtaine de personnes, sans compter les serviteurs ; de quoi donner le vertige aux deux dames.

— Une maison dans une maison, commenta Arianne, déboussolée. C'est incroyable.

— C'est trop grand, répondit sa camarade.

Les serviteurs galéites échangèrent des regards penauds. Aucun d'entre eux ne pouvait espérer déchiffrer l'artisan argotique que les émissaires utilisaient pour communiquer. Voyant leur mal-être, la blonde se ressaisit et afficha un sourire avenant.

— Nous parlons votre langue, ne vous en faites pas.

— Vous pouvez déposer nos affaires dans nos chambres, ajouta Gabrielle. N'ouvrez pas les coffres cadénassés, nous nous en chargerons personnellement.

Une dame d'un certain âge, visiblement en charge du petit groupe, s'inclina en entendant les ordres.

— Mesdames souhaiteraient peut-être se laver et se changer avant d'assister aux festivités ? Nous pourrions en profiter pour prendre vos mensurations, afin de les donner à l'un des tailleurs de la ville et vous préparer des tenues plus... traditionnelles pour les prochains événements.



Confuse, Gabrielle mit du temps à réagir. Cela faisait beaucoup d'informations à prendre en compte et le peu d'intérêt qu'elle portait à la mode lui desservait.

— Vous pourriez faire cela, oui. Devons-nous nous attendre à être conviées à de nombreuses réjouissances ?

Ce fut au tour de la gouvernante d'hésiter. Elle parut dissimuler un embarras dont elle n'était pas la cause.

— Le château est régulièrement en fête et en tant qu'invitées d'honneur, vous êtes conviées à toutes les célébrations. Bien sûr, personne n'attend que vous participiez à chacune d'elles. Nous pourrons vous indiquer les différents thèmes afin que vous puissiez faire vous-mêmes votre choix.

— Nous y réfléchirons, éluda la dirigeante. En premier lieu, nous avons besoin d'un bain.

— Très bien. Ces appartements comportent cinq chambres, souhaitez-vous les visiter avant que nous vous y installions, afin que vous puissiez faire votre choix ?

— Tant que nos chambres sont mitoyennes, le reste importe peu.

La domestique dissimula la frustration qui montait lentement en elle. On l'avait prévenue que les étrangères avaient un tempérament différent de celui des invités habituels, mais jamais elle n'avait eu autant de mal à cerner ceux qu'elle était censée servir.

— Souhaitez-vous que les fenêtres donnent sur la forêt ? essayait-elle.

— Oui ! répondirent immédiatement les émissaires.

Quelques minutes plus tard, les deux femmes s'étaient réunies dans la chambre d'Arianne. Cette dernière soignait ses



cheveux, pourtant déjà impeccablement peignés et plaqués sur son cuir chevelu ; une mode artisienne qui lui seyait particulièrement. De son côté, Gabrielle hésitait entre quelques bijoux ornements de plumes exotiques.

— Je ne pensais pas que les Galéites étaient riches à ce point, dit-elle en reposant d'un air maussade un bracelet argenté.

— Tu devrais te méfier des apparences, argua Arianne. Galéo a beau être un pays puissant, je te rappelle que nombreuses étaient les sources qui sous-entendaient que son économie n'était pas au mieux.

— La relation entre la contenance de l'assiette d'un paysan et le nombre de perles au cou de son souverain peut être très variable. En tous cas, on cherche à nous impressionner, cela ne fait pas de doute.

— C'est sûr que niveau démonstratif, le roi te fait une sacrée concurrence.

La juriste eut un sourire espiègle, mais Gabrielle ne releva pas la remarque. Elle s'observait sous tous les angles devant les grands miroirs que des servantes avaient disposés dans un coin de la pièce. Quelque chose n'allait pas, aussi demanda-t-elle à Arianne de procéder à des dernières modifications.

Cette dernière se leva de toute sa hauteur et scruta son amie. Elle réajusta, à l'arrière de sa tête, l'épingle ornée qui retenait les mèches tombant sur le visage de Gabrielle ; elle enleva une paire de bracelets mal assortis, resserra le bijou de cravate qui pendait de travers et écourta le revers soyeux de ses bottes pour le dissimuler à l'intérieur. Enfin, elle remplaça l'éternel chapeau de la diplomate, celui dont elle ne se séparait jamais. Pour l'occasion, le foulard qui l'ornait avait été remplacé par le bleu



outremer qui faisait la réputation des coloristes galéites : un bleu rayonnant du soleil des îles, au-dessus de bassins de teintures dans lesquelles les étoffes baignaient des jours durant afin de s'imprégner de ces riches nuances qui justifiaient leur prix élevé.

Satisfaite, Arianne hocha la tête et demanda à Gabrielle son avis sur sa propre tenue. Comme toujours, la juriste était impeccable : pas un cheveu, pas un fil ne dépassait de sa tenue sans plis, un costume d'homme qui épousait son corps avec élégance. Sur son épaule gauche reposait une énorme broche de métal, dessinant la silhouette d'un oiseau fait de rouages. De la pochette de son veston dépassait la chaîne à laquelle était attachée une montre à gousset finement ouvragée.

À elles deux, Gabrielle et Arianne représentaient tout ce qui faisait Artisis, aussi bien par leurs vêtements que par leur stature. Chacune possédait une volonté propre et si leurs caractères différaient grandement, rien ne pouvait faire face à la complicité qui les unissait depuis des années déjà.

Rien, sauf peut-être l'entêtement de la souveraineté galéite qui, dans la suite royale, était également en grande conversation.

La reine, assise à sa coiffeuse, était entourée de trois jeunes filles occupées à la tirer à quatre épingles. Elle agissait pourtant comme si ces dernières n'étaient pas là. Le roi, de son côté, était prêt depuis au moins une demi-heure, mais savait que s'il quittait les appartements de sa femme avant qu'elle ait fini de vider son sac, il risquait sa vie.

— Tout ce que j'essaie de dire, répéta-t-elle une fois de plus, c'est que ces dames-là sont dérangées !

— Ma chère, vous savez que l'idée de parlementer avec ces demoiselles ne m'enchant guère, mais nous n'avons pas



franchement le choix. Si l'autre dirigeant avec lequel j'ai échangé est au moins aussi intelligent qu'il aime le faire croire, les négociations se passeront bien et nous n'aurons aucun souci à nous faire.

La reine produisit un soufflement de nez digne d'un cheval.

— Avec cette... Gabrielle, là ? Oui, je crois qu'elle s'appelle bien comme ça, dit-elle pour elle-même. N'en espère pas trop ! Je sais reconnaître une tête de mule quand j'en vois une et celle-ci m'a l'air d'être un sacré morceau.

Le roi se garda bien de lui faire la remarque au sujet quant à son expérience des les têtes de mule et tenta de contourner le sujet.

— Elle n'aurait pas traversé la Grande Mer si elle n'avait pas l'intention de repartir sans un accord.

— Mais nous nous portions très bien sans cet accord ! se plaignit soudain la souveraine.

D'un grand geste des bras, elle manqua de flanquer une gifle à une pauvre fille qui essayait de terminer sa coiffure complexe avant d'ajouter :

— Le royaume se porte très bien, il n'y a que des imbéciles éternellement insatisfaits qui se plaignent. Ils n'avaient qu'à naître dans le bon berceau, si la vie de paysan leur déplaît !

Henry ferma les yeux et poussa un léger soupir. Avec lourdeur, il quitta son fauteuil pour faire quelques pas et embrasser le front de sa compagne. Celle-ci sembla à peine se détendre.

— Ma chère, vous savez que je ne vendrai pas mon pays à ces sauvages. Ce n'est que l'affaire de quelque temps, juste de quoi distraire la populace. Une fois que les gens auront autre chose à penser qu'à leur vie dans la fange, ils se rendront compte



qu'ils n'ont à se plaindre de rien. Alors soyez patiente et tout se déroulera pour le mieux.

— Louis... murmura-t-elle.

Son regard croisa celui de son mari. Au fond de ses prunelles brûlait un amour qui n'était pas destiné au roi.

— Il faudra le surveiller, continua-t-elle. Il n'a pas conscience des enjeux, il ne peut pas comprendre.

— Il n'a pas besoin de comprendre, confirma son époux. Quand viendra son tour, nous lui expliquerons les sacrifices et les choix que nous avons faits. Ne vous inquiétez pas, mon amour. Il aura le temps de grandir, de devenir un homme avant de connaître l'étendue des tracas de la couronne.

À ces mots, enfin, le visage d'Elisabeth se détendit. Les époux se quittèrent : une dernière réunion attendait le roi et ses conseillers, afin de réfléchir aux sujets à aborder de manière subtile lors du banquet et tester les eaux.

Seule dans ses appartements, il fallut plus longtemps que d'habitude à la reine avant que ses humeurs ne la reprennent et qu'elle s'attaque à ses servantes, qui serraient décidément trop fort son corset.



CHAPITRE 3



Un premier banquet

Une fois n'est pas coutume, la famille royale n'était pas en retard à son propre banquet. Ce furent les étrangères qui arrivèrent en dernier, sous les applaudissements polis des nobles. Nombre d'entre eux avaient quitté leurs campagnes, pourtant situées à plusieurs centaines de kilomètres, pour assister au début des célébrations qui auraient lieux.

Gabrielle fut assise entre le roi et le prince, sa position l'exigeant, tandis que son amie se retrouva entre la princesse et la reine. Elles n'exprimèrent pas le regret que cette disposition leur inspirait, préférant ne pas risquer de froisser leurs potentiels alliés. Ainsi entourées de personnes ne parlant qu'une langue qu'elles maîtrisaient difficilement, elles firent de leur mieux pour avoir fière allure.

Le souverain se leva et le silence retomba immédiatement sur l'assistance. Il prononça un discours un peu long – sur



l'importance des alliances commerciales et de la bonne entente des peuples partageant la même histoire, sur ses espoirs de voir une amitié fleurir entre Artisis et Galéo – avant de déclarer le repas ouvert.

Très vite, des domestiques apparurent, portant des plateaux surchargés de nourriture sur un bras, des cruches débordant de liquide ambré sur l'autre. Se répartissant avec la grâce de danseurs habitués aux mêmes ballets, ils se mouvaient avec une rapidité impressionnante.

Heureusement pour les invitées, il ne fut pas difficile de lancer des conversations sur des mondanités diverses. De son côté, Arianne commença à complimenter la tenue de la princesse, qui se lança immédiatement et avec enthousiasme sur des discussions esthétiques.

— Et ces boutons, sont-ils bien en or ? Le tissu de votre veste est particulièrement délicat, savez-vous comment il a été tissé ? Et...

L'émissaire lui répondait avec le même enthousiasme, mais les deux femmes se taisaient dès que la reine faisait un commentaire pas toujours très à propos avec la conversation. La matriarche semblait plus intéressée par son fils, situé trop loin d'elle. De temps à autre, elle saluait un noble assis à l'une des tables de la grande salle. De son poste, Elisabeth surveillait la cour et le bon déroulement des opérations. Certaines des immenses cheminées avaient été allumées pour maintenir la salle à température ambiante. On pouvait y faire tenir plus de cent convives, assez pour faire rentrer toutes les personnes les plus importantes du royaume. Les grandes tables en bois robuste étaient disposées dans le sens de la longueur, ainsi que d'innombrables



chaises, toutes occupées. Les plans de table avaient été étudiés et réétudiés, faute de quoi certains se seraient battus pour les places offrant le meilleur point de vue vers l'estrade où étaient installés la famille royale, leurs plus proches amis et bien sûr, leurs invités. Perpendiculaire aux autres tables, la leur était un véritable poste d'observation, mais elle les mettait aussi à la merci de tous les regards.

De son côté, Gabrielle conversait poliment avec le roi. Tous deux esquivèrent gracieusement les sujets dont ils discuteraient plus tard au sein d'un conseil réduit. Louis, quant à lui, ne semblait pas leur accorder beaucoup d'importance, trop engagé dans une discussion avec son cadet qui lui répondait avec entrain.

C'est lorsqu'un domestique arriva entre eux deux, proposant une fournée de petits pains au fromage encore fumants, qu'ils eurent leur première conversation. D'un geste parfaitement synchronisé, ils tendirent la main vers le même, de sorte que les doigts de Gabrielle se retrouvent sur ceux de Louis.

Par réflexe, elle retira immédiatement sa main, tandis que le prince saisit sa proie en lui lançant un regard presque noir.

L'émissaire en déduisit que les règles d'hospitalité ne devaient pas être les mêmes que dans son pays, où les invités étaient toujours servis avant les hôtes ; une vieille tradition qui datait de l'époque où les Artisiens n'avaient pas assez de denrées pour se nourrir eux-mêmes.

— Vous pourriez au moins vous excuser, dit Louis d'un ton hautain.

Gabrielle mit quelques secondes à réagir.

— Je vous demande pardon, répondit-elle, mais je crois ne pas vous avoir bien compris.



— J'ai dit, continua-t-il avec condescendance, que vous pourriez vous excuser d'avoir osé essayer de me voler mon repas.

La dirigeante cligna des yeux plusieurs fois.

— N'avez-vous reçu aucune éducation ? insista Louis. Ou peut-être que l'impolitesse est un trait de caractère partagé par les femmes de votre pays ?

— C'est une blague ? s'exclama Gabrielle en artisien.

— Louis ! siffla son père.

Le monarque était rouge, mais la remarque ne sembla pas atteindre son fils, dont la suffisance transparaissait par tous les traits. L'étrangère était livide. De nombreux regards se tournèrent vers la table royale.

— Vous êtes une femme de haute noblesse, continua le prince, même si je crois avoir compris que cette notion vous est étrangère. Quoi qu'il en soit, vous ne seriez pas ici si vous n'étiez pas un minimum importante dans votre nation. Je suis donc surpris qu'on n'ait jamais pris le temps de vous apprendre les bases d'une éducation correcte.

L'expression de Gabrielle changea du tout au tout. Sa main se serra sur la fourchette, blanchissant ses articulations, son regard devint menaçant et ses oreilles rougirent. Elle répondit dans un galéite maîtrisé et suffisamment fort pour que les tables adjacentes l'entendent :

— Je ne vous permets pas de me manquer de respect !

Arianne se pencha en avant en reconnaissant le ton colérique de son amie. Elle tenta d'accrocher son regard, mais Gabrielle lui tournait le dos. L'inquiétude sur son visage était évidente. Louis, de son côté, avait commencé à rougir et ne semblait pas





vouloir répondre.

— Madame, tenta le roi d'une voix mielleuse, veuillez excuser la rudesse de mon fils. Nos coutumes sont différentes et il a été éduqué en respectant les règles strictes de la bonne conduite de Galéo et...

— Il ne devrait pas manquer du discernement nécessaire pour comprendre qu'il faut savoir s'adapter à une nouvelle culture. Voilà qui augure bien des choses quant à notre entente.

Un murmure choqué traversa la grande salle. Ce fut au tour du roi de rougir. Louis sembla lutter pour contenir un sourire, mais ne répondit rien. Même la reine avait arrêté de manger. Un silence étrange tomba, entrecoupé par les bruits des couverts. Des dizaines d'oreilles se tendirent vers le centre de la tension. Henry se redressa et tenta de reprendre contenance.

— Madame, essaya-t-il de nouveau, je vous prie de nous excuser.

Son regard furibond se tourna vers son fils, qui ne roula pas des yeux uniquement parce que son éducation le lui interdisait. Il se saisit du pain qu'il coupa en deux, le garnit d'une tranche de viande et le tendit à Gabrielle. Cette dernière le regarda avec circonspection avant de s'en saisir.

— Merci.

— Tout le plaisir est pour moi !

Le ton enjôleur du prince et son sourire charmeur détonnaient avec l'attitude froide de l'étrangère qui, après un moment d'hésitation, mordit dans le mets. Visiblement contente de celui-ci, elle accorda un geste poli au prince.

Le reste du repas fut plus détendu, même si personne n'osa agir avec trop d'entrain. Ce n'est que lorsque la soirée se termina



et que tous rejoignirent leurs quartiers que les discussions importantes eurent lieu.

Louis eut droit à une remontrance exemplaire, qui ne sembla pas pour autant le troubler. Il semblait particulièrement fier de lui-même, ce qui fit enrager son paternel. Sans la présence de la reine, il l'aurait probablement giflé afin d'effacer ce sempiternel sourire moqueur.

De leur côté, Gabrielle et Arianne s'étaient engagées dans une vive discussion dans leur langue natale, parlant si vite qu'il était difficile de les comprendre.

— Il a essayé de m'insulter ! scandait l'une.

— Tu as surréagi ! répliquait l'autre. Il a la maturité d'un enfant avec trop de pouvoir, il ne faut pas...

— *C'est* un enfant avec trop de pouvoir !

— Il doit avoir à peu près notre âge. À ce prix, tu en es une toi aussi.

— Moi, au moins, j'ai un sens des responsabilités.

— Et un orgueil parfois déplacé. Tu as failli faire un esclandre pour un morceau de pain !

— Je me fiche de ce bout de pain ! fulmina la dirigeante. Même s'il était très bon, il faut le reconnaître. Ce qui m'énerve, c'est ce prince qui se croit tout permis. J'aurais dû me douter que dans ce pays qui a encore une monarchie, ce genre de choses était voué à arriver, mais cela n'autorise pas ce prince à me manquer de respect.

Arianne soupira et se pinça l'arête du nez.

— Écoute, l'important c'est qu'il n'y ait pas eu de gros incident. Je propose qu'on évite le contact avec lui autant que possible.



— Ce n'est pas une solution, argua Gabrielle. Quand son père mourra, ce sera lui qui héritera. Il est même plus important de l'avoir dans notre poche que Henry.

— Je sais. Mais pour l'instant, il faut apaiser les tensions. On n'a même pas commencé les négociations.

La brune acquiesça. Elle s'attendait à rencontrer des difficultés, mais pas si vite et certainement pas de cette manière. Aussi bien pour son peuple que pour son propre objectif, elle devrait s'habituer à exprimer ses opinions moins fort. Un défi qu'elle savait déjà difficile.



CHAPITRE 4



Apaiser les tensions

Le lendemain matin, le personnel du château était tendu. Dans la nuit, les serviteurs avaient discuté et leurs paroles furent rapportées à leurs maîtres qui les avaient amplifiées, déformées. Ainsi était née la rumeur d'une potentielle guerre imminente et bien que personne n'osât en parler frontalement, la menace fantôme était bien là.

C'est pour ces raisons que le roi décida de bouleverser complètement le programme qu'il avait pourtant soigneusement mis en place pour mener petit à petit les étrangères à la table des négociations. Cela n'aida pas à faire baisser la tension du personnel, mais personne n'osait remettre en doute les décisions du souverain. Ainsi, une fois rassasiées et habillées, les deux dames furent invitées à rejoindre le conseil.

Après avoir été guidées à travers le labyrinthe des corridors, Gabrielle et Arianne pénétrèrent dans une salle sans fenêtres,



située au cœur d'un bâtiment où la garde était plus renforcée qu'ailleurs. Au-dessus de cette salle se trouvait celle du trône et, leur avait-on dit, un escalier dissimulé permettant au roi de passer de l'une à l'autre quand le besoin s'en faisait sentir.

La pièce était meublée d'une manière bien plus simple que les autres : au centre se trouvait une grande table en arc de cercle, fermée par une autre aux sièges plus richement décorés. Henry se tenait devant la chaise qui portait ses propres initiales et Louis faisait de même. Si le paternel semblait inquiet, ce n'était certainement pas le cas du fils.

Gabrielle s'installa à la place qu'on lui désigna, bien en face du roi. Son regard froid n'était qu'une épaisse couche de glace pour dissimuler les braises de la colère qu'une nuit de sommeil n'avait pas étouffées. Arianne s'installa à sa droite, se montrant aussi neutre qu'elle le pouvait.

Le souverain invita enfin l'assemblée à s'asseoir, ce que tous firent, avant d'ouvrir la séance :

— Mesdames, je vous souhaite à nouveau la bienvenue à Galéo. Vous vous trouvez aux côtés du conseil royal, incombé par la lourde charge de me guider dans ma régence.

Il présenta chacun des hommes assis à ses côtés. Des ducs, des archiducs, des comtes, des haut gradés de l'armée, quelques érudits. Malgré ses efforts, Gabrielle savait très bien qu'elle en aurait oublié la plupart dans quelques minutes.

— Je souhaiterais, avant d'annoncer l'ordre du jour, vous présenter des excuses. Au nom de mon fils, mais aussi au nom de tous les Galéites que vous avez pu rencontrer. Nos peuples sont différents sur bien des points, il en va de même de leurs coutumes et de leurs cultures, ainsi devons-nous



malheureusement nous attendre à quelques... mésententes fortuites. Soyez néanmoins assurées, mesdames, que nous mettrons tout en place afin que vous vous sentiez dans ce palais comme chez vous.

Gabrielle avait laissé le roi parler, mais le prince n'était pas dupe : aux mille micro-expressions qui étaient passées sur son visage, il sut qu'elle avait analysé chaque frémissement de la voix de son père, le choix de ses mots, la façon qu'il avait eue de les prononcer.

Elle se racla discrètement la gorge avant d'énoncer distinctement et dans un galéite académique :

— Votre Altesse, je suis ravie de voir que nous pensons de la même manière. Nos pays ont des différences, cela est vrai, mais ils partagent avant tout une racine commune. Leurs histoires sont liées, personne ne peut le nier. Aussi, je propose que nous mettions tout de suite nos craintes mutuelles de côté. Tant que nous gardons tous la volonté de nous traiter en égaux et avec respect, je pense que nous deviendrons de bons amis.

Arianne acquiesça discrètement. Sa dirigeante avait dardé ses yeux sur le prince, qui ne trembla pas sous son regard, mais opina légèrement du chef. Peu à peu, son air espiègle laissa place à un sérieux qu'on n'aurait pas soupçonné au premier abord.

Le roi ne put qu'abonder dans le sens de l'émissaire tout en dissimulant à demi son soulagement. Il en fut de même pour ses conseillers qui se détendirent et regagnèrent leurs airs de suffisance au fil de la séance. Henry annonça le programme à venir : un conseil comme celui-ci se tiendrait tous les trois jours, chaque fois sur un nouveau thème, afin de construire peu à peu le squelette des Accords. Le reste du temps, de nombreuses visites et



expériences seraient proposées aux étrangères : découverte du château et ses immenses jardins, promenades en ville, rencontres avec d'éminents membres de la noblesse, balades à cheval, bals et réceptions à ne plus savoir qu'en faire. Ne trouvant rien à redire, les deux femmes acceptèrent et la réunion se termina plus tôt que le roi ne l'avait anticipé.

À la surprise générale, Arianne mise à part, Gabrielle adressa publiquement une requête au roi, une fois que tous furent debout :

— Je souhaiterais m'entretenir avec le prince, déclara-t-elle simplement. Seule à seul.

Les conseillers s'affolèrent en chuchotant à toute vitesse, comme des enfants souhaitant partager des secrets qu'ils considéraient trop grands pour être dits à voix haute. Le roi sembla désemparé par la requête, mais quoi que son fils lui murmurât à l'oreille, cela l'aida définitivement à se décider.

Le comité quitta la salle avec une certaine forme de hâte tout en jetant de derniers regards circonspects en direction des deux jeunes gens. Lorsque la porte se referma, ils se retrouvèrent tous deux debout, à l'opposé de l'immense table.

Louis ne résista pas longtemps au silence.

— Vous savez ce que l'on va penser, dit-il sur un ton goguenard. Deux personnes de nos âges, seuls dans une pièce dans laquelle personne ne peut voir... On va penser que vous êtes tombée sous mon charme.

Il ponctua sa phrase d'un petit soufflement de nez satisfait. De son côté, Gabrielle ne parut pas le moins du monde impressionnée.

— On ne nous voit peut-être pas, mais on peut nous entendre,



je pense. Je suis désolée si je brise vos espoirs, mais ce n'est pas pour vos beaux yeux que je vous ai retenu.

Le regard de Louis changea. De joueur, il s'était transformé en celui d'un animal qui fait face à un rival.

— C'est un plaisir de rencontrer quelqu'un de ma stature, dit-il. Avez-vous réussi à comprendre que je ne faisais que jouer, hier ?

— Je n'ai pas trouvé votre jeu drôle, veuillez m'en excuser. Certains disent que j'ai un égo mal placé, je dirais plutôt que je refuse qu'on me marche sur les pieds.

— Nous sommes deux, alors.

Il y eut un nouveau silence. L'air s'était alourdi, aucun des deux ne bougea.

— Au cas où vous n'auriez pas compris le message subliminal, laissez-moi vous l'énoncer : j'attends des excuses, Votre Altesse.

Le sourire de Louis lui revint, mais il n'avait plus rien d'enjoué.

— Au cas où vous n'auriez pas compris le message subliminal, mademoiselle, je ne souhaite pas vous en donner. J'ai vu en vous assez de choses pour savoir que vous ne voulez pas vraiment d'excuses de ma part. Ce que vous voulez, c'est que je ne vous cause pas d'ennuis. Cela vous inquiète.

— M'inquiéter est un bien grand mot, répondit-elle immédiatement. Cela m'agace, plutôt. Mais je vous en prie, vous qui voyez tant de choses en moi, dites-m'en plus ! Ma curiosité est piquée.

Louis fut désemparé par la tournure qu'elle donna à la conversation. Son plan pour prendre le dessus sur Gabrielle venait



d'être rejeté d'une manière à laquelle il ne s'attendait pas. Ne sachant trop quoi faire, il se montra précipité dans sa réponse :

— Vous n'êtes pas mariée. Aucun signe sur vous ne l'indique, même si vos traditions peuvent être différentes des nôtres. Vous vous fidez de ce que l'on peut penser de vous, jusqu'à ce que cela vous mette des bâtons dans les roues. Vous êtes ambitieuse et, surtout, vous cachez mieux votre jeu que ce que votre tempérament laisse penser.

Gabrielle resta imperturbable tandis qu'il se reprenait.

— C'est tout ? demanda-t-elle.

— Pour le moment, oui. Mais je compte bien en apprendre plus très vite.

— Et à quoi savoir tout cela peut vous aider ?

— À tout un tas de choses, répondit-il avec une pointe d'hilarité. Négocier, c'est avant tout séduire, à mon humble avis. Il est nettement plus simple de séduire quand on sait à qui on a affaire.

Elle ne bougea pas d'un cil. Les sous-entendus qu'il s'évertuait à faire avec de moins en moins de subtilité glissaient sur elle sans laisser la moindre trace. Les beaux yeux dont elle avait parlé étaient justement ce qui lui attirait la sympathie de la cour. Les femmes comme les hommes lui tournaient autour, trouvant chacun une raison de le côtoyer, du charme de son physique à celui de son esprit et de sa langue. Son angle d'attaque habituel ne fonctionnant pas, il abattit une nouvelle carte.

— J'ai entendu dire, entama-t-il laborieusement, que vous aviez été élue par votre peuple. Je comprends que cela vous donne un sentiment de légitimité, mais mes ancêtres m'ont donné un droit divin, et...



— Vos ancêtres, l'interrompit-elle sèchement, ont tué les miens. Par milliers.

Il la fixa, médusé, tandis qu'elle se lançait dans un exposé macabre :

— Mon peuple a vu ses soldats mourir, ses biens volés ou brûlés. Les Galéites se sont approprié nos terres, notre descendance, nos richesses et notre culture. Vos ancêtres ont causé un bain de sang et nous sommes les premiers à décider de l'éponger.

L'étrangère le fixait d'un regard froid. Sa voix était posée, son ton mesuré, couvrant une menace qui manqua de le faire trembler.

— Mille ans ont passé, rappela-t-elle. J'ai été élue, en effet, mais ça n'a pas été aussi simple que vous ne le pensez. Tous les jours, je me lève en sachant que je dois montrer à mon peuple qu'il ne s'est pas trompé en me désignant pour le représenter. Chaque Artisien doit avoir confiance en moi et croyez-moi, ce n'est pas une mince affaire.

» Je ne remets pas en doute votre capacité à régner, Votre Altesse, mais ne sous-estimez pas la charge que je porte : elle est semblable à la vôtre.

De l'autre côté de la porte, le roi et ses conseillers se prenaient à partie. Contrairement aux suppositions de Gabrielle, il n'était pas si simple d'écouter à travers une épaisse couche de bois une conversation à voix basse. Les oreilles collées contre les battants, seuls quelques mots filtraient, mais tous pouvaient sentir la montée de la tension. Seule Arianne s'était retirée, estimant qu'elle n'avait pas besoin de surveiller son amie. Son avis aurait de toute façon importé peu, elle en était consciente.

On s'inquiétait de la moindre pause, on répétait les mots à



peine entendus, tout en restant aussi discret que possible. La discussion traînait en longueur et les voix se faisaient de plus en plus basses.

Il s'en fallut de peu pour qu'ils s'effondrent les uns sur les autres lorsque les portes s'ouvrirent soudainement. Les plus proches se reculèrent et firent de leur mieux pour prendre un air innocent. Peine perdue, puisqu'ils furent immédiatement frappés de surprise face à la scène qu'ils découvrirent.

Louis se tenait droit, fier comme un coq, son éternel sourire goguenard sur les lèvres. Gabrielle se tenait à son bras, l'air tout aussi fier, moins orgueilleux cependant. À les voir, on aurait pu les croire amis de longue date. Ils prirent tous deux un air faussement choqué.

— Houlà ! souffla-t-elle. Je ne m'attendais pas à ce qu'une telle foule nous attende.

— En effet. À quoi vous attendiez-vous ? À ce que l'on s'étripe ?

Il fut difficile pour l'auditoire de déterminer le ton exact de la dernière remarque du prince. Une chose était sûre cependant : une bonne partie de la conversation avait dû leur échapper, car à aucun moment ils ne s'étaient attendus à ce que ces deux-là s'apprécient.

Le roi se ressaisit en premier, mais avant qu'il ne puisse dire le moindre mot, son fils l'interrompit.

— Cela n'a pas d'importance. Je suis ravi que nous ayons pu discuter, très chère.

— Moi de même.

— Je vous raccompagne, annonça-t-il plus pour les autres que pour Gabrielle, et nous nous retrouverons cet après-midi ?



— Parfaitement ! Arianne sera très certainement des nôtres.

Sous le regard médusé des conseillers et de son père, Louis mena l'étrangère au loin. Après quelques secondes de silence, ils se ruèrent à l'intérieur de la salle, pour se lancer dans un débat houleux qui les retarda à l'heure du repas.

De son côté, le prince eut la courtoisie de ramener sa nouvelle amie jusqu'à ses appartements, où Arianne l'attendait. Une fois la tête couronnée repartie, la juriste lança un regard intrigué à son amie.

— Alors ? demanda-t-elle simplement.

Gabrielle ne put dissimuler une seconde de plus un grand sourire.

— Il y a un moment où j'ai franchement pensé qu'on allait en venir aux mains.

— Quoi ?

— Attends, attends ! Laisse-moi m'expliquer. Louis a un égo surdimensionné.

— Comment dire... ironisa la blonde.

— Oh, ne commence pas ! rétorqua l'autre en roulant des yeux. Je suis désolée, mais quand un peuple s'éclaire encore à la bougie, c'est difficile de ne pas les trouver ridicules quand ils font les fiers.

— Je ne pense pas qu'ils aient la chance d'avoir des *luminescents* au sein de leur faune.

— Peut-être, mais ils auraient quand même pu faire des lampes à huile plus efficaces. Pour des gens qui ont des vitraux sur presque toutes leurs fenêtres, je trouve que leur verrerie laisse à désirer.

— Des détails, éluda Arianne. Viens-en au fait.



Gabrielle posa son chapeau sur une table basse et prit place dans un fauteuil avant de pousser un long soupir.

— Il m'a cherchée, il m'a trouvée. On a échangé des remarques peu sympathiques l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'on se mette d'accord sur deux choses. D'un côté, nos avis divergent fondamentalement sur ce qu'est régner et être un bon dirigeant.

Son sourire s'agrandit plus encore quand elle finit son explication :

— De l'autre, que nous étions définitivement faits pour nous entendre.

— Ah bon ?

La stupeur de son amie était si mal feinte qu'elles ne purent se retenir de rire.

— Ça m'a honnêtement surprise ! expliqua-t-elle. Il est plutôt intelligent, ça je m'en étais doutée, mais il manque de maturité sur certains points. Il cherche trop à impressionner. L'avantage, c'est qu'il a l'air de nous apprécier, ça sera donc plus un allié qu'un ennemi.

— C'est tout ce qui importe.

Arianne s'était rapprochée de la fenêtre. À l'extérieur, elle observait l'immense forêt royale. Des oiseaux la survolaient et le vent faisait lentement danser les feuilles, créant un camaïeu de verts. En dessous, on pouvait deviner la vie d'animaux sauvages attendant la prochaine chasse.

— Ça fait bizarre, n'est-ce pas ? questionna Gabrielle depuis son siège.

Son amie acquiesça.

— On dirait des grands buissons, à peine. Tu penses qu'ils font quelle taille ?



— Pas autant que chez nous. Le ciel a l'air tellement vide comparé à Artisis.

— Je sens que je vais assez vite avoir le mal du pays... déplora Arianne.

— C'est vrai. Mais il va falloir s'y faire.

Elles échangèrent un regard. Entre elles, c'était toujours en artisan qu'elles communiquaient. Ni l'une ni l'autre n'avait été une grande aventurière : en dehors de la capitale où toutes deux avaient grandi, le monde restait pour elles un grand inconnu. Cette première expérience ne serait pas la plus reposante, elles en étaient toutes deux conscientes.

— Tu penses tout de même que c'était un bon choix ?

Pour la première fois depuis longtemps, la voix de Gabrielle avait manqué d'assurance.

— Quoi donc ?

— Laisser Farell seul au pays.

Arianne soupira puis se tourna face à son amie. Les quelques centimètres qu'elle avait de plus d'elle lui permettaient de la surplomber, comme un mentor éduquant un disciple.

— Tu joues très mal les amoureuses transies, ironisa-t-elle.

— Tu sais très bien que ce n'est pas ça, mais les lettres mettront du temps à lui arriver et je vais devoir prendre des décisions sans le consulter. Ça va le rendre fou.

— Il devient déjà fou si ses vêtements ne sont pas correctement repassés. Ne t'inquiète pas pour lui, mais pour notre pays.

Gabrielle se détourna, ne pouvant supporter le regard de glace de son amie. Elle reconnaissait la vérité dans ses paroles, mais ses inquiétudes refusaient de se taire.

— Je sais, admit-elle. J'espère juste que tout va bien à la



maison. Qu'on s'occupe bien de Voluciel.

Elle avala sa salive. Peut-être que si elle se l'était permis, ses yeux se seraient embués.

— Je sais que j'ai tort d'espérer mais... si seulement les Anges étaient parmi nous...

— Rien ne nous dit que ce n'est pas le cas, répondit son amie immédiatement. Tu l'as dit toi-même, nous ne devons pas amener le sujet de but en blanc. La patience sera toujours récompensée.

— Pas l'inaction, répondit l'autre amèrement.

La blonde prit une expression renfrognée. La hâte constante qui animait son amie avait tendance à l'exaspérer.

— Nous avons un plan et nous nous y tiendrons. Agir dans la discrétion est déjà une belle avancée. Après tout, en te rapprochant du prince, tu te rapproches de la couronne...

— ... Et donc de leur Église, confirma Gabrielle. J'ai vu leurs signes religieux, ne t'en fais pas. Tu as raison, ils finiront bien par amener le sujet sur la table d'eux-mêmes.

À nouveau, elles échangèrent un regard complice. C'était dans ces moments-là que la dirigeante savait qu'elle n'aurait pu choisir meilleure compagne de voyage.



CHAPITRE 5



Bourgeon de bonne entente

Les jardins du roi étaient l'un des lieux de promenade les plus prisés de l'immense château. Leur démesure, caractérisée par les innombrables fontaines, bassins, topiaires de plantes rares, mais surtout par les deux immenses labyrinthes, en faisait un lieu de villégiature privilégié. On pouvait y passer l'après-midi à marcher sans en voir plus du quart, si tout du moins on se promenait à un rythme digne d'une personne bien éduquée, dans des chaussures peu confortables. La grande allée principale, bordée de cyprès, laissait apparaître au loin un grand portail qui s'ouvrait directement vers la forêt royale, dont la sauvagerie détonnait nettement avec le reste du paysage.

C'est là que Louis avait décidé d'organiser une balade en compagnie d'Arianne et Gabrielle. Ne souhaitant pas causer plus de scandale que ce que leur jeu avait créé ce matin, la diplomate ne se tenait plus au bras du charmant jeune homme, mais tous



les trois marchaient tranquillement, à la même hauteur, discutant comme de bons amis. Tous les nobles qu'ils croisaient – et parfois recroisaient – les saluaient bien bas, marchant particulièrement lentement, ce dans l'espoir de saisir un bout de conversation intéressant.

Ces discussions légères, que le prince voulait innocentes, étaient avant tout pour lui un moyen de mieux cerner ses deux invitées. Bien sûr, il n'était pas assez idiot pour les poser directement. Ç'aurait été trop en révéler sur ses intentions : c'était en les observant agir qu'il en apprenait le plus.

Gabrielle lui avait bien cloué le bec quelques heures plus tôt et étrangement, au lieu de réveiller sa colère, la jeune femme s'était présentée à lui comme un défi qu'il avait l'envie irrésistible de relever. Il lui trouvait une beauté sauvage à nulle autre pareille. Quelque chose dans ses yeux, d'un bleu qu'il ne connaissait pas, l'attirait irrémédiablement. Plus que tout, c'était la dichotomie qu'elle créait, ce paradoxe de femme se comportant comme un homme qui l'intriguait. Elle n'était pas la première à lui tenir tête, mais sans équivoque la première à lui donner envie de la voir recommencer. Sous le soleil, sa peau paraissait parfaitement lisse, ses cheveux luisaient de santé et ses gestes chaloupés le rendaient étrangement détendu.

Quant à Arianne, il se rendit compte qu'il commençait à l'apprécier. Elle possédait une grande intelligence, à n'en point douter, mais jamais elle ne l'utilisait de manière à écraser son interlocuteur. Elle parlait toujours de façon réservée, sauf à Gabrielle qui lui rendait bien la pareille. S'il était perturbé par le fait qu'elle était plus grande que lui, le prince appréciait les compliments et les remarques pertinentes dont elle ponctuait ses



phrases. À la vitesse dont son regard passait d'un objet à l'autre, s'attardait sur une fleur ou estimait la taille d'un buisson, il comprit qu'elle devait être au moins aussi observatrice que lui.

Tous ces détails qu'il remarquait le rassurèrent sur un sujet qui l'empêchaient pourtant de dormir depuis quelques mois. En se voyant ainsi entouré de deux femmes si exotiques, sa peur se faisait moins forte. S'il arrivait à tisser des liens assez forts avec au moins l'une d'entre elles, une amitié par exemple, il pourrait s'assurer que, contrairement à la liste interminable des rois s'étant assis sur le trône qui serait un jour le sien, il ne tomberait peut-être pas dans l'oubli après son dernier souffle.

Leurs pas tranquilles, rythmés par des conversations peu profondes, étaient parfois interrompus par différents nobles qui souhaitaient bien se faire voir, jusqu'à ce que d'un geste discret, le prince indique aux gardes qui restaient à portée qu'il souhaitait plus d'intimité avec ses invitées. Ils virèrent vers des allées moins fréquentées sans que les étrangères ne le remarquent vraiment, trop absorbées par ce qui constituait pour elles des merveilles de botanique.

— La flore d'Artisis est-elle si différente de la nôtre ? questionna-t-il.

— Vous n'avez pas idée ! répondit Gabrielle.

— Il y a tout de même des similarités, tempéra Arianne, mais ces fleurs... Il y a peu de variétés sur l'île et rares sont celles qui ont autant de pétales. Le climat est très différent et le sol n'est que rarement atteint par la lumière directe. En revanche, nous cultivons les lianes et les racines et les plantes invasives des arbres ayant des propriétés intéressantes...

Louis ne l'écoutait que d'une oreille distraite. La botanique



n'avait jamais été son sujet de prédilection et ce n'était pas près de changer ce jour-là. Il se montra néanmoins attentif.

— Peu de lumière au sol, vous dites ?

— Vous trouveriez les arbres d'Artisis gigantesques, expliqua Gabrielle entre deux bosquets. En comparaison des vôtres, ce sont de véritables mastodontes. En plus de leur hauteur, ils ont un feuillage très épais, donc très peu de lumière filtre au sol. C'est pourquoi nous vivons dans les arbres, en hauteur...

Les rumeurs se révélaient donc vraies, au grand étonnement du prince. Lui qui avait toujours ri des soi-disant explorateurs qui avaient conseillé le roi pour les négociations avec les Artisiens, il se trouvait face à un témoignage concordant avec la théorie. À moins que Gabrielle ne se joue de lui, mais il en doutait.

— J'en viendrais presque à en regretter la liberté de l'altitude, ajouta-t-elle. Regardez-moi cette beauté...

Elle s'était penchée au-dessus d'un rosier en fleur. Louis ne put retenir un sourire narquois.

— Des *Baisers-de-la-Reine*, une espèce de rose cultivée uniquement dans les jardins des membres de la famille royale. C'est le produit d'un croisement de plants particulièrement compliqués, manipulés il y a cela des centaines d'années. Un de mes illustres ancêtres a créé cette fleur en l'honneur de sa reine. Leur couleur est aussi proche du rouge royal que faire se peut.

Arianne ne put qu'acquiescer à cette remarque. Ces roses aux nombreux pétales pouvaient, sous un certain angle, évoquer des lèvres peintes d'un rouge semblable à celui qui ornait la plupart des murs du château, symbole de la famille d'Eralde. Gabrielle se pencha plus encore, emplissant ses poumons de leur parfum



subtil.

— Faites attention, la prévint le prince, ces plantes sont aussi belles que dangereuses. Leurs pétales dissimulent des épines vicieuses. Certains sont d'avis qu'il faudrait les enlever afin d'éviter les nombreuses blessures dont elles sont la cause.

— Ce serait une erreur, rétorqua l'étrangère. Leur beauté ne réside-t-elle pas dans leur dangerosité ?

— Nous sommes d'accord sur ce point.

Ils continuèrent tous trois de parcourir des allées plus ombragées, discutant, jouant au jeu du chat et de la souris. Chacun voulait en apprendre plus sur l'autre, Louis faisant face à deux femmes au caractère bien trempé, à la curiosité et l'intelligence qu'il appréciait de plus en plus.

Arianne observait en silence des pensées pendant que Gabrielle le questionnait sur le type de bals qu'on donnait à la cour, tandis que lui s'enquerrait des habitudes mondaines et du genre de musique que l'on écoutait à Artisis. La juriste essayait d'apprendre comment étaient jugés les différends entres nobles pendant que le prince découvrait le fonctionnement de la Grande Assemblée Législative.

S'ils n'étaient pas limités par le temps, la fatigue et les obligations qu'un prince a de servir son pays autrement que par les discussions, ils auraient pu converser pendant encore des jours. Cependant tous ces amusements, aussi faussement innocents soient-ils, devaient prendre fin. Louis avait parfaitement conscience que son père l'attendait de pied ferme, exigeant un rapport détaillé qu'il devrait fournir plusieurs fois. Les chances qu'il passe une vraie nuit de sommeil étaient faibles et le prince en était déjà las rien que d'y penser. Quant à Gabrielle et



Arianne, leurs responsabilités ne les avaient pas quittées quand elles étaient parties de leur pays. Si diriger à distance était impossible, Gabrielle savait très bien qu'elle se devait de retravailler son discours et son plan d'action avant sa prochaine entrevue avec le roi.

Aussi se quittèrent-ils, un peu à regret et à grand renfort de formules de politesse, leurs chemins se séparant sans un regard en arrière. Si le semblant d'une amitié pouvait espérer naître entre eux, nul n'oubliait qu'ils étaient tous des pions dans un jeu dont ils n'étaient pas les seuls maîtres.



CHAPITRE 6



Le premier conseil

Aussi plaisante qu'ils aient pu trouver leurs compagnies respectives, Arianne, Gabrielle et Louis ne pouvaient ignorer trop longtemps leurs devoirs. Bien que le prince trouvât fort amusant de faire tourner en bourrique les dames de la cour, qui essayaient plus ou moins subtilement d'en apprendre davantage sur les étrangères par son biais, il ne pouvait repousser son travail plus longtemps.

Comme il s'y était attendu, son père l'avait guetté de pied ferme au retour de sa promenade. Une fois son récit répété encore et encore, ils profitèrent de la fin de la nuit pour mettre en place un plan d'action pour les prochains jours. Ni le roi ni ses conseillers n'avaient perdu de vue la réelle raison de l'invitation de ces deux dames et la partie ne s'annonçait pas simple puisqu'aucun des deux clans n'avait encore joué cartes sur table. Les intentions des uns et des autres n'étaient pas aisées à



deviner, pourtant les négociations allaient devoir commencer rapidement.

Comme le roi l'avait annoncé, il fallut trois jours pour qu'un nouveau conseil prenne place. Gabrielle et Arianne en étaient presque venues à se demander si on les avait oubliées. Le dirigeant et son héritier n'étaient vus que lors des repas et la reine ne semblait pas particulièrement à l'aise à l'idée de devoir divertir deux femmes si éloignées de ses traditions. Quant à Angèle, elle était constamment entourée de courtisans, ce qui la rendait difficilement accessible.

Cette cession fut nettement différente des précédentes. Lorsqu'elles pénétrèrent dans la pièce, elles furent surprises de la découvrir plus grande que dans leurs souvenirs. Les tentures accrochées aux murs avaient été retirées, révélant des bancs sur lesquels étaient installés, par ordre de rang, des nobles au visage sérieux. On leur expliqua que bien qu'ils ne puissent participer aux négociations, ils avaient droit de présence, puisqu'ils seraient directement impactés par les décisions prises autour de la table. De plus, cinq scribes étaient répartis dans la salle afin de capter tous les détails.

Se sentant ainsi observées, les deux femmes eurent du mal à ne pas laisser paraître leur nervosité. Sachant cependant qu'elles ne pouvaient se soustraire aux coutumes locales, elles s'installèrent sans dire un mot de plus et attendirent que la séance soit ouverte.

Le roi s'assit et afficha un grand sourire empli de fierté et de suffisance. À sa droite, Louis était curieusement sérieux. Le prince avait tout perdu de sa jovialité, son air calculateur allant de pair avec celui de son paternel.



— Mesdames, déclara-t-il, permettez-moi d'ouvrir la séance du jour. Le premier point que mon conseil et moi-même souhaitons aborder est la circulation entre nos deux états.

Gabrielle se redressa sur son siège. Elle aussi arborait un air particulièrement sérieux. Peu à peu, l'audience disparaissait de son esprit, ne laissant de place qu'à ce qui se jouait entre elle et le conseil.

— Galéo est un royaume auto-suffisant, expliqua le roi. La région de Chamblois nous fournit la nourriture dont nous avons besoin et nous importons majoritairement des articles rares ou de luxe. Aussi, nous sommes ouverts à la possibilité de la création d'une route commerciale entre nos pays, mais je doute que c'est là que nous trouverions notre compte.

Gabrielle fronça légèrement les sourcils, incertaine quant à la direction qu'il essayait de donner à la conversation. Quelque chose sonnait faux. Comprenant qu'il attendait une réponse, elle se racla la gorge.

— Je ne suis pas tout à fait du même avis que vous, répliqua-t-elle calmement. Artisis importe la nourriture que nous ne pouvons pas produire, mais nous n'exportons que peu de denrées comestibles. Nous nous spécialisons plus dans les matériaux de construction, notre ingénierie et notre érudition. Les Artisiens sont des voyageurs, à dire vrai. Je pense que nos pays auraient tout à gagner d'un échange entre votre surplus de denrées alimentaires et nos savoirs divers.

Le roi afficha une moue désapprobatrice et Gabrielle eut la sensation qu'elle venait tout juste de foncer droit dans un piège.

Avec un soupir, le monarque rétorqua :

— Votre idée est intéressante, cependant je me dois d'y



opposer un contre-argument.

Arianne se remit en place sur son siège. Contrairement à sa camarade, elle sentait tout particulièrement les nombreuses paires d'yeux posées sur elles.

— Nous n'ignorons pas la possibilité que des Artisiens, au nom de la mémoire de vos ancêtres, souhaitent retrouver la terre qui était la leur et se la réapproprier. Si nous acceptons d'ouvrir nos frontières, nous ne sommes pas à l'abri que certains essayent de s'installer à Galéo.

Gabrielle arqua un sourcil avant de se tourner lentement vers Arianne. Celle-ci dissimulait une vague de panique, causée non pas par la situation, mais par la réponse que son amie risquait d'y apporter. Si la dirigeante était la seule à pouvoir la déceler, elle manqua de rouler des yeux face à cette réaction.

Elle prit une profonde inspiration, s'arrêta alors qu'elle s'apprêtait à parler, eut un sourire, reprit son calme et finit par répondre :

— Je comprends votre inquiétude. Cependant...

Elle sembla hésiter à nouveau. L'idée même qu'un Artisien veuille s'installer en Galéo lui semblait d'un ridicule sans égal. Cela faisait moins d'une semaine qu'elle était ici et déjà elle savait que pour rien au monde elle ne voudrait vivre dans ce pays. Si certains de ses compatriotes aimaient s'aventurer dans des régions reculées et moins développées que l'archipel, ce royaume croupissant dépassait certaines limites. Outre la déception de ne pas y trouver les Anges – une des raisons pour lesquelles on lui accordait de l'intérêt –, il fallait ajouter un manque de civilisation et de progrès aussi bien scientifique que mécanique qu'elle avait pu y trouver. Un pays qui n'avait pas, en mille ans, eu



l'idée brillante d'inventer des lampes à huile efficaces ne donnerait certainement pas envie à grand monde de s'installer.

Toutefois, elle savait qu'elle ne pouvait tenir des propos aussi virulents et dut se retenir de toutes ses forces pour ne pas dire la première chose qui lui passait par la tête.

— ... la population artisienne me semble trop faible pour que, si des « colons » venaient à s'installer, cela impacte votre pays. Nous pourrions envisager des restrictions afin d'éviter que cela n'arrive.

— C'est une idée séduisante, répondit le roi, mais...

— Je n'ai pas fini, interrompit-elle brutalement.

Des murmures de surprise emplirent la salle. Il était évident qu'il ne fallait jamais couper la parole du souverain, mais de toute évidence elle n'en avait cure.

— Nous avons questionné le peuple avant de venir ici. Nous lui avons demandé ce qu'il espérait de ces négociations, de cet Accord. Si de nombreux sujets, que nous évoquerons plus tard, ont été exprimés, rares sont ceux qui souhaiteraient s'établir sur vos terres. Il est plus souvent question d'un pèlerinage que de toute autre chose.

— Vous avez questionné le peuple ? demanda l'un des conseillers, intrigué.

Gabrielle le dévisagea avec la même incompréhension qu'il affichait. C'est Arianne qui décida de fournir une explication à l'assemblée :

— C'est une pratique courante en Artisis. Nous questionnons une partie représentative de la population afin de connaître son opinion, qui nous éclaire sur les décisions à prendre. Nous ne suivons pas toujours son avis, mais pour le cas présent, nous



avons offert une oreille particulièrement attentive aux attentes des Artisiens.

Des murmures s'élevèrent et les conseillers se penchèrent les uns sur les autres. Outre l'utilisation de mots compliqués qu'ils n'avaient pas l'habitude d'entendre, le fonctionnement de la politique d'Artisis les laissait pour la plupart pantois.

Louis écoutait ce qui se disait, mais ne prenait pas part au débat, ce qui parut étrange aux yeux de Gabrielle. Lui qui fanfaronnait sur son pouvoir quand les conversations importantes étaient lancées, il ne semblait pas avoir voix au chapitre.

Le roi mit fin aux bavardages d'un geste de la main.

— Vous affirmez donc que votre peuple n'a pas pour idée de venir se réinstaller sur le continent, mais seulement de... visiter ?

— Si l'on doit résumer la chose très simplement, oui, affirma la dirigeante. Je propose donc que nous mettions dans les Accords une clause qui interdise à un Artisien de s'installer en Galéo et *vice versa*, à moins de remplir certaines conditions très précises ; faute de quoi, s'ils dérogeaient à cette règle, ils seraient renvoyés dans leur pays fers aux pieds. De toute manière, peu d'Artisiens arriveront à s'installer en Galéo dans les premières années.

La tension monta en flèche suite à cette dernière déclaration, Arianne se trouva dans l'obligation de désescalader la situation immédiatement.

— Ce que nous entendons par là, temporella-t-elle, c'est que nos cultures sont très différentes, comme vous avez pu vous en apercevoir. Les Artisiens sont très attachés à leur archipel et nous ne cherchons pas à revenir dans le passé. Notre peuple se



tourne vers l'avenir, il serait contre-intuitif pour beaucoup de revenir à Galéo par simple nostalgie.

— Mille ans ont passé, confirma Gabrielle. Nous n'avons pas les mêmes aspirations que nos ancêtres.

— En somme, conclut Henry, vous proposez que les Galéites et les Artisiens puissent voyager librement entre les deux pays tant qu'ils ne le font que dans un but de pèlerinage ou de commerce. Ils ne pourraient s'installer qu'avec une autorisation donnée par une autorité du pays.

— Exactement !

Les nobles avaient de toute évidence du mal à conserver le silence et les conseillers leur calme.

— Cette idée est intéressante. Il me faudra en débattre avec mon conseil, affirma le roi.

— J'aviserai mon homologue de la situation pendant ce temps.

Nombreux furent ceux qui acquiescèrent aux propos du souverain. De son côté, Louis paraissait s'ennuyer. Pourtant, il n'en était rien : le jeune prince brûlait d'apporter sa pierre à l'édifice, de participer au débat. Intérieurement, il fulminait : Gabrielle devait avoir à peu près son âge et elle avait le droit de participer aux échanges. Lui avait été réduit au silence à grands coups de menaces paternelles, ce qui ne l'aidait pas à conserver son calme.

— Y a-t-il un autre sujet que vous souhaitez aborder avant que cette session ne prenne fin ? demanda le roi.

À nouveau, Gabrielle hésita. Elle se redressa sur le siège, parut sur le point de parler, mais finit par se raviser.

— Je pense que le sujet abordé nous laisse à tous beaucoup à



penser. Nous attendrons la prochaine réunion pour évoquer le reste.

Henry approuva silencieusement cette décision. Sans plus de cérémonie, le conseil prit fin. Gabrielle et Arianne sortirent en essayant de ne pas faire preuve de trop d'empressement. L'envie de parler dans leur langue de ce qui venait de se passer leur brûlait les lèvres, mais elles furent interrompues dans leur élan par nul autre que le prince lui-même.

— Que diriez-vous d'une promenade pour profiter de la fin de la matinée ? demanda-t-il de but en blanc. Le conseil ne se réunira pas avant l'après-midi pour délibérer, nous avons tout le temps devant nous !

Déconcertées, les deux femmes échangèrent un regard avant que Gabrielle ne finisse par surpasser sa stupeur et répondre :

— Ma foi, l'idée est... séduisante.

Son ton indiquait clairement le contraire, mais le prince se garda de faire le moindre commentaire. Il avait autant envie qu'elle de fuir la situation.



CHAPITRE 7



Étranges conversations

C'est ainsi qu'il se retrouvèrent tous trois, une seconde fois, dans les jardins du roi. Étant donné que ce dernier n'avait pas encore fait la moindre annonce sur l'issue du conseil du jour, les courtisans étaient aussi étonnés que curieux de voir le prince se promener si librement. Louis prit la liberté de les ignorer. Sans en toucher mot à ses compagnonnes de balade, il les amena rapidement vers un kiosque savamment dissimulé par des feuillages épais. Il évita les quelques branches sauvages qui auraient nécessité un minimum d'entretien ; à croire que même les jardiniers ne s'aventuraient pas dans les parages.

Arianne et Gabrielle gardèrent le silence, leurs visages fermés. Aucune des deux femmes n'avait eu le temps d'analyser ce qui s'était passé et, à défaut de pouvoir en discuter, elles faisaient un compte-rendu mental.

Ce qui put cependant échapper à un œil non aguerri, comme



celui du prince, étaient les petits signes discrets qu'elles semblaient échanger quand l'une arrivait à capter l'attention de l'autre. Ces instants étaient fugaces, étudiés pour donner l'impression que ce n'était que le balancement naturel de leurs corps en marche, pourtant quelque chose dans un mouvement de poignet de l'une et un haussement d'épaule de l'autre indiquait le contraire.

Le kiosque était agrémenté de bancs recouverts de coussins et de couvertures. Le prince prit place sur l'un d'eux, non sans en avoir épousseté l'assise. Les deux dames firent de même. Il ne fallut pas bien longtemps avant que Gabrielle perde sa patience et son tact.

— Hé bien ? lança-t-elle à la cantonade.

— Hm ? marmonna Louis. Ah, oui, pardon. J'étais perdu dans mes pensées. J'en aurais presque oublié que vous étiez là ! Son rire sonna aussi faux que son mensonge.

— Veuillez m'excuser de vous avoir ainsi prises à parti. Ce n'est pas dans mes habitudes, croyez-moi, mais...

Il laissa sa phrase en suspens. La dirigeante étrangère sentit sa nervosité monter en même temps que celle du prince. Jusqu'ici, même mis sous pression par son père, il avait toujours su conserver un masque. Une façade si bien construite qui semblait s'effriter soudain, sans qu'elle ne comprenne trop pourquoi. Louis se tordait les mains et évitait leurs regards.

— Votre Altesse, intervint Arianne, est-ce que tout va bien ?

Louis poussa un soupir avant de se racler le fond de la gorge. Au grand soulagement de Gabrielle, son masque sembla se refaire en un instant.

— Oui, veuillez m'excuser, souffla-t-il. La séance de ce



matin était historique, et...

— Et vous n'avez pas dit le moindre mot, coupa la brune.

Leurs regards se croisèrent brusquement. Elle se plongea dans le bleu-vert des iris du prince. Leur éclat lui avait toujours semblé un peu faux, comme celui d'une pierre mal polie qui rencontra des difficultés à correctement refléter la lumière du soleil. Dans les yeux de Gabrielle, Louis trouva une mer reflétant les couleurs violacées du crépuscule. « Presque trop beaux pour être vrai », pensa-t-il en son for intérieur.

— Où avez-vous appris à vous exprimer de la sorte ?

— Je vous demande pardon ? s'offusqua-t-elle immédiatement.

— Attendez, rectifia-t-il. Vous ne m'avez sûrement pas bien compris. Je connais mon père et ses conseillers mieux qu'ils aiment le croire.

Sans trop savoir pourquoi, Gabrielle douta de cette information, mais le laissa continuer, ignorant les appels discrets de son amie.

— Ce sont des requins qui ne négocient que rarement. Vous avez réussi à... les faire hésiter. C'est rare.

— J'imagine que c'est dans la nature de mon poste. Je leur ai tenu tête, c'est tout. Faire face à ce que l'on m'oppose fait partie de mon quotidien.

Il ne fallait pas être grand psychologue pour voir que la réponse donnée ne satisfaisait pas le prince. Pour autant, il aurait été difficile pour Gabrielle de lui donner ce qu'il désirait.

Malgré tout, Louis se détendit rapidement. Mille pensées semblaient s'enflammer dans son esprit et son regard brûlant d'intelligence avait gagné un éclat qui ne brillait pas un instant



auparavant.

— C'est une façon de voir les choses, j'imagine, concédait-il. Votre culture est réellement différente de la nôtre. J'ai terriblement hâte d'en apprendre plus sur votre pays !

— Il est vrai que nous nous sommes peu livrées à ce sujet, avoua la dame. C'est avec plaisir que je vous en dirai plus, si l'occasion se présente. Après tout, qui sait, vous pourriez être amené à visiter l'archipel un jour !

— Une idée ma foi séduisante !

L'enthousiasme qui emplît sa voix était visible sur ses traits qui se détendaient progressivement, comme si l'influence du conseil diminuait peu à peu.

— Pensez-vous que ce serait possible ? demanda-t-il sur un ton rêveur. Que je puisse voir Artisis ?

— Je doute que grand monde s'y oppose chez nous.

— Vous savez, votre archipel fait chez nous l'objet de tout un tas de légendes. J'avoue ne les avoir écoutées que d'une oreille distraite étant enfant, mais il doit bien y avoir un semblant de vérité dans ce que l'on raconte.

— J'aurais presque envie de vous demander de quoi il s'agit, mais j'aurais peur de vous gâcher la surprise en vous corrigeant.

Arianne les observa tandis qu'ils échangeaient des mondanités, se demandant presque si elle n'était pas de trop.

Elle finit néanmoins par s'intégrer à la conversation, qui garda ce même ton étrange. Louis semblait à la fois chercher à la prolonger tout en la trouvant terriblement ennuyante. Gabrielle faisait de son mieux pour rester légère et intéressée, un effort qu'elle fournissait rarement.

Le temps leur fila entre les doigts et le prince se vit obligé de



ramener ses invitées, qui le saluèrent avant d'échanger un regard. Des nobles essayèrent bien d'attirer leur attention une fois qu'elles furent seules, mais elles durent avec politesse repousser leurs faveurs. Il leur fallait encore mettre au clair ce qu'elles avaient compris lors de leur entrevue avec le conseil et se trouver ainsi constamment interrompues commençait à leur faire perdre patience.

Elles n'étaient d'ailleurs pas au bout de leurs surprises puisqu'une fois arrivées dans leurs appartements, un domestique leur donna un message, venant de la princesse en personne.

— Elle nous invite à la rejoindre demain dans sa visite quotidienne de la Cathédrale royale, lut Gabrielle.

— La Cathédrale ? répéta Arianne. Qu'est-ce que c'est ?

— Aucune idée. Je ne vois pas pourquoi nous refuserions, ceci dit. Vu la façon dont est formulé le message, ça m'a l'air d'être un grand honneur.

— Si tu le dis...

Sans demander son reste, la dirigeante se jeta sur un fauteuil avant de pousser un lourd soupir de soulagement. Arianne prit place également, avec un peu plus de grâce, sur un canapé adjacent. Une soudaine vague de fatigue s'empara des deux femmes qui restèrent silencieuses pendant quelques instants. Gabrielle enleva son haut-de-forme, qui quittait pourtant rarement sa tête, puis le laissa sur une table en compagnie du mot d'Angèle. Son regard se posa sur son amie.

— C'était lunaire, finit-elle par dire. Aussi bien le conseil que ce... moment avec Louis. J'ai l'impression d'avoir fait n'importe quoi du début à la fin.

— Je suis bien d'accord et j'ai le sentiment qu'il en va de



même pour nos hôtes. Cela dit, cette impression corrobore les informations que nous avons reçues : le roi gouverne seul, n'en déplaît à son conseil, et il n'a pas l'habitude qu'on lui dise non. Il y a clairement des désaccords d'idées.

— Surtout entre lui et son fils, ajouta la diplomate Je ne comprends pas pourquoi son successeur n'avait pas voix au chapitre. N'est-il pas censé prendre la place de son père plus tard ?

— Si, mais au vu de son caractère, je pense qu'il a dû justement trop s'exprimer et qu'on a fini par le priver de ce privilège.

Gabrielle haussa les épaules, perdue dans ses pensées. Ses yeux parcoururent la salle, détaillant les grandes vitres, les tapisseries qui décoraient les murs, les meubles travaillés, les draps luxueux.

— Tu as senti comme il insistait sur le fait que Galéo n'avait pas besoin d'Artisis ?

— Oui. Il voulait nous faire croire que c'était nous qui avions besoin de lui.

La brune eut émit un rire sardonique :

— Une approche bien différente de ce que sous-entendaient ses lettres. Farell va adorer.

— Farell n'aurait été content que si on lui avait donné les clés du royaume. Je te rappelle que c'est pour ça que l'assemblée a insisté pour que ça soit toi qui partes.

— Je sais, je sais, nul besoin de me le rappeler. Si seulement il était moins... inflexible. Enfin, on referait le monde avec des hypothèses. Je pense tout de même ne pas m'en être trop mal sortie.

— Il va falloir se mettre au travail, maintenant, soupira Arianne. Ce qui m'inquiète, c'est le délai que mettront les



correspondances à faire le voyage.

— Ne t'en fais pas trop pour ça. Les voies marines vont bientôt s'ouvrir. Je vais œuvrer pour que ça soit le cas.

— Quoi qu'il en soit, nous avons du travail ! Je vais également essayer d'en apprendre plus sur cette... cathédrale, comme tu as dit. Je n'aime pas l'idée de m'avancer dans une direction que je ne connais pas.



CHAPITRE 8



La visite de la cathédrale

Gabrielle n'avait pas bien dormi. Il aurait été simple de blâmer le stress causé par la première rencontre avec le conseil pour sa fatigue, mais la raison était tout autre : l'étrangère avait eu l'impression de passer la nuit à la frontière du royaume des rêves, sans jamais vraiment pouvoir y pénétrer. Les rares images qui lui étaient parvenues étaient confuses, comme si son imagination n'arrivait pas à produire un songe. Lorsque le soleil pointa derrière les rideaux, elle renonça à cette bataille qu'elle savait déjà perdue depuis longtemps. Ce n'était pas la première fois que ce genre de choses se produisait, aussi décida-t-elle de ne pas s'en formaliser. La journée promettait d'être pleine de rebondissements.

Alors qu'elles profitaient du premier repas de la journée, Arianne lui fit un résumé de ce qu'elle avait pu apprendre au sujet de cette cathédrale.



— C'est leur lieu de culte principal, expliqua-t-elle. Rien que ça.

— C'est là qu'ils vont prier les Anges ? Moi qui en étais venue à penser qu'ils ne croyaient en rien...

— Non, justement, la corrigea son amie. Ils ne prient pas les Anges, en tout cas pas directement.

La brune regarda son amie avec circonspection, mais la laissa continuer.

— De ce que j'ai réussi à comprendre, ils croient toujours en l'existence des Anges, mais ils pensent qu'ils travaillent sous la coupelle d'un dieu.

Arianne regarda son amie avec un peu de crainte. Celle-ci affichait un étonnement presque comique. Posant le couvert qu'elle avait dans la main, la diplomate essaya d'articuler plusieurs fois sa pensée, sans succès.

— Ça... ce n'est... enfin... c'est contraire à ce que les anciens textes disent...

— Les anciens textes n'ont jamais été très clairs, rétorqua la blonde, mais je ne crois pas qu'ils aient jamais fait mention d'un dieu... quoi qu'il en soit, c'est lui que prient les Galéites.

— Il me semblait pourtant que seules les peuplades du sud étaient déistes... Est-ce que ça expliquerait la disparition des Anges ?

Une étincelle apparut dans le regard de Gabrielle. Son assurance habituelle avait laissé place à un désarroi dont Arianne avait été rarement témoin.

— L'avantage, répondit-elle, c'est qu'il y aura des clercs là-bas.

— Oui... oui, sûrement. Ils seront ravis d'éduquer des



sauvages comme nous, ajouta-t-elle avec un rire qui sonnait faux.

La conversation se termina rapidement, tandis que les deux femmes finissaient leur repas avant de se préparer pour le voyage. Elles rejoignirent la princesse, qui les attendait à l'entrée du palais.

Angèle était, comme à son habitude, rayonnante : ses longs cheveux roux brillaient sous les rais de lumière traversant les immenses vitres, s'accordant au rouge pastel de sa tenue. Son cou et son front étaient décorés de pierreries délicates, lui donnant un air de légèreté irréel. Sa voix était douce mais était assez profonde pour porter loin. Lorsqu'elles pénétrèrent dans la pièce, Gabrielle et Arianne entendirent son rire cristallin rebondir en écho sur les murs.

Elle patientait entourée d'une nuée de courtisanes rivalisant toutes de beauté. À n'en point douter, ces jeunes femmes attendaient encore qu'on demande leur main et savaient que le meilleur moyen d'être vues était d'entourer le joyau de la couronne.

Avec politesse et délicatesse, Angèle interrompit les bavardages autour d'elle et fit signe aux deux étrangères de s'approcher. Leurs tenues nettement plus masculines que celles de leurs consœurs galéites les faisaient paraître dépareillées ; pourtant, si cela fit lever quelques sourcils, elles ne semblèrent pas s'en inquiéter outre mesure. S'inclinant face à la princesse, elles lui rendirent sa politesse.

— Mes amies, annonça-t-elle d'une voix douce comme le miel, je suis ravie que vous ayez pu vous joindre à nous. Il va nous falloir voyager un peu pour atteindre la cathédrale, mais le spectacle en vaut la chandelle, je vous en fais le serment ! C'est,



à mon humble avis, l'un des plus beaux bâtiments que l'Homme ait jamais construits.

Une vague d'approbation s'éleva de son entourage.

— C'est un honneur pour nous d'avoir reçu une telle invitation, répondit Gabrielle. J'ai fort hâte de découvrir ce lieu !

Si la foule semblait nettement moins l'apprécier que la princesse, sa réponse sembla satisfaire l'auditoire, qui se mit rapidement en mouvement vers les voitures qui attendaient à l'extérieur. Au vu de leur rang, les émissaires eurent le droit de voyager avec la princesse en tête de file. Une dizaine de courtisanes voyagea ainsi, suivant le carrosse rouge. À l'intérieur, la discussion allait bon train : Angèle décrivait, avec beaucoup de patience et de gentillesse, les éléments du paysage qui étaient étrangers à ses invitées. Une foule contenue par les gardes à cheval saluait la procession par de grands gestes et appels. De toute évidence, les passants savaient qui se trouvait à l'intérieur et tous souhaitaient avoir la chance d'apercevoir le profil de la princesse à travers les rideaux fins qui recouvraient les fenêtres de la voiture.

Les routes pavées, la construction et l'organisation de la ville autour du château, le quotidien du monde qui les entourait... La princesse semblait s'inscrire dans cette mécanique bien huilée, en faire une partie parfaitement intégrée. Arianne fut même surprise, au vu des coutumes galéites, que la main d'Angèle n'ait pas déjà été demandée ou promise à un quelconque seigneur étranger. La demoiselle sortait fraîchement de l'adolescence et avait véritablement tout pour plaire.

Cependant, poser la question aurait été du plus mauvais goût, surtout au vu des sous-entendus que cela pouvait engendrer ; elle





se contenta donc de quelques commentaires sans grande profondeur sur l'esthétique du paysage.

À cause de la distraction, il lui fallut quelques instants pour voir les mouvements de main nerveux de son amie. Déchiffrant les légères impulsions, elle y répondit tout aussi discrètement. Gabrielle était anxieuse, ça n'était pas une grande surprise, mais qu'elle l'exprime aussi ouvertement n'augurait rien de bon. Elle avait tendance à parler plus vite qu'elle ne réfléchissait. Arianne essaya de lui communiquer quelques gestes d'encouragement et d'apaisement, sans grand succès.

Le voyage toucha à sa fin quand, à la sortie de la ville labyrinthique, la figure immense de la cathédrale apparut ; c'était un bâtiment rectangulaire, orienté vers le nord et surmonté de cinq tours : une à chaque coin et la plus haute au centre. Au sommet de cette dernière se situait un ensemble de cloches dorées. Angèle expliqua que les pierres de l'édifice étaient de la même origine que celles du château, car la cathédrale avait été commandée par le roi Melchior en même temps que la résidence royale. Le travail de sculpture des façades était sublime et délicat : des dizaines d'Anges, représentés dans diverses scènes, contaient des histoires que tous pouvaient comprendre. Au-dessus de chaque fresque se trouvait un grand soleil dont les rayons illuminaient les êtres célestes. Trouant les façades, des mosaïques de verre coloré absorbaient la lumière du soleil, la reflétant sous forme d'arc-en ciels épars sur les pavés environnants.

Tout être sensible à la beauté ne pouvait que tomber sous le charme de la bâtisse. Lorsque les chevaux s'arrêtèrent, Gabrielle et Arianne ne bougèrent pas, trop prises par l'admiration. Même le doux rire d'Angèle ne les arracha pas à leur contemplation.



— Eh bien, avoua-t-elle, je ne m'attendais pas à une telle réaction !

— C'est... je... pardon, bafouilla Gabrielle.

La princesse sortit de l'habitable en premier, suivie par les deux étrangères toujours aussi médusées. Les yeux d'Arianne étaient presque humides et Gabrielle était particulièrement rigide dans ses mouvements. Son regard ne quittait pas le bâtiment, ses lèvres bougeant pour créer un murmure qu'elle seule pouvait entendre.

Elles furent guidées jusqu'au lieu de culte avec le reste de la cohorte. L'intérieur était encore plus splendide que l'extérieur. Si le château royal était alourdi de milliers de meubles richement décorés de la collection du monarque, la cathédrale offrait un style plus épuré, plus luxueux encore. Des rangées de bancs encerclaient un autel central recouvert d'un grand drap grenat tissé d'or. L'étage était ouvert sur le rez-de-chaussée, afin qu'un chœur puisse s'y installer pour les chants sacrés, et les balustrades de métal étaient décorées de rubans et autres tissus reluisants. Les vitraux projetaient et diffractaient la lumière du soleil en un arc-en-ciel d'éclats de lumière, dessinant des formes géométriques sur le sol de marbre. Sur le peu de place qu'il restait au mur se trouvaient des œuvres d'art, représentant encore d'autres scènes mythiques.

Les dames se séparèrent alors en plusieurs groupes, allant choisir des alcôves privées pour leurs méditations éclairées, tandis qu'un officiant s'approcha du trio formé par Gabrielle, Arianne et Angèle. Il leur proposa une visite guidée, ce à quoi elles agréèrent toutes avec enthousiasme. Le jeune homme, plutôt petit, faisait des pas silencieux et minuscules, tout en



articulant chacun de ses mots presque à outrance, afin de s'assurer que ses illustres visiteuses comprenaient chacune de ses paroles.

Il eut tout un discours sur la construction du bâtiment, auquel Ariane fut très sensible. La dame se trouvait obligée de retenir ses questions afin de ne pas interrompre son interlocuteur, qui y répondait indirectement. La dirigeante, elle, semblait n'écouter que d'une oreille distraite les explications pratiques du montage des murs et de la fonte du verre. Elle inspectait tous les symboles qu'elle avait sous les yeux, sa langue brûlant également de questions. Pourtant, à l'image de sa congénère, elle se retint de faire le moindre commentaire, pour des raisons tout autre.

Après avoir fait un tour de la bâtisse, qui était encore plus immense qu'elle n'en avait l'air à première vue, ils remontèrent une rangée de bancs pour finalement arriver à l'autel.

— Et voici la pièce centrale de l'édifice ! finit-il par annoncer non sans fierté. C'est ici que l'Officier Premier lit et récite les textes sacrés.

Gabrielle ne put se retenir plus longtemps. Elle avait attendu ce moment toute sa vie, ou presque, et l'occasion lui était enfin donnée.

— Les textes sacrés ? répéta-t-elle.

— Oui ! Ce sont les textes qui résument l'Histoire de l'humanité sous la protection du Haut Seigneur et dicte les préceptes de l'Homme Juste.

— Vous avez beaucoup mentionné ce Haut Seigneur, mais je crains qu'à Artisis, nous n'ayons entendu parler que des Anges, se risqua-t-elle.

Le petit homme se tourna vers elle, un sourire radieux sur les



lèvres. Il paraissait presque trop bienveillant.

— C'est une confusion récurrente, ne vous en faites pas, répondit-il. Voyez-vous, le Haut Seigneur est une entité discrète. Il est celui qui dirige et guide les Anges, qui eux-mêmes protègent l'humanité.

Même si elle l'avait voulu très fort, Gabrielle n'aurait pas pu croire ces paroles. Peut-être avait-elle un esprit trop prompt à remettre en cause tout ce qu'on lui disait ? C'était pourtant le même esprit qui l'avait projetée si jeune à la tête de son pays, alors quand son instinct lui faisait remarquer que quelque chose clochait, elle l'écoutait.

Ce sentiment fut renforcé par l'expression que renvoyait Arienne. Son amie était bien plus diplomate qu'elle, en toutes circonstances, mais après plus de vingt ans à se côtoyer, il n'était pas compliqué pour l'une de décrypter la moindre pensée de l'autre.

— Ah, je vois... déclara-t-elle néanmoins. Ma foi, il va falloir que je me penche sur ces écrits, s'ils sont accessibles au commun des mortels.

— Ils sont rédigés dans un galéite très ancien, l'informa le guide. Ce n'est pas une langue facile à déchiffrer, même pour les initiés ! Mais nous serions ravis de vous voir assister à l'une de nos séances de prières !

— Oh, quelle merveilleuse idée ! s'exclama soudain Angèle. Quelle belle image d'unité entre nos deux pays cela donnerait, imaginez un instant... D'autant plus que, si je ne me trompe pas, l'Officier Premier sera bientôt de retour de sa visite des campagnes !

— C'est tout à fait exact ! Il ne saurait tarder ! confirma



l'autre. Sa Grandeur a exprimé à de nombreuses reprises dans ses correspondances son envie de rencontrer les émissaires. Je suis sûr que cela donnera lieu à une merveilleuse entrevue.

Si la princesse jouait l'innocence à la perfection, quelque chose dans la façon qu'elle avait eue de parler indiquait qu'elle se trompait rarement.

La visite continua, puis prit fin, sans qu'aucun des quatre n'évoque à nouveau le sujet de la rencontre. Gabrielle savait pertinemment qu'elle ne devait pas faire de cette affaire sa première priorité, aussi se força-t-elle à garder au fond d'elle-même ses pensées. Sa curiosité et sa soif de vérité devraient attendre. Les annonces qui venaient d'être faites n'avaient réussi qu'à augmenter la suspicion de la dirigeante sur le sujet, mais il lui était défendu d'en exprimer le moindre sentiment. Nul besoin de jeter un coup d'œil vers Arianne pour savoir qu'elle pensait de même : en silence, son amie lui intimait de ne pas se laisser emporter par sa curiosité.

Lorsqu'elles retrouvèrent leurs appartements à la nuit tombée, Gabrielle était bien plus silencieuse qu'à son habitude. Elle avait eu des années pour retourner la question dans son esprit, cette question qui la taraudait jour et nuit, l'obsédant parfois jusqu'au manque de sommeil. Cela lui était venu comme une fièvre, alors qu'elle était encore adolescente. En visitant l'une des bibliothèques d'Artisis, elle était tombée sur l'une des retranscriptions du Grand Exode. Si d'habitude l'Histoire l'ennuyait au plus haut point, elle s'était trouvée une passion folle pour celle des Anges. Ces être mythiques, doués de pouvoirs immenses, qui auraient vécu parmi les Hommes mille ans auparavant. En quittant le continent, les Artisiens avaient abandonné



leurs idoles, tout en préservant certains textes.

Jamais l'un d'entre eux n'avait fait mention d'un Haut Seigneur. On disait que les Anges étaient libres de leurs décisions et accompagnaient les êtres humains à travers la rude épreuve qu'était l'existence mortelle.

Qu'était-il arrivé à ces êtres de contes ? Étaient-ils des inventions destinées à procurer à l'Homme une morale sans laquelle il se serait détruit ? Les avaient-ils abandonnés lors de la guerre fratricide qui avait poussé les Artisiens à fuir leurs terres et traverser la Grande Mer ? Gabrielle avait cherché des réponses pendant longtemps, jusqu'à ce qu'on lui parle de Galéo.

Les informations qui filtraient étaient rares. Des colporteurs parmi les marins qui commerçaient avec les deux pays donnaient des versions différentes de la question, mais un élément cohérait toujours : on y priait encore les êtres célestes.

Il n'y avait donc, aux yeux de la jeune femme, que deux options possibles : soit les maigres ouvrages qui avaient survécu aux flots et aux voyages de ses ancêtres étaient incomplets, ou déformés par les maintes traductions, soit c'était la version galéite qui avait été manipulée.

Dans quel but ? Elle n'aurait su le dire, mais alors que ses yeux se fermaient, Gabrielle était convaincue d'une chose : quelle que soit la vérité, elle la découvrirait.



CHAPITRE 9



Parler chiffons avec la reine

S'il ne fallait relever qu'une différence majeure entre la reine et sa fille, après quelques instants de réflexion, n'importe qui les connaissant depuis plus d'un jour aurait cité le gouffre qui se situait entre la douceur d'Angèle et la froideur d'Elisabeth.

La princesse, bien qu'ayant invité les Artisiennes au dernier moment, avait au moins eu la décence d'envoyer un courrier à ces dernières, afin de leur permettre de se préparer convenablement pour leur sortie. De la part de la reine, elles n'eurent le droit qu'au discours d'un domestique, rouge d'avoir trop couru.

— La reine, déclara-t-il entre deux respirations haletantes, vous invite à déjeuner... en sa compagnie... afin que vous puissiez... toutes ensemble partir pour... sa visite hebdomadaire chez... le couturier royal...

On aurait difficilement pu faire plus clair.

Il y eut une sorte de branle-bas de combat dans leurs



appartements, tant et si bien qu'Arianne et Gabrielle manquèrent de peu de se présenter en retard au repas, ce qui aurait été du plus mauvais effet. Les quelques jours qu'elles avaient passés à la cour, faisant connaissance avec les divers nobles qui la composaient, leur avaient appris que quiconque avait l'idée saugrenue de déplaire d'une quelconque manière à la monarchie n'attendait jamais longtemps avant d'en payer le prix.

Le repas avait lieu dans une salle à manger décorée selon le goût d'Elisabeth. Les meubles, tapisseries diverses et même couverts étaient chargés d'or et de rouge. De toute évidence, la reine portait fièrement les couleurs de son royaume. Ce fut elle qui mena la conversation, ne s'adressant quasiment qu'à ses dames de compagnie. Les étrangères auraient presque pu s'en plaindre, si elles n'avaient pas autant trouvé déplaisante l'idée de devoir converser avec elle.

Ce qu'elles apprirent à leurs dépens, une fois le repas terminé et qu'on les eut guidées jusqu'à leurs carrosses, c'est que ce genre de visites, bien qu'hebdomadaire, n'avait rien d'anodine.

Contrairement à Angèle, la reine n'avait pas jugé bon de les mettre dans sa propre voiture en sa compagnie, aussi, se retrouvant seules, eurent-elles tout le loisir de commenter ce qu'elles voyaient en chemin. Le paysage était presque trop beau : les carrosses descendaient les rues de la capitale, qui étaient d'une propreté difficile à imaginer pour une ville ayant une telle concentration d'habitants. Tous les balcons étaient fournis de fleurs, il n'y avait pas une trace de misère, les étals des marchands proposaient des tissus aux couleurs vives et des fruits gorgés de soleil. Il y avait des gardes presque partout et les passants saluaient avec enthousiasme le passage de la procession. Certains,



cependant, se contentaient de regarder le sol et de marcher plus vite.

— Je n'ai jamais vu une mise en scène aussi grotesque, commenta Gabrielle. Il n'y a pas une seule chose qui traîne par terre, et je pense que ces caniveaux sont plus propres que le jour où ils ont été posés.

— Regarde attentivement. Les ruelles par lesquelles nous ne passons pas n'ont pas du tout le même aspect.

Arianne eut un moment de silence.

— Peut-on réellement leur en vouloir de ne montrer que ce qu'il y a de bon dans leur pays ? Ce n'est pas comme si nous aurions fait différemment dans le cas inverse.

— C'est vrai, admit la dirigeante, mais observe bien les passants ; certains fulminent de nous voir passer.

En effet, quelques regards appuyés n'exprimaient pas beaucoup de sympathie en voyant le défilé de femmes riches passer à deux pas d'une ruelle où un enfant criait famine.

— L'injustice existe partout, répondit- seulement la juriste. Ce qui m'inquiète, c'est le nombre de personnes avec un foulard autour du cou.

— Un effet de mode ? demanda Gabrielle.

— J'aurais pu le croire, oui. Nous sommes encore au printemps, les temps sont parfois frais, mais... Les tissus me semblent trop épais pour cela. Je me fais peut-être des idées, finit-elle par déclarer.

Elles n'épiloguèrent pas sur le sujet, pourtant cette remarque trotta dans l'esprit des deux femmes durant les heures qui suivirent. Lorsque leur carrosse s'arrêta, les gardes qui les escortaient les firent rentrer dans la boutique du tailleur, presque



hâtivement.

Gabrielle et Arianne ne virent pas grand-chose de l'extérieur, mais l'intérieur leur sembla terriblement chargé : près de l'entrée, cachées par des paravents et des rideaux qui dissimulaient la vue de la rue se trouvaient des robes somptueuses ; des kilos de jupons, dentelles, rubans de soie et autres douceurs élégantes qui ravirent immédiatement les yeux d'Arianne. Les murs étaient recouverts d'étagères d'outils de mesure, de découpe et de couture soigneusement rangés par fonction et par taille, de chapeaux pendus à des crochets ou encore de bobines de tissus brillant au moindre mouvement. Les dames de la reine, visiblement coutumières de ces visites, se répartirent dans la salle très rapidement, entourées d'assistantes couturières qui leur montrèrent les derniers arrivages. La reine elle-même fut accueillie par le maître couturier en personne, qui exprima une révérence si basse qu'elle en était presque comique. Après avoir roucoulé de compliments à l'égard de la souveraine, qui ne semblait pas particulièrement sensible à ses attentions, il lui proposa de lui montrer ses dernières œuvres, ce à quoi elle s'opposa tout net :

— Fauceille, mon cher ami, dit-elle sur un ton qui indiquait tout le contraire, vous savez à quel point j'apprécie votre prévenance, mais j'ai peur de ne pouvoir jouir de votre compagnie comme à mon habitude aujourd'hui. Voyez-vous, mes... invitées seront présentes aux feux d'artifice qui auront lieu ce soir au château. Je souhaite donc aider ces dames à se vêtir pour l'occasion.

Arianne fronça le nez, geste aussi rare qu'incongru venant d'une personne de sa stature. En détaillant les étrangères, le couturier sembla se décomposer légèrement. Quant à Gabrielle, elle



était confuse et de toute évidence, détestait cet état de fait.

— Plaît-il ? lança-t-elle avant que Fauceille ne puisse réagir. Il ne me semble pas avoir été mise au courant que nous devons assister à une célébration. De quoi s'agit-il ?

La reine se tourna enfin véritablement vers elle. Le mépris qu'elle contenait derrière son masque de cire semblait pouvoir en déborder à tout instant. La jeune femme se sentit monter en pression et fit de son mieux pour ne laisser rien paraître elle non plus. Quelle que soit la raison pour laquelle Elisabeth avait décidé de ne pas l'aimer, elle lui paraissait parfaitement arbitraire, ce qui ne l'aida pas à se calmer.

— Oh ? Une négligence de mon personnel que je mettrai un point d'honneur à corriger, déclara simplement la souveraine. Nous irons dans les jardins situés à l'est du château, autour d'un lac d'où un bateau tirera des feux qui iront illuminer le ciel nocturne. C'est un divertissement courant à la cour, je suis sûre qu'il vous plaira.

— Un spectacle à ne pas manquer, cela est vrai ! s'exclama le maître. Néanmoins, je suis pris de court. Même en prenant les mensurations de ces dames, une demi-journée ne sera pas assez pour créer des tenues dignes de vos...

Il hésita sur le titre à leur donner.

— Invitées, éluda-t-il. Néanmoins, je peux proposer des tenues qui seront faciles à adapter à vos morphologies, ou des accessoires pour agrémenter ce que vous possédez déjà.

— Une idée merveilleuse, répondit Elisabeth. Vous ne manquerez pas d'inscrire les dépenses sur la facture.

— Nous paierons nous-mêmes, l'interrompt Gabrielle.

La reine la regarda en levant un sourcil, avant de faire une



moue qu'on aurait presque pu croire approbatrice. Même le tailleur semblait heureux d'avoir entendu la diplomate intervenir.

— Si tel est votre désir.

Sans un mot de plus, elle se détourna de ses invitées et alla rejoindre ses dames, laissant les deux autres en compagnie d'un pauvre homme qui ne voulait, dans le fond, que faire son travail.

Elles se soumirent donc aux mesures, essais, poses d'épingles, mesures secondaires, questionnaires interminables sur leur façon de se vêtir, leurs habitudes, et enfin sur ce qu'elles souhaitent porter. Fauceille fut fort heureux de ne pas avoir limité son catalogue qu'aux femmes, vu l'amour que les étrangères semblaient avoir pour les pantalons. Il finit même par s'entendre merveilleusement bien avec Arianne, tous deux échangeant des paroles cordiales et discutant des différences de mode entre leurs deux pays. Gabrielle semblait s'ennuyer à mourir, mais fit en sorte de ne pas le faire trop ressentir.

Une fois que leur choix pour la tenue du soir fut fait, elle prit le pauvre homme épuisé à part.

— Merci d'accepter que nous vous payions en or. Nous n'avons pas encore eu le temps de convertir notre monnaie en pièces.

— Ne me remerciez pas, insista-t-il. Vous me payez à l'heure, c'est plus que nombre de mes clients.

— À ce sujet, serait-il possible que, pour la durée de notre séjour...

La reine et ses suivantes firent de leur mieux pour entendre la suite de leur échange, mais c'est à ce moment précis qu'Arianne, apparemment sortie de nulle part, décida de se lancer avec la souveraine dans une discussion passionnée sur la façon dont ils



obtenaient une soie si fabuleusement rouge.

Il fut enfin l'heure pour ces dames de retourner au château. Le temps passait dangereusement vite et bien que les festivités commençassent tardivement, il était de bon ton de changer de tenue pour assister à un évènement en plein air. Après avoir repris le carrosse pour rentrer, Gabrielle et Arianne retrouvèrent leurs quartiers, accompagnées par quelques serviteurs qui avaient catégoriquement refusé qu'elles les aident à transporter les malles contenant les articles qu'elles s'étaient procurés.

Le temps leur étant compté, après s'être rafraîchies dans un bain rapide, les deux femmes se réunirent pour discuter tandis que des domestiques s'agitaient autour d'elles afin de les préparer.

Cela gênait parfois Arianne de discuter avec son amie en artisien, de peur que les servantes pensent qu'elles souhaitent leur cacher le sujet de leurs discussions, ce à quoi Gabrielle répondait toujours en disant qu'il était nettement plus simple pour elles de converser dans leur langue maternelle. « Elles finiront bien par comprendre ce que nous disons, l'artisan n'est pas si loin du galéite de toute manière. » Aucune de leurs suivantes ne réagit à cette remarque.

On appliquait des onguents aux cheveux de la dirigeante, tandis que son amie attendait patiemment que l'on finisse de boutonner son pantalon, quand elle décida de parler de ce qui lui occupait l'esprit depuis leur sortie.

— Il y a définitivement quelque chose qui ne va pas, dans ce pays, insista la juriste.

— Je suis d'accord, mais j'ai du mal à mettre le doigt dessus.

— Tu as remarqué qu'il n'y avait pas une seule personne âgée



dans la ville quand nous sommes sorties ?

Gabrielle s'apprêta à rétorquer qu'elle exagérerait, avant de réfléchir pendant un instant.

— C'est vrai, maintenant que tu le dis... C'est très étrange...

— Je n'ai pas non plus vu beaucoup de nourrissons. Peut-être ne sommes-nous tout simplement pas passées par des rues que ces personnes fréquentent ?

— J'en doute fortement. Je me suis aussi rendu compte que c'est la même chose pour la cour. Qu'il n'y ait pas d'enfants en bas âge, je peux le comprendre, mais je n'ai pas vu un seul vieux noble un peu sénile non plus.

— Les Galéites ne vivent peut-être pas vieux ? suggéra Gabrielle. Quand on s'éclaire à la bougie, la médecine approfondie ne doit pas être simple.

— Et pourtant, tous les rapports disaient qu'ils étaient plus avancés que nous dans ce domaine. Ça semble donc illogique.

La dirigeante se tut avant de se tenir le menton, l'air penseur. Elle semblait calculer et évaluer mille possibilités, avant d'énumérer :

— On ne voit pas de population à la santé fragile, les gens se promènent avec des foulards autour du cou, et ils n'aiment pas l'approche des étrangers...

— Je ne suis pas si sûre de ça. Les carrosses sont fermés, ils auraient eu du mal à savoir que c'était nous à l'intérieur. Par contre, il y avait les armoiries royales partout.

Le silence retomba, seulement interrompu par les mouvements d'étoffe et les soupirs silencieux des servantes. Le regard de Gabrielle coula jusqu'aux vêtements de l'une d'entre elles. Sous son col, dissimulé par ses vêtements, elle finit par



apercevoir un tissu qui n'appartenait pas à son uniforme. Elle reporta son attention sur son amie. D'un geste rapide des mains, elle fit comprendre à Arianne ce qu'elle avait vu, ainsi que ce qu'elle attendait d'elle. Son amie se contenta d'acquiescer.

— Nous en rediscuterons après les festivités. Il nous faut nous détendre un peu ! Et puis, je suis très curieuse de voir ce que sont ces « feux d'artifice ».



CHAPITRE 10



Les feux d'artifice

La noblesse galéite semblait particulièrement détendue. La soirée était agréable, le ciel dégagé permettait de distinguer clairement les étoiles. Le Parc, l'un des innombrables jardins de la résidence royale, avait beau comporter moins d'arbres, de fleurs et de plantes exotiques, ses grandes étendues herbeuses entourant le lac étaient le parfait lieu d'oisiveté pour une chaude soirée de printemps.

Des braseros étaient installés à intervalles réguliers entre les nappes chargées de coussins et de victuailles sur lesquelles s'installaient des nobles, cherchant à obtenir la place la plus confortable pour apercevoir le spectacle qui commencerait bientôt.

La famille royale, ainsi que quelques privilégiés, avaient pris leurs quartiers sur une place surélevée, à l'exception des deux princes. Charles était trop occupé à courir avec ses petits camarades, malgré les regards réprobateurs de sa mère. Quant à Louis,



comme à son habitude, il était introuvable, probablement en train de faire la cour à quelque dame rougissante.

Arianne avait commencé à se lier d'amitié avec un groupe de jeunes nobles et se dirigeait en leur compagnie vers un ensemble de nappes où toutes les jeunes filles de bonne famille s'étaient installées pour discuter. De son côté, Gabrielle hésitait encore. L'après-midi l'avait fatiguée et elle ne se sentait pas d'humeur à jouer la bonne amie de la reine. Surtout, elle ne voulait pas discuter politique avec le roi : le prochain conseil approchait, c'était déjà bien assez à s'inquiéter. Pour une fois, ce n'était pas elle qui devait aller à la pêche aux informations ce soir-là.

Tel le chevalier servant qu'il pensait être, c'est au moment où elle se résignait à chercher un coin dans l'ombre que le prince héritier débarqua dans son dos, tout sourire.

— Vous cherchez un coin tranquille ?

Gabrielle sursauta et se retourna, les yeux étrécis. À mi-chemin entre outragée et impressionnée, elle ne trouva rien à répondre.

— Suivez-moi, mais faites vite, enchaîna-t-il. On risque de bientôt nous repérer.

Sans demander son reste, Louis se mit à marcher rapidement. Après un instant d'hésitation, elle le suivit.

Il la mena vers une nappe encore vide. Elle comprit rapidement pourquoi : si cette nappe était bien située pour apprécier le spectacle, elle se trouvait assez à distance du reste de la foule. Aucune noble digne de ce nom ne chercherait à s'éloigner du groupe pendant un événement si socialement important, sauf peut-être un prince et une étrangère qui apprécieraient qu'on les laisse en paix.



Louis prit place, plaçant les coussins selon son bon plaisir, mais Gabrielle hésita.

— N'est-ce pas... inapproprié, dans votre culture ? demanda-t-elle. Il me semblait que deux jeunes gens ne devaient pas se retrouver seuls sans chaperon.

Le prince la regarda avec malice, un sourire pendu au coin des lèvres.

— Comptez-vous tomber dans mes bras et céder à la tentation irrésistible de mes charmes ?

Gabrielle ne trouva rien à répondre, si ce n'est un regard désabusé, avant de prendre place également. Louis se rapprocha immédiatement et pointa son doigt en direction du lac.

— On la voit assez mal, mais si vous regardez bien, vous devriez apercevoir une barque, avec une lampe au milieu du lac. C'est de là qu'on va tirer les feux.

L'étrangère plissa les yeux et se pencha en avant pour essayer de discerner la forme sombre sur l'eau. Le regard du prince, lui, était sur elle. C'était la première fois qu'ils se trouvaient aussi près l'un de l'autre. Certes, elle lui avait tenu le bras à quelques reprises, mais ce n'était qu'un geste poli, froid. Cette fois, leurs corps étaient proches, suffisamment pour qu'il puisse voir sa poitrine se soulever à chaque respiration.

La lueur des feux qui les entouraient n'était pas des plus vives, mais assez pour qu'il puisse détailler son apparence.

Elle portait encore cet éternel chapeau, dont elle ne semblait jamais se départir. Quelle étrange idée, pour une femme, de porter un haut-de-forme ! Le ruban qui l'ornait arborait fièrement le bleu d'Artisis : un bleu d'azur rappelant les flots qui séparaient l'île du continent, ou celui des yeux de la jeune femme. Ses longs



cheveux étaient gracieusement ondulés, couvrant son dos de vagues brunes.

Elle avait fait des efforts ce soir-là, et il ne manqua pas de le remarquer. Peu à peu, elle s'adaptait au style et à la mode galéites. Elle portait toujours un pantalon, ce qui le surprenait à chaque fois qu'il l'apercevait, mais elle l'avait agrémenté d'une large ceinture de tissu qui se transformait presque en jupe, tombant au niveau de ses genoux. Ses chaussures étaient plus féminines, et elle portait une veste corsetée par-dessus sa chemise, soulignant son corps svelte. Sans même s'en rendre compte, il la dévorait des yeux. Il manqua de sursauter quand elle reprit la parole avec enthousiasme :

— Ça y est ! Je la vois ! J'ai de bons yeux, mais de nuit, c'est plus difficile.

— Assurément, répondit-il pour cacher son embarras.

Il allait ajouter quelque chose quand le bruit familier du lancement d'une fusée l'en empêcha. L'artifice explosa dans le ciel, projetant des étincelles rougeoyantes dans l'obscurité de la voûte nocturne. Gabrielle poussa un petit cri tandis que la foule se mit à applaudir. Le son qui était sorti de sa bouche était si saugrenu que Louis ne put contenir longtemps son hilarité.

— Mais c'est extrêmement dangereux ! Un oiseau pourrait s'enflammer ! Et puis, si le feu retombe sur un arbre...

Elle s'arrêta de parler quand elle comprit qu'il ne l'écoutait pas. Se tenant les côtes, il ne pouvait retenir le rire sincère qui le secouait. Des larmes perlaient même aux coins de ses yeux. Gabrielle en aurait presque été offusquée s'il n'avait pas semblé aussi heureux et détendu.

— Oh, excusez-moi, finit-il par dire en reprenant son souffle.



C'est juste que... je ne m'attendais absolument pas à cette réaction de votre part. Et ne vous en faites pas pour la sécurité, nous avons l'habitude de ce genre de spectacles. Les accidents sont rares.

— Si vous le dites...

D'autres fusées éclatèrent. Cette fois, Gabrielle fit en sorte de ne pas trop réagir, se détendant peu à peu. Ils étaient tous deux silencieux, tournés vers le ciel. Le soirée était belle et douce et, peut-être pour la première fois depuis leur rencontre, ils pouvaient pleinement apprécier la présence de l'autre.

C'était sans compter sur Louis, qui finit par briser la magie de ce moment.

— Puis-je vous poser une question ?

— À votre aise, répondit-elle.

— Angèle m'a parlé de votre visite de la Cathédrale royale. Elle a dit que vous aviez l'air mal à l'aise. Puis-je savoir pourquoi ?

Gabrielle se mordit l'intérieur de la joue. Gagner la confiance du prince faisait partie des objectifs qu'elle souhaitait atteindre, non sans l'énoncer. Se faire amie avec le futur dirigeant du royaume lui semblait être un bon moyen de faire peser la balance des négociations de son côté, aussi lui mentir lui déplaisait-il. Repousser une question aussi innocente risquait de le rendre méfiant, ou plus curieux encore.

Fidèle à elle-même, elle préféra jouer la carte de la sincérité.

— La religion est, pour moi, un élément important, si ce n'est primordial de ma vie.

Elle sentit que Louis la regardait avec intensité. Elle avait toute son attention, mais évita de croiser son regard.



— On m’a élevée avec les textes anciens, transcrits par ceux qui avaient traversé la mer avec nos ancêtres : les légendes des Anges et des humains qui étaient leurs élus et portaient leurs messages à travers les contrées.

Elle marqua une pause, déglutissant.

— Je n’ai pas eu une enfance simple. L’idée que des êtres célestes puissent parcourir la terre avec nous, nous aider à vivre une vie plus douce, à atteindre la paix, à progresser en tant qu’espèce me séduisait. C’est toujours le cas, mais en grandissant, j’ai déchanté. J’ai appris qu’on n’avait plus aperçu d’Anges sur le continent depuis longtemps. Il n’y en a jamais eu à Artisis.

» Mais je ne voulais pas perdre espoir. L’origine de mon prénom ne vous aura pas échappée.

— Non, confirma-t-il. Gabriel était l’Ange guide, il me semble.

— C’est à peu près cela. Quoi qu’il en soit, quand je suis arrivée ici, eh bien... La vérité m’a fait face. En entrant dans votre cathédrale, j’ai eu espoir de voir un signe, mais ça n’a pas été le cas. Je n’avais jamais entendu parler de votre dieu, le Haut Seigneur. Ce doit être un élément manquant du récit de mes ancêtres, supposa-t-elle.

Elle n’ajouta rien de plus. Louis détacha son regard d’elle, observant le bleu de la nuit, avant d’ajouter :

— Cela a dû vous secouer, je le comprends. Si vous le souhaitez, je demanderai à ce que l’on vous donne accès aux bibliothèques du château. Nous avons peut-être conservé plus d’ouvrages que vous, mais je ne sais pas s’il y aura assez d’une vie pour tous les lire.

Elle se tourna vers lui et il fit de même. Sous le voile de



tristesse qui recouvrait son visage, Gabrielle exprimait une réelle reconnaissance.

— Merci.

Il lui sourit en retour, avec timidité. Elle fronça les sourcils.

— Vous avez encore quelque chose à me demander, je me trompe ?

Il soupira pour cacher un petit rire.

— Vous me connaissez un peu trop pour que cela me plaise ! se plaignit-il. Ce n'est pas vraiment une question, plutôt une proposition. Après le prochain conseil, cela vous dirait-il de m'accompagner aux écuries ? Il serait peut-être temps de vous initier à l'équitation...

Les yeux de Gabrielle s'illuminèrent soudainement, son visage se fendant d'un sourire incroyable.

— Ce serait avec grand plaisir !

Ils profitèrent de la fin de la soirée, discutant de leur programme comme si sur leurs épaules ne reposait pas le destin de deux nations ennemies ; comme si certains regards n'étaient pas dirigés vers eux, essayant d'entendre des bribes de leur conversation ; comme s'ils n'avaient aucune raison de s'inquiéter de quoi que ce soit.



CHAPITRE 11



Les affaires de cœur de l'émissaire

À la sortie du conseil, Gabrielle était mentalement épuisée, mais pas moins fière d'elle-même. Les propositions des nobles galéites étaient raisonnables, à défaut d'être totalement avantageuses. Ils avaient l'air d'être ouverts à la négociation, chose dont elle n'avait pas été certaine de prime abord. Il avait été fait mention de laisser passer les pèlerins, les visiteurs et les érudits avec une interdiction de s'installer sauf sous certaines conditions particulièrement précises, mais c'était déjà un premier pas. La dirigeante avait conscience que ce genre de choses ne se négocierait pas dans les premières années de bonne entente entre les deux pays, de toute manière.

Cependant, il n'avait pas échappé aux deux émissaires la réticence du roi quand il était question de religion. Gabrielle en vint à se demander si la conversation qu'elle avait eue avec Louis n'en était pas à l'origine. Pourtant, quand elle avait lancé



un regard dans sa direction, le prince avait perçu son inquiétude et avait fini, non sans hésiter, par prendre la parole pour expliciter la décision du conseil à ce sujet. Les affaires de religion ne concernaient que l'Officier Premier, ce serait donc à lui de trancher la question. Il ne restait plus qu'à fixer une date pour cette rencontre, ce à quoi elle s'employa les jours qui suivirent.

Ainsi passa quelque temps, rythmé par les conseils et les réceptions mondaines qui faisaient battre le cœur du château. Les étrangères étaient conviées à la plupart, mais choisissaient de ne pas participer à toutes : il leur fallait du temps pour réfléchir ensemble sur la démarche à suivre, travailler sur les propositions du conseil, tenir Farell au courant de leur progression et surtout, s'adapter à la vie si loin de leur foyer. Le mal du pays commençait à se faire sentir chez elles, bien qu'elles fassent de leur mieux pour le dissimuler.

Arrangements maritimes, commerciaux, toutes ces discussions se suivaient sans fin. Il arrivait parfois à Gabrielle de se réjouir que son peuple ne souhaitât pas récupérer une partie des terres qui avaient appartenu à leurs ancêtres. Cependant, ce genre de négociations faisait partie de ses obligations et elle ne s'en plaignait aucunement. Aussi jeune et impétueuse qu'elle soit, c'était par choix et en ayant parfaitement conscience de l'importance des enjeux qu'elle s'était présentée pour diriger Artisis. À ce jour, elle n'avait jamais regretté cette décision, aussi difficile sa vie soit-elle devenue.

Néanmoins, c'est avec soulagement qu'elle se retrouva à essayer un pantalon d'équitation quand le moment fut venu pour elle de s'y initier. Louis était un homme de parole et bien qu'il ait été difficile de ménager une journée dans son emploi du



temps fourni, il s'était tenu à sa promesse, souhaitant faire les choses avec application.

Arianne et Gabrielle avaient insisté pour pratiquer l'équitation en pantalon, ce qui n'était pas passé inaperçu aux yeux de la cour. Si on arrivait à peu près à accepter que, pour des raisons de différences culturelles, elles s'habillent d'une façon jugée incongrue, voir des femmes monter autrement qu'en amazone en gênait certains. Par respect pour le prince, les mécontents se taisaient la plupart du temps, mais n'en pensaient pas moins. Si elles n'ignoraient pas les critiques à leur égard et le fait qu'elles ne jouaient pas en leur faveur dans les négociations, les jeunes femmes s'en tinrent à leurs convictions et se présentèrent aux écuries avec des tenue masculines. Arianne semblait parfaitement dans son élément, au milieu des animaux, tandis que Gabrielle ne cessait de tirer sur le tissu qu'elle jugeait trop proche de son corps.

Le prince les rejoignit avec un peu de retard sur l'heure initiale de leur rendez-vous. S'il ne donna pas la moindre excuse, il ne fut pas difficile d'en comprendre la raison. Louis était radieux : ses cheveux brillaient comme autant de fils d'or, créant une couronne auréolée, remplaçant celle qu'il portait lors des cérémonies. Il était rasé de près, son teint resplendissait, ses vêtements ne portaient pas l'ombre d'une poussière ou d'un pli et il avait la démarche de celui qui tenait le monde au creux de sa main. Rien à voir avec l'héritier timide qui prenait à peine la parole lors des conseils.

Son sourire charmeur s'étendit encore quand il détailla ses deux invitées du regard. Les garçons de l'écurie regardaient la scène avec curiosité, se demandant quelles rumeurs ils



pourraient répandre par la suite, moyennant les soudoiements des curieux.

Après quelques compliments et salutations de circonstance, le prince emmena les deux dames à travers les allées, jusqu'à arriver face à trois animaux, attachés à une rambarde proche de la carrière. Louis se dirigea d'abord vers un cheval à la robe blanche mouchetée.

— Gabrielle, je vous propose Amant. C'est un animal qui appartient à mon frère, mais il a insisté pour vous le prêter. C'est une bête tout à fait docile, voire un peu ronfleuse, mais il est brave et ne vous fera pas de soucis.

— C'est un nom un peu... étrange pour un animal, remarquait-elle avec circonspection.

— Son nom complet est Amant-aux-Yeux-de-Pluie-d'Hiver des écuries de Chamblois, mais c'est un peu trop long, on s'en tient généralement à Amant.

L'étrangère se retint de rire pendant quelques instants, avant de simplement ajouter :

— Je crois que je me retiendrai de faire d'autres commentaires.

Après avoir présenté les autres montures – une jument pour le prince et un cheval alezan pour Arianne –, Louis les conduisit à l'intérieur de la carrière. Avec l'aide des garçons d'écurie, il arriva à faire monter en selle les deux dames avant d'en faire autant avec grâce et légèreté.

La leçon fut une épreuve qui se transforma peu à peu en moment de détente. Une fois les premières raideurs et appréhensions passées, les deux étrangères finirent par s'habituer aux mouvements étranges des équidés dociles. Le prince rayonnait,



parfaitement dans son élément, mais finit par s'ennuyer. Il trouva rapidement une excuse pour descendre de sa monture et trouva un siège à l'ombre pour observer Arianne et Gabrielle, qui écoutaient avec attention les directives du maître qui les guidait dans leur découverte. Curieusement, la brune semblait assez à l'aise, faisant preuve d'un équilibre surprenant, accompagnant les mouvements de la bête sans trop d'efforts. Elle avait cependant beaucoup de mal à la diriger malgré sa docilité. Arianne était bien plus raide, mais s'appliquait à suivre à la lettre les conseils qui lui étaient donnés. De son point d'observation, Louis notait toute une foule de détails. Libérées des considérations qui les occupaient habituellement, ses pensées vagabondaient tandis que ses yeux enregistraient la façon dont les cheveux de Gabrielle réfléchissaient la lumière du soleil.

D'une poche savamment dissimulée dans les replis de ses vêtements, il sortit un petit carnet ainsi qu'un crayon, non sans s'être assuré au préalable que personne ne l'observait. Avec précision et rapidité, il nota quelques détails, son regard alternant entre le sujet de son inspiration et le papier qu'il remplissait avec passion.

Sentant leurs muscles fatiguer, les deux dames finirent par demander une pause afin de pouvoir boire et manger. Faisant disparaître son carnet, Louis les rejoignit comme si de rien n'était. Ils s'installèrent à une table, dressée quelque temps auparavant par des domestiques et profitèrent du déjeuner pour discuter. Le ton était plus léger que lors de leurs premiers échanges : les négociations entre Galéo et Artisis se déroulaient bien, aussi n'y avait-il aucune tension lorsque le sujet était abordé. À les entendre, on aurait presque pu croire qu'ils étaient



tous les trois des amis, peut-être pas encore très proches, mais qui avaient plaisir à se retrouver.

Peu de temps après qu'ils eurent fini de manger, un groupe de jeunes nobles les rejoignit, et Louis suggéra qu'ils prennent tous une monture pour profiter d'une promenade dans les jardins royaux. Soudainement, toutes ces personnes qui étaient toujours occupées étaient libres. Arianne ne manqua pas de faire une petite remarque :

— Il me semblait pourtant qu'il était interdit de circuler dans les jardins à cheval, sauf pour la garde.

— C'est en théorie vrai, répondit Louis avec espièglerie, mais l'on peut bien faire une exception pour profiter d'un si beau temps !

Il était évident que ce n'était pas la première fois qu'il enfrenait ainsi les règles imposées par son père, ce qui ne surprit pas Gabrielle. À force de l'observer, elle avait bien remarqué que le prince privilégiait sa liberté par-dessus toutes ses obligations ; une position qu'elle trouvait admirable par son audace, à défaut de lui sembler justifiée.

Elle ne manqua pas non plus de remarquer que, lorsque le cortège se forma, Arianne fut relayée dans le gros du peloton tandis qu'elle fut installée aux côtés de Louis. Si la culture galeïte de séparer les gens en fonction de leur rang se devait d'être respectée, surtout en présence du prince héritier, elle ne l'irritait pas moins. Il aurait été inutile de s'offusquer, créant au mieux une mésentente grossière, mais Gabrielle avait d'autres tours dans son sac. Avant de monter, elle s'approcha de Louis.

— Votre Altesse, demanda-t-elle avec un ton dont l'inquiétude sonnait juste, ne craignez-vous pas qu'à nous voir tous deux



chevaucher côte à côte, certains membres de votre entourage croient que vous cherchez à me... courtiser ?

Le commentaire fit mouche, le prince se retournant vers elle en faisant de gros yeux. Cependant, l'effet de surprise ne dura qu'une seconde, remplacé rapidement par cette étincelle d'intelligence qui brillait au fond de ses prunelles lorsqu'il échafaudait un plan.

— C'est une possibilité, oui, reconnut-il, mais je ne pense pas que ça sera le cas. Si je vous relayais plus en arrière, cela pourrait être encore plus mal interprété. Et puis...

Il la regarda avec intensité, ses yeux bleu-vert se plongeant dans ceux de son interlocutrice.

— ... je ne serais pas déshonoré si l'on venait à penser que vous m'intéressiez.

Sans laisser le temps à Gabrielle de répondre, il monta en selle, avant de lui jeter un dernier clin d'œil. Elle n'exprima aucune réaction, décevant légèrement le prince, et se fit aider pour grimper sur le dos de sa monture.

Ils prirent alors la route, défilant ainsi parmi les carrés fleuris et les arbres méticuleusement taillés. Les passants saluaient le cortège qui progressait lentement. Louis eut beau attendre, pour une fois Gabrielle n'eut aucune répartie bien sentie à lui partager, ce qui ne manqua pas de le mécontenter. Sentant l'inquiétude naître au creux de sa poitrine, il mena sa jument afin de se rapprocher de la diplomate et parla à voix basse.

— Ma Dame, vous aurais-je offensée ?-

La sincérité résonnait dans son intonation. Lorsque l'émissaire se tourna vers lui, elle le fit plus par politesse et pour être entendue que parce qu'elle souhaitait le voir.



— Nullement, répondit-elle simplement. Je profite simplement du paysage.

En effet, ses yeux se promenaient de balcons en fenêtres, détaillant les sculptures et autres gargouilles qui ornaient les façades du château. Comme toujours, la demeure royale déployait un arsenal de richesses scintillantes dont le soleil semblait jaloux. Tout lui paraissait trop beau, trop lourd, trop chargé. La nature n'était qu'un ornement presque fade en comparaison. Le mal du pays pesait sur son cœur, ce que le prince ne semblait pas apercevoir.

— Je n'ai pas remarqué de bague à vos doigts, ou tout autre signe qui signifierait que vous êtes mariée, ou promise à quelqu'un. Je peux cependant m'être trompé, et si c'est le cas...

— Je ne suis promise à personne, l'interrompit Gabrielle. Mais j'ai bien quelqu'un qui m'attend à Artisis.

Elle s'était tournée vers lui, complètement cette fois. Louis fit de son mieux pour réprimer le mouvement de recul que son air lui inspira. L'étrangère était soudainement devenue froide et terriblement distante. Il n'y avait plus l'ombre d'un sourire, ou la trace de son ironie habituelle. Gabrielle paraissait s'être vidée de toute émotion. Comprenant qu'il s'était aventuré sur un terrain dangereux, le prince reprit ses distances et la promenade se termina dans un quasi-silence que ses suivants ne manquèrent pas de remarquer.



CHAPITRE 12



Les Anges en Galéo

Gabrielle se tenait seule face à un miroir à pied que les servantes avaient installé dans sa chambre. Le soleil matinal emplissait la pièce d'une lumière froide, lui donnant un air pâle. La dirigeante n'en menait pas large : la nuit avait été courte et agitée. Ses yeux cherchaient sans relâche les détails qu'elle pouvait améliorer dans sa tenue, sans se trahir. Peu à peu, elle s'était adaptée à la vie au château, les pieds solidement ancrés dans le sol que lui imposait sa mission. Difficile d'estimer si ces changements lui plaisaient ou non : pour se fondre un peu plus dans la masse, il lui avait fallu faire profil bas et modifier sa façon de se tenir, de s'habiller, de s'exprimer. Elle était devenue plus distinguée, arrivait mieux à moduler son tempérament toujours aussi tempétueux, mais moins explosif. Cependant, elle ne pouvait se défaire de l'idée qu'elle avait perdu quelque chose, une étincelle dans ce combat de tous les instants. Quand aurait-elle



l'occasion de rentrer, de remonter en selle aux côtés de son fidèle compagnon, voler à travers les arbres dont elle connaissait le moindre nœud ; sentir le vent balayer ses cheveux, saluer les oiseaux sauvages qui coloraient le ciel céruléen de l'archipel ? Sa liberté chérie, qu'elle avait déjà sacrifiée tant de fois pour obtenir une réponse, lui manquait terriblement. Parfois, quand la nuit tombait, elle sentait le vent s'engouffrer par la fenêtre de sa chambre, l'appelant irrésistiblement, diluant une sensation qu'elle avait connue. D'autres fois, quand elle se retrouvait avec Louis et qu'ils commençaient à s'ouvrir tous les deux, progressivement, elle avait l'impression de retrouver cette liberté.

Ce n'étaient là que des faux-semblants, des tromperies de son esprit pour la détourner de son objectif principal. Il faudrait attendre, encore, travailler toujours plus dur pour atteindre son objectif. Un jour, ses efforts seraient récompensés, elle le savait. Ses songes le lui soufflaient sous la forme de messages codés dont l'expéditeur lui était encore inconnu.

D'en dessous de sa chemise, elle sortit un médaillon : un présent de sa mère, qu'elle gardait précieusement depuis sa plus tendre enfance. Il ne la quittait presque jamais. Elle pressa l'objet dans ses mains, le tint contre son cœur et ferma les yeux, récitant une prière de son cru. Les noms d'Anges défilèrent, tous suivis d'un souhait.

— ... Gabriel, montre-moi ce qui est juste et guide-moi sur le chemin de l'avenir, car je ne peux demeurer aveugle face aux épreuves que je dois surmonter...

Elle entendit qu'on frappait à la porte lorsque qu'elle prononça le dernier mot.

— Ma Dame, demanda d'une voix fluette l'une de ses



domestiques, votre voiture vous attend.

— Merci.

Prenant une dernière grande inspiration, Gabrielle rangea son médaillon et s'assura une dernière fois que sa tenue était impeccable.

Lorsqu'elle sortit de sa chambre, Arianne la rejoignit. La juriste ne participerait pas à la négociation dans laquelle son amie se lançait, mais souhaitait l'accompagner. Aucun mot ne fut cependant échangé, pas même un code secret ou un geste dont elles seules connaissaient la signification. Elles montèrent dans le carrosse prêté par la famille royale sans un échange, sous le regard d'Henry et de Louis qui les épiaient depuis une fenêtre quelques étages plus haut.

La brune s'enferma dans ses pensées durant tout le trajet, répétant inlassablement le discours et les arguments qu'elle avait passé sa vie à préparer. Tous les efforts qu'elle avait fournis jusqu'alors menaient à ce moment précis. Peut-être qu'elle ne découvrirait rien à l'issue de cet entretien, peut-être qu'au contraire il mettrait fin à des années d'hésitation, d'incompréhension. Peut-être qu'elle échouerait lamentablement à faire entendre sa voix et qu'elle verrait tous ses rêves réduits en poussière, tournés en ridicule. Quoi qu'il en soit, elle comptait faire tout son possible pour éviter la dernière option.

La silhouette de la cathédrale se dessina derrière les rideaux occultants du véhicule. Ce dernier contourna le bâtiment principal afin d'en rejoindre un plus petit, presque dissimulé par l'immensité du premier.

Lorsqu'elles s'arrêtèrent, Arianne et Gabrielle échangèrent un dernier regard. La blonde acquiesça discrètement, dernier



signe d'encouragement qu'elle donnait à son amie. Celle-ci lui répondit de la même façon, le cœur cognant contre sa poitrine comme un démon cherchant à s'en échapper. Elle descendit et observa le logis de l'Officier Premier, avant d'y pénétrer.

L'intérieur était dépouillé en comparaison du château, mais l'aisance dans laquelle vivait le religieux était évidente. La pièce principale, où il recevait ses invités, était garnie de canapés confortables et des hommes de l'église s'y affairaient, accueillant la diplomate avec respect. L'hôte n'était pas encore prêt, comme on l'en informa, aussi Gabrielle prit-elle place sur l'un des fauteuils qu'on lui proposa, refusant la nourriture qui lui était tendue au profit d'un simple verre d'eau.

Après quelques minutes l'officier finit enfin par apparaître derrière l'une des multiples portes. C'était un homme âgé, mais visiblement vigoureux : il était sec pour une personnalité vivant dans l'opulence, se tenait droit et non sans une once de fierté. Son visage portait les rides de la sagesse, son regard était vif et sa bouche ne semblait pas se tordre souvent dans un sourire. Gabrielle se leva pour le saluer, ce qu'il fit également en retour.

— Je vous remercie pour votre patience, Votre Altesse, déclara-t-il avant de prendre lui aussi place.

— Nul besoin, Votre Grandeur. Je suis honorée d'enfin vous rencontrer.

La dirigeante ne releva pas l'erreur qu'il avait volontairement commise et s'installa à nouveau. L'Officier Premier attendit d'être servi pour que les domestiques puissent quitter la pièce avant d'entamer la discussion.

— J'attends depuis longtemps l'occasion de vous rencontrer, déclara-t-il. On entend beaucoup parler de vous, dans tout le



pays. Certains prétendent que vous comptez « ramener » les Anges à Galéo.

Gabrielle eut du mal à cacher la surprise que créa cette déclaration chez elle, mais elle se reprit rapidement.

— Les rumeurs déforment très souvent la réalité. Je suis venue sur ces terres pour ramener la paix entre Galéo et Artisis. Mes désirs et intérêts personnels sont largement secondaires, et je n'ai pas la vanité de penser que les Anges aient un intérêt pour ma personne.

— Des intentions très louables, la complimenta-t-il. Vous ne devriez cependant pas vous sous-estimer : les êtres célestes s'intéressent à chaque humain individuellement, vous ne savez rien de ce qu'ils ont prévu pour vous.

L'étrangère le fixa avec intensité. La tenue blanche brodée d'or et de perles de verre du vieil homme projetait des rais de lumière dans toute la pièce, bougeant à chacun de ses mouvements. De toute évidence, il avait un goût pour les silences dramatiques, s'exprimant avec lenteur et d'une voix traînante.

— Vous êtes ici, reprit-il, pour négocier la venue de pèlerins artisiens sur les terres de Galéo. Je me trompe ?

— C'est en effet l'une des raisons pour lesquelles je suis présente, confirma-t-elle.

— Vous en avez plusieurs ? répondit-il en riant. Heureusement que j'ai la journée pour moi.

Le trait d'humour ne fit pas réagir Gabrielle, qui luttait contre elle-même pour dissimuler ses gestes nerveux.

— Sur le principe, poursuivit-il, je suis d'accord. Les textes sacrés sont clairs : un Homme Juste se doit d'accepter à bras ouverts tous ceux qui souhaitent découvrir les préceptes de la



religion et le rejoindre dans l'admiration du Haut Seigneur.

Il marqua une pause, jugeant la femme qui lui faisait face.

— Cependant... Je ne souhaiterais pas que cela sème le trouble parmi les pratiquants. Voyez-vous, j'ai entendu dire qu'à Artisis, on vénérât les gardiens et non le Haut Seigneur, que certains qualifient grossièrement de « Dieu ».

Gabrielle se redressa et reprit immédiatement la parole :

— Excusez-moi, j'ai peur de ne pas vous comprendre. Vous employez le mot « gardiens », mais je ne vois pas de quoi vous parlez...

— Il me semble que vous les appelez « Anges », ce qui est juste si l'on se rapporte aux écrits sacrés qui datent du millénaire précédent. La nomenclature a simplement évolué au fil du temps, rien de plus. Mais puisque vous semblez avoir des... difficultés dans votre maîtrise de la religion galéite, permettez-moi de vous éduquer.

» Je me suis renseigné sur les textes que vos ancêtres ont pu ramener avec eux lors de leur exode. Ce sont des écrits très anciens, dont l'interprétation n'a jamais été aisée et vous avez probablement hérité de collections incomplètes.

Comprenant qu'il attendait sa confirmation, Gabrielle acquiesça et l'invita à poursuivre.

— Certains textes ont également disparu au fil du temps dans les bibliothèques royales, à mon grand regret. Nous n'y pouvons malheureusement rien, si ce n'est en essayant de relier des récits décousus et des témoignages dont la véracité ne pourra jamais être réellement prouvée. Cependant, la différence notoire que nous avons faite avec le temps et la « version » que vous avez de nos croyances est qu'il existe un être, supérieur aux Anges,



qui règne sur le royaume céleste et guide ces derniers afin qu'ils viennent en aide aux humains.

Elle l'écoutait avec attention, ne laissant rien paraître, digérant progressivement les paroles de son interlocuteur.

— Ce Haut Seigneur, nous le vénérons au même titre, parfois même plus que les gardiens – les Anges.

Gabrielle remercia Louis par la pensée, pour l'idée brillante qu'il avait eue de lui proposer l'accès aux bibliothèques royales. Jusqu'alors, les textes sur lesquels elle avait mis la main lui avaient semblé étranges, mais grâce aux dernières explications de l'Officier, un canevas se dessinait enfin face à elle. Après un moment d'hésitation, l'étrangère osa enfin répondre :

— Je vous remercie pour ces éclaircissements. Vous ne vous trompiez pas en estimant mon manque de savoir : je n'ai malheureusement pas eu beaucoup de temps pour me plonger dans les documents qui m'auraient permis de saisir toutes ces subtilités. Cependant, continua-t-elle, il m'est apparu, dans le peu de lecture que j'ai pu faire, que certains sages estimaient que ce Haut Seigneur pourrait n'être autre que l'ange Gabriel.

Le vieil homme parut presque mécontent de l'entendre, ce qui ne manqua pas d'inquiéter fortement la jeune femme.

— Il nous reste beaucoup de choses à découvrir sur les êtres célestes, éluda-t-il. Beaucoup de théories divergent sur ce sujet.

— Quoi qu'il en soit, reprit-elle rapidement, les pèlerins qui viendraient à Galéo ne chercheraient pas à débattre de religion, mais plutôt à s'abreuver du savoir qui nous manque si cruellement. S'ils venaient causer le moindre souci, les termes des Accords ont déjà prévu des sanctions exemplaires, ainsi qu'un renvoi rapide en Artisis. Jamais mon pays n'enverra sur vos terres



une personne susceptible de troubler l'ordre.

Il la regarda comme s'il essayait de voir à travers elle, ses doigts jouant sur l'accoudoir de son siège. Gabrielle déglutit difficilement. Une moue étrange déforma le visage du vieil homme avant qu'il ne revienne à la normale.

— Si vous proposez de telles conditions, je ne vois pas de raisons de m'opposer à un échange entre nos pays. D'autant plus qu'une idée m'était venue pour vos pèlerins : les hommes de l'église, aussi volontaires qu'ils soient, ne pourraient éduquer toute une population en délaissant leurs devoirs. Si les pèlerins offraient de mettre la main à la pâte, en remettant en état des anciens lieux de culte ou en entretenant ceux qui le sont déjà, nous pourrions facilement leur trouver une place parmi nous.

— C'est une excellente idée ! répondit Gabrielle avec un peu trop d'enthousiasme. Je puis vous assurer que nombre de mes compatriotes seront heureux d'accepter ces missions.

Il eut un rire aux accents de suffisance, mais elle n'en avait cure : il lui offrait bien plus que ce qu'elle avait espéré négocier.

— Vous aviez dit que vous veniez également pour d'autres raisons, ajouta-t-il. Je vous écoute.

Gabrielle bougea encore sur son fauteuil, cherchant les mots justes.

— Puis-je vous parler, non comme une dirigeante étrangère à un homme d'église, mais comme une novice à un maître ?

L'Officier Premier la regarda avec circonspection, mais non sans curiosité. Croisant les mains sur ses genoux, il porta sur elle toute son attention :

— Je vous en prie. Soyez certaine qu'il n'existe pas de questionnement idiot : seule l'ignorance empêche l'humain de



progresser.

— Je me demandais... Quand je lisais les textes dont mon peuple a hérité, il était souvent mention des Anges, ainsi que leur symbiose avec nos ancêtres. On racontait qu'ils vivaient parmi les Hommes, afin de les assister. J'ai pensé qu'en fuyant le continent, mon peuple avait brisé sa connexion avec les Anges, ce qui explique qu'ils ne soient pas présents sur l'archipel. Mais en arrivant ici, j'ai été obligée de constater que je ne voyais aucun ange à Galéo non plus...

L'Officier resta silencieux pendant un instant, se reculant dans son siège. Avec un air songeur, il laissa ses doigts jouer avec la barbe naissante de son menton, produisant un bruissement qui donna des frissons à Gabrielle. Elle sentait des perles de sueur dévaler son dos tandis qu'elle avalait sa salive. Il lui était parfaitement impossible de lire cet homme, du moins pas à ce moment précis, ce qui ne l'aidait pas à se calmer. Lui semblait profondément perdu dans sa réflexion, portant peu d'attention à la femme en face de lui. Il finit par prendre la parole, sur le ton de la confidence :

— Vous avez fait preuve d'honnêteté envers moi, je le sens. Ma morale me dicte de faire de même, aussi pardonnez-moi si je m'excuse crument. Je pense savoir sur quels textes vous fondez votre hypothèse, car nous avons également le même genre de témoignages. On racontait en effet que les Anges vivaient sur terre à cette époque. Cependant, ces récits sont anciens. De nombreux historiens se sont penchés sur la question et ils ont remarqué une chose : il semblerait qu'il y ait eu deux époques.

» Avant la guerre de conquête du roi Melchior, qui a mené à l'exil de votre peuple, les textes sont rares et souvent en mauvais



état. Au point même où certains suggèrent que le temps n'a pas été le seul à les détériorer.

» Puis il y a l'époque suivant la fin de cette guerre. Là, il n'est pas une seule fois fait mention des Anges comme entités physiques et tangibles. Nous avons cherché des explications à un changement aussi brutal, mais n'ayant pas de texte officiel sur lequel nous fonder, nous n'avons que des hypothèses...

— Lesquelles ? insista Gabrielle.

— Celle que la plupart des historiens favorisent et qui corrobore le plus d'éléments enregistrés à l'époque est la suivante : le roi a lancé une grande campagne d'éclaircissement ecclésiastique. Lorsqu'il a unifié les pays du continent, il a cherché à faire de même pour la pratique de la religion, ce qui a mené à la disparition de beaucoup de légendes. Cela expliquerait pourquoi les sources se sont aussi rapidement effacées : d'énormes moyens ont été déployés, à l'image de tous les agissements de ce seigneur – il n'y a qu'à voir la taille du château royal pour le comprendre. De plus nombreuses mémoires ont été écrites, comblant le manque et rectifiant certaines erreurs.

» L'autre piste privilégiée est bien moins réjouissante. On suspecte même que certaines personnes détiennent à ce jour des textes auxquels nous n'avons pas accès, dans le but de cacher la vérité, mais tout ceci nous échappe. On raconte que le roi Melchior aurait défié les Anges, ce que ces derniers n'auraient pas apprécié, forçant un retrait. Il y a très peu de détails quant au pourquoi du comment tout ceci se serait déroulé, mais une bonne partie de la population croit encore à cette théorie. Cependant, si elle se trouvait vraie, nous ne serions pas beaucoup plus avancés : les Anges n'ont pas donné de signe indiquant qu'ils



souhaitaient revenir...

Gabrielle acquiesça, avant de pousser un soupir qu'elle retenait depuis trop longtemps. La montagne d'informations que l'Officier venait de lui confier était immense, mais elle en retenait un élément crucial à ses yeux : il n'y avait pas la certitude que les Anges soient si inaccessibles. Peut-être fallait-il juste savoir où les chercher.

— Merci, finit-elle par dire. Je n'oublierai pas votre gentillesse. Je vais retourner au château et faire rédiger au plus vite la partie des Accords qui concernera la venue de pèlerins. Je ferai en sorte que vous donniez votre avis avant qu'elle ne soit définitivement ajoutée au texte final.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, répondit l'Officier en se levant.

La jeune femme fit de même, avant de saluer le vieil homme. Ils échangèrent les formules de politesse de circonstance, mais il lui saisit la main avant qu'elle ne reparte. L'enserrant délicatement entre ses deux paumes, il attendit qu'elle le regarde dans les yeux.

— Il y a quelque chose en vous, se contenta-t-il de dire. Quelque chose de grand, qui attend d'éclore. Vous tenez dans vos mains l'avenir d'Artisis et de Galéo, Gabrielle. Probablement à une échelle que vous ne mesurez pas.

Elle resta sans voix, comprenant qu'il ne comptait rien ajouter. Il lui lâcha la main et se détourna, comme si de rien n'était. La dirigeante sentit soudainement monter en elle le besoin de quitter les lieux, ce qu'elle fit sans se faire prier.

Arianne l'attendait près du carrosse, dissimulant à peine son anxiété. La mine de son amie ne lui disait rien qui vaille ;



pourtant, une fois qu'elles furent montées à bord, elle lui assura que tout s'était bien passé.

— Mais, il m'a révélé certaines choses qui m'ont énormément troublée. Peut-être qu'il cherchait à me déstabiliser, et si c'est le cas, il a bien réussi. Je vois mal pourquoi il l'aurait fait, cela dit.

— Nous réfléchirons tranquillement à ce texte, la rassura Ariane. D'ici là, considérons que c'est une nouvelle victoire pour nous. Je pense que tu as surtout besoin de repos.

Elles regagnèrent le château et passèrent le reste de la journée à travailler sur le texte qu'elles présenteraient au conseil. Des missives d'Artisis leur étaient enfin parvenues, ajoutant encore d'autres éléments qu'elles devraient négocier avec le roi. Malgré l'immensité de la tâche qu'il leur restait encore à accomplir, les deux jeunes femmes savouraient la sensation d'enfin progresser.

C'était sans compter sur la découverte que fit Gabrielle quelques jours plus tard.



CHAPITRE 13



Le colosse de pierre

Une forme de monotonie s'empara du château. Cela faisait plusieurs semaines que le choc culturel causé par l'arrivée des deux étrangères se digérait lentement. Gabrielle et Arianne avaient réussi à se faire une place dans la vie au rythme effréné du château, participant aux festivités diverses et autres conseils politiques. Avec du temps et non sans efforts, les nobles s'étaient peu à peu habitués à ces présences incongrues, certains allant même jusqu'à les apprécier par moments. Les négociations avançaient doucement mais sûrement, le squelette des Accords se dessinant peu à peu.

La question des visites artistiques sur les terres galéites avait finalement été réglée, soulageant immensément les deux parties. Restaient encore de longs débats sur la mise en place de comptoirs commerciaux, d'alliances avec les autres archipels disséminés à travers la Grande Mer ; certains semblaient même



s'éterniser aux yeux de Gabrielle, mais elle se gardait de le mentionner : le roi était particulièrement pointilleux et portait beaucoup d'attention aux détails.

Une certaine forme d'amitié s'était formée entre les deux émissaires et les enfants royaux : Louis était régulièrement en contact avec elles et Angèle leur proposait souvent des activités mondaines auxquelles Arianne adorait participer. Quant à Charles, s'il était particulièrement discret et détaché des affaires politiques, il n'en appréciait pas moins la présence des invitées, qu'il traitait avec un respect et une déférence honorables pour son âge.

Ce fut lui qui suggéra une promenade à cheval, un jour où, par miracle, leurs emplois du temps n'étaient pas pleins à craquer. Arianne et Gabrielle n'avaient pas eu beaucoup l'occasion de perfectionner leurs talents équestres, mais trouvèrent l'idée séduisante. La perspective de découvrir la forêt royale qu'elles observaient avec envie depuis les fenêtres de leurs appartements les motivait plus que leurs hôtes ne l'auraient imaginé.

Ils lancèrent donc leurs montures sur des chemins balisés, suivis à bonne distance par un peloton de gardes à l'air sérieux. Cela n'empêcha pas la conversation d'aller librement entre les cinq promeneurs. À les voir et les entendre, on aurait presque cru se trouver face à des jeunes que rien ne séparait, faisant connaissance sans avoir à songer à l'avenir de deux nations. Ce sentiment n'aurait cependant pas été si éloigné de la réalité : à leur grande surprise, l'origine de la jeunesse apparente de Gabrielle et d'Arianne n'était ni l'air marin ni des secrets botaniques bien gardés. En réalité, la brune n'était l'aînée de Louis que d'un an. Il sembla d'ailleurs au prince qu'elle était bien jeune pour porter



sur ses épaules le poids d'un pays, avant de se rappeler qu'elle n'était pas la seule aux commandes.

S'il avait été heureux, de prime abord, d'apprendre à quel point ils étaient proches, la nouvelle avait fini par ternir sa bonne humeur. Quelques jours plus tôt, tandis qu'il négociait avec son père la possibilité de faire cette promenade, celui-ci s'était violemment emporté. Les sautes d'humeur du roi étaient habituelles, même si leur fréquence avait augmenté drastiquement depuis quelques années. Il ne passait plus un jour sans qu'il n'ait un emportement et Louis était souvent celui qui en payait les frais. Cette fois, cependant, il lui avait semblé que son père perdait complètement les rênes :

— Espèce de petit écervelé ! lui avait-il craché au visage. Tu t'imagines à ma place, mais tu as moins de cervelle qu'un avaleur de fange ! Sais-tu à quel point il est *difficile* de maintenir un semblant de stabilité à l'heure actuelle ?

Le prince savait qu'il ne devait jamais répondre aux questions du roi. S'il essayait, il se faisait insulter de tous les noms, parfois même frapper. Au moins, son silence ne lui valait qu'une simple dévalorisation de son intelligence.

— Si vous vous promenez de la sorte, à découvert, vous êtes à la merci de ceux qui veulent nous nuire.

— Mais, insista-t-il, si nous prenons des gardes, en restant proches du château, personne n'osera...

La gifle qu'il avait reçue laissa sur son visage l'empreinte du sceau qu'Henry portait au doigt. Ses oreilles avaient sifflé et il avait ravalé les sanglots qui s'étaient emparés de sa gorge. Acceptant sa défaite, il avait quitté les lieux sans un mot, sous les invectives de son père. La douleur avait été cuisante, si bien qu'il



l'avait sentie encore quelques jours après. Le goût métallique de son sang l'avait empêché de manger le soir même, alors qu'il devait faire bonne figure lors d'un banquet dont il profita peu. Ses domestiques étaient habitués à couvrir ses contusions, au point de passer maîtres dans l'art du maquillage. Pourtant, quand il avait vu Gabrielle lors du dîner, lors d'un moment fugace où ils s'étaient croisés, il avait senti que d'une façon ou d'une autre, elle savait. La dame avait gardé le silence, le saluant comme si de rien n'était, mais à ce moment-là, il aurait juste voulu lui tomber dans les bras.

Le groupe progressait à bonne allure, sur une route tracée par des haies d'arbres désordonnés. La conversation allait de bon train, jusqu'à ce que Gabrielle remarque un détail saugrenu au milieu de la végétation verdoyante. Elle arrêta sa monture.

— Est-ce normal ? demanda-t-elle.

— Quoi donc ? lui répondit Louis en sortant de sa rêverie.

— Ces pierres, là.

Du doigt, elle pointa une surface graniteuse qui émergeait de la terre, recouverte par les racines des arbres qui l'entouraient. En observant plus finement, ils se rendirent compte que ces sortes d'immenses pavés paraissaient s'enfoncer profondément dans la nature. On aurait dit les dalles d'un chemin, ou même d'une place.

Ce fut Charles qui offrit une explication, avec beaucoup de rationalisme.

— Des vestiges, expliqua-t-il. Il y a très longtemps, avant que notre ancêtre Melchior ne fasse construire le château, il y avait tout un tas de villages et de temples, qui ont peu à peu été



abandonnés. Quand nous partons à la chasse, il n'est pas rare de tomber sur des ruines tenant encore debout.

Gabrielle n'avait pas l'air de l'écouter. Son regard était fixé sur les dalles. Sans dire un mot, elle descendit de son cheval, manquant de chuter. Louis échangea un regard interloqué avec Angèle, puis avec Arianne. Les gardes s'étaient rapprochés pour comprendre ce qui avait pu causer la halte. Très rapidement, tous mirent pied à terre, cherchant à savoir ce qui retenait tant l'attention de Gabrielle. Lorsque son amie s'approcha, elle se contenta de murmurer :

— Il y a quelque chose, là-bas. Je le sens.

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas, mais il faut que j'aie voir.

Entendant ces mots, Angèle s'agita immédiatement.

— Ça pourrait être dangereux ! protesta-t-elle. Les bois ne sont pas toujours sécurisés en dehors des chemins, et puis...

Il était déjà trop tard. Gabrielle commença à s'enfoncer dans l'ombre des feuillages, suivie de près par Arianne, qui jeta un dernier coup d'œil encourageant vers leurs hôtes. Confiant leurs destriers à quelques gardes, ils emportèrent avec eux une partie de leur escorte, qui fit de son mieux pour suivre la cadence de la brune.

La forêt n'était pas trop dense à cet endroit ; même Angèle arrivait à bien progresser malgré ses jupons d'équitation. Leurs semelles frottaient contre les pierres taillées que le temps ne semblait pas avoir affectées.

Gabrielle interrompit sa course brusquement, si bien que Louis, qui la suivait de près, manqua de lui rentrer dedans.

— Regardez, lui intima-t-elle en pointant le sol.



— Je regarde, mais je ne vois rien...

— Les pierres. Elles ne sont pas rectangulaires.

Le prince plissa les yeux et se pencha en avant. Il lui fallut quelques instants pour comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Elles sont incurvées, en effet. Ceci dit, ça pourrait être un simple effet de style...

— Ou alors, comme l'a suggéré Charles, c'est peut-être une place circulaire. Dans ce cas, je veux en trouver le centre.

— Mais pour quoi faire ?

Gabrielle se tourna vers lui et il eut un mouvement de recul. Ses yeux semblaient luire d'un bleu qui n'était pas naturel. Peut-être était-ce de l'ambition, ou l'ivresse de l'adrénaline qui lui donnait cet air un peu fou ?

— Faites-moi confiance, lui dit-elle.

C'est ce qu'il fit, sans la moindre hésitation.

Le mot passa rapidement dans les rangs : le nez pointé vers le sol, ils cherchèrent le potentiel centre de la place fantôme. Après quelques minutes de recherche, Angèle poussa une exclamation de joie.

— Vous aviez raison ! Il y a une pierre circulaire, juste ici !

Gabrielle se précipita vers la princesse et s'accroupit pour mieux observer la pierre qu'elle lui pointait du doigt. Le reste du groupe s'approcha tandis qu'elle commençait à gratter la terre et la mousse qui recouvraient la dalle.

— Il y a quelque chose d'écrit dessus, remarqua Arianne.

— Du galéite ancien, à n'en point douter, ajouta Louis tout en se penchant. Je crois... oui, pas de doute, il y a écrit « Gabriel ».

La brune acquiesça et essuya ses mains terreuses sur ses



cuisse. Il y eut un silence, ponctué par les commentaires des gardes, qui observaient la scène avec curiosité.

— Ce devait être une place érigée en l'honneur de l'Ange, continua-t-il. Ou peut-être le sol d'un temple très ancien.

Elle ne dit rien pendant un instant, avant de secouer la tête.

— Non, je ne pense pas... Ça devait être un autel.

— Quelle différence ?

— Des statues immenses étaient érigées à ces emplacements. Du genre à être plus hautes que tous les arbres qui nous entourent. Ça n'a rien à voir avec un temple, où l'on se contente de prier. C'étaient les lieux privilégiés que les élus utilisaient pour communiquer avec les Anges.

— Les quoi ?

Gabrielle semblait être entrée dans une sorte de transe. Elle débitait ses paroles d'un ton monotone, sa voix à peine plus forte qu'un soupir, si bien que Louis devait se pencher sur elle pour l'entendre. Arianne jouait nerveusement avec ses gants, ne sachant que faire.

— Les élus, répéta la dirigeante. Des humains choisis par les Anges pour porter leurs messages et remplir des missions pour eux. C'est en tout cas ce que spécifient les textes sur lesquels j'ai pu mettre la main. Tout corrobore : l'autel de Gabriel était censé se trouver dans le royaume d'Artisis, à l'époque où celui-ci existait encore sur le continent...

— Le roi Melchior a choisi de placer la capitale du nouveau royaume de Galéo sur les ruines de celle d'Artisis, confirma Charles qui s'était frayé un chemin entre les adultes. En effet, ça corrobore...

— Vous m'excuserez, s'interposa Louis, mais je ne vois pas



de statue...

Gabrielle ne trouva rien à répliquer à cette remarque. En effet, il n'y avait pas l'ombre d'une statue effondrée, ou d'un quelconque indice montrant qu'il pouvait y en avoir eu un jour.

— Reculez un peu, s'il vous plaît, les enjoignit-elle.

Les gens qui s'étaient attroupés autour d'elle obéirent tandis qu'elle posa ses mains sur la dalle, autour du nom de l'Ange. Son cœur battait à tout rompre au point de l'assourdir. Le monde autour se réduisit à un tunnel au bout duquel elle ne percevait que la pierre sous ses mains. Cette dernière était terriblement froide et vide. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle devait faire. Prier ? Réciter une incantation qu'elle ne connaissait pas ? Accomplir un rituel oublié ? Devait-elle seulement faire quelque chose ?

Un coup de vent surprit le groupe. Le ciel était pourtant clair ce jour-là et rien n'indiquait qu'il y aurait un changement. Le chapeau de Gabrielle s'envola sans qu'elle n'esquisse le moindre mouvement, atterrissant dans les bras d'un soldat qui le rattrapa promptement. Les cheveux de la dirigeante lui tombaient sur le visage, dissimulant son expression. Un étrange grincement se fit entendre. La voix de la jeune femme s'éleva, comme désincarnée.

— Partez, tous. Éloignez-vous des pierres. Vous serez blessés sinon.

— Pardon ? s'exclama Louis.

Il n'eut pas le temps d'en demander plus avant de sentir le sol commencer à trembler sous ses pieds. Il n'en fallut pas plus pour que les gardes se saisissent des enfants royaux, allant même jusqu'à soulever Charles du sol, avant de partir en direction des



montures. Ariane fut également embarquée, bien qu'elle luttât un instant avant de se laisser emporter.

Dès qu'ils furent mis à l'abri, Louis fondit sur la juriste. Le sol vibrait toujours sous leurs pieds, agitant les chevaux dont l'inquiétude grimpait en flèche.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que ça veut dire ? s'emporta-t-il en la saisissant pas les épaules.

— Du calme ! lui intima-t-elle. Je ne suis pas sûre. Gabrielle a des moments comme ça, où elle dit et fait des choses très étranges. Je n'ai jamais vraiment compris ce qui se passait.

— Et c'est censé être normal ? hurla-t-il.

— Non ! rétorqua-t-elle sur le même ton. D'habitude le sol ne se met pas à trembler et...

Elle n'eut pas le temps d'en rajouter plus avant qu'une nouvelle secousse ne manque de les jeter tous deux à terre. Des arbres commencèrent à craquer, les oiseaux fuirent leurs nids et les rongeurs leurs terriers.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda un garde à son supérieur.

— Par les Anges, je n'en ai pas la moindre idée ! lui répondit-il. Protégez le prince !

Des troncs commencèrent à s'effondrer autour de la zone où se trouvait Gabrielle.

— Il faut que quelqu'un aille la chercher ! ordonna Louis.

— C'est trop dangereux, Votre Altesse !

— Si vous n'y allez pas tout de suite, je vous jure que je vais...

Ses menaces furent couvertes par un grondement gargantuesque. Tous se tournèrent en direction des arbres qui chutaient les uns après les autres, avant que plusieurs soldats commencent



à pousser des cris et jurer.

Un amas de pierre commençait à se former, gagnant en hauteur rapidement. À son sommet se tenait Gabrielle, immobile sur la dalle, dans la même position qu'ils l'avaient laissée. Elle était parfaitement imperturbable, ne semblant même pas voir ce qui se déroulait autour d'elle.

Les pierres montèrent, dépassèrent la cime des arbres les plus hauts à l'horizon, forçant les spectateurs de cette scène irréelle à lever les yeux vers le ciel. Peu à peu, des formes se dessinèrent : une épée tendue vers le ciel, sur laquelle se tenait en équilibre Gabrielle. En dessous, un corps gigantesque, muni de deux ailes, qui s'élevait chaque seconde un peu plus haut.

Ce qui ne dura que quelques secondes sembla être une éternité pour tous ceux qui assistaient à la scène. S'élevant à plusieurs mètres de hauteur, la statue de l'Ange Gabriel, épée levée vers les cieux, ailes repliées dans le dos, se tenait, droite et fière, là où l'instant d'avant ne se dressaient que quelques arbres épars. Trop ébahis pour réagir, tous tournèrent leur regard vers Gabrielle, qui semblait enfin sortir de sa léthargie. Elle se releva et se tourna vers le firmament, où une lueur irréelle était apparue de nulle part, comme un deuxième soleil remplissant le ciel de Galéo, à l'exception près que ce soleil se trouvait très proche d'elle et que, plutôt que de l'aveugler, il l'illuminait. Le vent balayait les cheveux de la jeune femme qui semblait elle-même irréelle.

Sous les regards chaque instant plus médusés, il émergea un corps de la source de lumière étrange. Un être, en tous points semblable à la statue, si ce n'était la taille humaine, en émergea. Gabrielle se tendit, mais ne bougea pas, inclinant seulement la



tête pour montrer son respect.

Personne ne fut capable de dire le moindre mot. La réalité semblait fausse, pourtant il n'existait qu'une seule explication possible : d'une manière ou d'une autre, la jeune femme venait de réveiller un Ange endormi depuis des siècles.

Les cloches d'alerte du château se mirent à sonner, au loin. Des balcons, on avait ressenti les secousses, puis aperçu la statue sortir de terre. Une horde de cavaliers se rua dans leur direction, mais ils étaient bien loin de les atteindre.

— Elle avait donc raison, murmura Arianne, sous le choc. Ils peuvent réellement apparaître devant les Hommes.

— C'est... c'est bien un Ange, confirma Angèle.

Louis restait parfaitement silencieux et immobile. Il vit que Gabriel parlait, mais aucun de ceux qui étaient restés au pied de la statue ne pouvait l'entendre. La jeune femme ne répondait rien, agissant comme si elle était en transe. L'être céleste apposa sa paume sur le front de Gabrielle, puis s'écarta, avant de disparaître aussi vite qu'il était arrivé.

Un long silence s'ensuivit, perturbé uniquement par les bruissements du vent qui se calmait lentement. Du haut de son perchoir, Gabrielle commença enfin à bouger, se retournant vers l'assistance qui était jusque-là dans son dos.

— Bon sang... comment va-t-elle faire pour descendre ? s'inquiéta Arianne.

Sortant de sa léthargie, Louis retrouva soudainement son sérieux. Il fit face aux gardes médusés.

— Qu'attendez-vous ? fustigea-t-il. Retournez à la statue et trouvez un moyen de la faire descendre !

Il était cependant un peu tard pour ces considérations.



Visiblement très pressée de regagner la terre ferme, Gabrielle avait déjà commencé à entamer une descente acrobatique et périlleuse. Profitant des fissures de la pierre et improvisant une séance d'escalade, elle se balançait parfois au-dessus du vide sans crainte. Angèle préféra se cacher les yeux et faire de même pour son jeune frère. À ses côtés, Arianne semblait nettement plus détendue.

— Je pensais qu'elle aurait du mal, vu qu'elle est plus habituée aux arbres qu'à la pierre, expliqua-t-elle. Mais au final ça n'a pas vraiment l'air de lui poser trop de difficultés.

— Vous avez l'habitude de grimper aux arbres en Artisis ? s'étonna la princesse.

— On apprend l'escalade à tous les enfants en âge de marcher. Si jamais vous venez à l'archipel, vous comprendrez vite pourquoi : c'est le genre de choses qui ne s'oublie pas.

La dirigeante se tenait encore à quelques mètres du sol, essayant visiblement d'estimer s'il serait plus simple de se jeter au sol ou d'attraper une prise difficile, quand le tonnerre des sabots du cheval du roi, ainsi que ceux de sa suite, se rapprocha. Le souverain était rougi par l'effort de la chevauchée et par l'anxiété qui le dévorait. Il descendit de sa monture avant que celle-ci n'ait eu le temps de réellement s'arrêter et se jeta sur ses enfants. Voyant cependant qu'ils ne souffraient aucunement, il se tourna vers la scène que tous observaient.

— Bon Dieu, mais que fait-elle ? Et pourquoi ne l'aide-t-on pas ?

Personne ne prit le temps de lui répondre. Obnubilé par le spectacle, c'était à peine si l'on avait remarqué la présence royale.



Finalement, Gabrielle ordonna à quelques soldats de se préparer à la récupérer suite à sa chute, ce qu'ils s'empressèrent de faire. Elle lâcha, poussant tout de même un petit cri de frayeur, et atterrit dans les bras des gardes qui accusèrent le choc. Elle fut rapidement remise sur pied, puis conduite auprès du reste de l'assistance. Alors que le roi et Louis s'apprêtaient à prendre la parole, l'un pour demander des comptes, l'autre pour s'assurer qu'elle allait bien, ils furent devancés par Arianne, qui leur passa devant sans leur accorder un regard. Gabrielle était encore sonnée, mais ne sembla pas surprise par le geste de son amie, même quand celle-ci se mit à genoux devant elle.

— Messagère de Gabriel, entonna-t-elle, tu as prouvé ta valeur. C'est pour moi un honneur de me tenir face à l'élue de l'Ange-guide. Aujourd'hui, moi, Arianne Belcourt, viens chercher refuge auprès de ta sagesse. J'ai longtemps cherché l'Ange qui serait mon protecteur, sans succès. Je te prie de m'aider dans ma quête et te promets mon assistance, ainsi qu'une loyauté sans faille.

Des murmures se levèrent. Arianne gardait la tête baissée, attendant la réponse de son amie. Cette dernière posa sa main sur son front, de la même façon que l'Ange avait apposé la sienne. Elle paraissait auréolée de lumière. Ses vêtements étaient sales, ses cheveux emmêlés, ses joues portaient les traces de larmes, pourtant elle n'avait jamais paru si digne, si majestueuse. Lorsqu'elle parla, sa voix était calme, son ton posé, cependant ses paroles résonnèrent dans les bois :

— Moi, Gabrielle Yulia Elsën, élue par l'Ange Gabriel, accepte ta demande. Je te promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider dans ta quête et ce, tant que tu tiendras ta



promesse.

Arianne se releva, tremblante. Elle semblait elle-même illuminée, radieuse. Après l'avoir saluée, elle se recula. Le message était clair : tous ceux qui le souhaitent pouvaient prêter le même serment.

Tous avaient vu la mystérieuse statue sortir de terre. Nombreux étaient ceux qui avaient aperçu l'Ange, ou du moins son ombre. Après quelques instants d'hésitation silencieuse, quelques soldats commencèrent à se détacher. Sous le regard tétanisé de leur souverain, ils prêtèrent allégeance à Gabrielle en échange de conseils pour obtenir les faveurs de tel ou tel Ange, que l'on racontait amis des guerriers, des protecteurs, ceux qui repoussaient les maladies, ceux qui détenaient le secret de la chance et bien d'autres encore.

Henry ne pouvait rien faire. Son esprit était tiraillé : d'un côté, il avait l'impression que cette femme s'emparait de ses troupes armées grâce à un coup de théâtre magistral, de l'autre il ne pouvait nier sa propre foi et ce qu'il avait observé de ses propres yeux. Au loin, il avait vu l'Ange sortir de la lumière. Quoi qu'ait fait Gabrielle pour l'invoquer, il était difficile de nier qu'elle avait décroché sa faveur.

Cependant, sa patience manqua de voler en éclats quand Louis fit un pas pour s'avancer vers Gabrielle. Immédiatement, son père le saisit par le bras, si fort qu'il aurait pu lui faire un bleu.

— Louis ! Bon sang, à quoi tu joues ? cracha-t-il entre ses dents.

— Laissez-moi, répondit le jeune homme en essayant de se dégager.



— N'y songe même pas ! Tu sais quelle image cela va donner ? Tu es l'héritier du trône, tu ne peux pas aller vers elle. Je te l'interdis !

Les lèvres de Louis tremblèrent. Pourtant, il se redressa, fier. L'enfant apeuré qui s'agitait en lui était en conflit avec l'adulte qui ne demandait qu'à s'exprimer. Finalement, il réussit à dire les mots qui lui brûlaient les lèvres depuis tant d'années.

— Vous n'avez pas à me dire quoi faire. Je suis capable de prendre mes propres décisions. Celle-ci n'est pas la vôtre.

D'un mouvement sec de l'épaule, il se dégagea et sans un regard en arrière, il s'approcha de Gabrielle. Elle le fixait avec intensité, comme si elle questionnait sa volonté. Pourtant, le prince n'hésita pas et se mit à genoux.

— Moi, Louis Mathias Auguste d'Eralde, viens à toi, élue de Gabriel, pour te demander ton aide. La lourde tâche de régner sur Galéo m'incombera un jour et je souhaite le soutien des Anges dans cette épreuve. En échange, je promets d'apaiser mon pays et ses habitants, ainsi que de renouer avec le peuple artisan et permettre aux êtres célestes de retrouver leur juste place parmi les Hommes.

Gabrielle resta silencieuse un moment, avant de se pencher légèrement vers lui.

— Vous avez conscience que vous ne pourrez pas faire machine arrière, Votre Altesse.

— Oui, répondit-il.

— Si vous venez à échouer, ou à rompre cette promesse, vous perdrez tout ce dont vous aurez pu bénéficier.

— Oui.

Elle prit une profonde inspiration, avant de poser la main sur



le front du prince.

— Louis, vos efforts et votre demande sont louables. Moi, Gabrielle Yulia Elsën, élue de Gabriel, entends votre demande et promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous aider dans votre quête.

Le roi resta sans voix. Si la colère avait menacé de le submerger lorsque son fils avait commencé à s'exprimer, il ne pouvait que rester bouche bée face à l'ingéniosité dont il venait de faire preuve. Pour autant que cela lui coûte de l'admettre, Henry dut reconnaître qu'il n'aurait pu trouver de meilleure manière de lier définitivement Artisis et Galéo.

Louis se releva. Aucun autre homme ne souhaitait faire de demande et peu à peu, Gabrielle sembla redevenir humaine, réelle. La fatigue la recouvrit comme un voile lourd. Elle jeta un regard à Louis, qui l'observait.

— Votre Altesse, puisque cette séance est finie, puis-je vous poser une dernière question ?

— Je vous en prie.

— Si je vous prenais dans mes bras, pensez-vous que l'on ferait un scandale ?

Le prince eut un petit rire. Sentant le regard de son père peser lourdement dans son dos, il ouvrit néanmoins les bras, de sorte que Gabrielle puisse lui donner une accolade brève, mais intense.

Le roi, visiblement mal à l'aise face à cette démonstration, se racla la gorge.

— Il est temps de rentrer au château, décréta-t-il. La reine se fait un sang d'encre.



CHAPITRE 14



Confessions

La nuit avait beau être bien avancée, Gabrielle se trouvait incapable de dormir. Les éléments de la journée tournaient en boucle dans son esprit. Alors que la lune brillait chaque instant plus dans le ciel noir, elle avait l'impression de reprendre un peu plus conscience, comme si elle sortait doucement d'un rêve. Difficile de croire que ce qu'elle avait vécu était réel, pourtant il n'y avait qu'à voir la façon dont les domestiques se comportaient à son approche pour démentir cette hypothèse.

Après être descendue de la statue et avoir écouté toutes ces personnes qui lui offraient leurs services dans l'espoir de recevoir sa bénédiction, elle avait été reçue dans le bureau privé du roi. Contrairement à la salle du conseil, c'était une pièce relativement petite, presque intimiste. Toutes les armoires étaient scellées, et aucune fenêtre ne donnait sur l'extérieur. À la lueur des bougies, Henry s'était exprimé d'un ton ferme, qui ne



dissimulait pourtant pas le choc qu'il digérait lentement. Louis était redevenu penaud à ses côtés, cependant son père ne lui fit nul reproche. Il paraissait même plutôt fier de son fils, mais insista tout de même sur le fait qu'il n'appréciait pas particulièrement que certains de ses hommes aient prêté une forme de serment à la dirigeante d'un pays qui n'était pas encore son allié. S'il n'avait formulé aucune menace, il était clair qu'il n'attendrait pas qu'on lui donne le premier coup pour répliquer.

Perdue dans ses pensées, il fallut quelques secondes à Gabrielle pour qu'elle entende le bruit derrière elle. Quelqu'un venait de pénétrer dans sa chambre. Peu de personnes pouvaient venir la déranger aussi tard et Arianne était déjà allée se coucher. Cela ne lui ressemblait pas de venir la voir à cette heure.

Par mesure de prudence, elle se saisit d'un couteau à papier qui traînait sur une table, aux côtés de lectures issues de la bibliothèque royale, qu'elle avait empruntées. Vêtue d'une simple robe de chambre couvrant sa chemise de nuit, elle s'approcha des doubles battants qui fermaient ses appartements. Avec hésitation, elle les entrouvrit, jetant un œil vers la petite salle de réception. Au milieu des canapés et autres fauteuils couverts de tissus drapés se tenait le prince. Il semblait aussi agité qu'elle, peut-être même plus. Louis tournait en rond, tête baissée, visiblement pris dans un dialogue fougueux à une seule voix. Il ne remarqua même pas qu'il était observé jusqu'à ce que Gabrielle referme les portes derrière elle.

Il sursauta et se retourna. Ses yeux glissèrent sur la figure miraculeusement apparue, tandis que ses joues se coloraient. Il ne chercha même pas à regagner un air maîtrisé, arrêté dans une pose saugrenue, dévisageant l'étrangère comme s'il ne



s'attendait pas à la trouver dans ses propres appartements. Gabrielle soupira et déposa son arme de fortune sur une table qui traînait.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle avec nonchalance.

Louis se redressa avant de se racler la gorge. Il la regardait toujours d'un air médusé, visiblement incapable de croiser son regard.

— Je... J'ai des questions, finit-il par dire. Je n'en dors pas et... j'espérais que vous pourriez me répondre.

Elle prit quelques instants, considérant la situation. Ils étaient seuls, au beau milieu de la nuit et elle était quasiment nue, bien qu'elle ne montrait rien de sa peau. Aux yeux de la cour, cela avait tout l'air d'un rendez-vous nocturne entre deux amants. Vu l'état du prince, rien n'assurait qu'il avait essayé d'être discret pour arriver ici. Si elle le renvoyait en faisant un scandale, elle éviterait d'en déclencher un plus gros, mais pas forcément préférable.

N'oubliant pas la promesse qu'elle venait de faire, Gabrielle désigna un canapé, avant de s'installer sur un fauteuil adossé. Louis s'exécuta avec impatience. Il était agité par des tics nerveux, sa jambe sautillant sur place d'une manière qu'elle trouva particulièrement irritante. En comparaison, elle avait l'air d'un calme inégalé.

— Eh bien ? s'enquit-elle.

— Hein ? Ah, oui. Bon, vous savez que mon geste a beaucoup surpris mon père. Je sais qu'il a promis d'arranger tout avec l'Officier Premier, mais...

— Je sais, l'interrompit-elle, mais cette affaire a été réglée depuis longtemps. L'Officier était ici il y a quelques heures,



nous sommes arrivés à un accord. Il avait même l'air plutôt ravi, l'apparition d'un Ange est un miracle qui a fait se déplacer des foules vers des lieux de culte désertés. Le temps que la rumeur se propage, il y aura un regain de foi sans précédent sur vos terres. Je m'avance peut-être, mais je pense que lui et moi pourrions devenir bons amis.

Le prince fronça les sourcils, ouvrit la bouche, mais se ravisa. Ce qu'il avait à dire n'en valait visiblement pas la peine. Sa confusion troubla cependant Gabrielle : elle avait parlé de cet échange avec le roi, comment son fils ne pouvait-il pas être au courant ? Peut-être l'avait-il oublié dans son agitation. Elle avait peur de ne créer que plus d'instabilité dans le cœur de Louis qui semblait déjà pris dans une tourmente contre laquelle elle se trouvait impuissante. Le voir ainsi démuni lui pinça soudainement le cœur. Sans trop réfléchir, elle se pencha vers lui, réduisant drastiquement la distance qui les séparait et plongea son regard dans le sien. Soudainement, elle avait toute son attention, pleine et entière. Il paraissait la dévorer du regard, comme on admire le soleil se couchant sur une mer majestueuse.

— Si cela peut te rassurer, dit-elle, aucun des hommes qui m'ont fait une promesse aujourd'hui ne se retournera contre la famille royale.

Toujours plus proche, elle alla jusqu'à poser sa main sur celle du prince, qui traînait négligemment sur l'accoudoir de son siège. Il s'enflamma de plus belle, ses yeux se plissant légèrement, ses pupilles rétrécissant.

— J'en fais le serment solennel, continua-t-elle avec fougue. Jamais je ne chercherai à retourner le peuple de Galéo contre lui-même. Artisis n'est peut-être pas à l'origine des Accords, mais



nous sommes fondamentalement, en tant que peuple, pour sa ratification. Ton peuple est tien et jamais je ne me mettrai en travers de cela, même dans le cas infortuné où nous nous devrions nous dresser l'un contre l'autre.

Louis essaya de répondre, mais il ne réussit qu'à produire des petits sons confus. Se rendant soudainement compte de ce qu'elle avait fait, Gabrielle se retira prestement, encore plus rouge que lui. Coinçant ses mains entre ses cuisses et se maudissant intérieurement avec véhémence, elle bafouilla :

— Je suis désolée. Je ne voulais pas m'approcher autant et vous mettre mal à l'aise.

— Non ! répondit-il immédiatement. Non, ce n'est pas grave. C'est moi qui t'importune... et s'il te plaît... continue à me tutoyer.

Quelque chose se passa, quelque chose d'intangible, d'indescriptible. Une barrière se fissa, puis se transforma en sable qui s'écoula entre eux deux avant de disparaître. Un soulagement mêlé à une culpabilité pressante s'empara de Gabrielle, qui sentit une vague de panique et d'adrénaline la submerger. Elle sentait son sang battre dans son cou, tandis que l'image de Farell s'imposa à son esprit. La voix de la raison essaya de se faire entendre, mais elle la repoussa, avant de se tourner vers le prince, qui la fixait avec intensité. En le voyant, toute sa volonté et ses peurs s'évaporèrent. Elle acquiesça, mais garda le silence.

— J'ai encore une question, murmura-t-il. Gabrielle n'est pas ton vrai prénom, n'est-ce pas ?

Elle sursauta, surprise.

— Non, en effet... Mais pourquoi une telle question ?

— Parce que tu es bien trop intelligente pour donner ton vrai



prénom à des étrangers, dit-il avec un sourire.

— Tu mens, lui répondit-elle.

— C'est vrai, je viens de mentir. Je veux savoir quel est ton vrai prénom.

— Tu l'as déjà deviné, se renfroga-t-elle.

— Je veux te l'entendre dire.

Gabrielle avala sa salive et détourna le regard. Elle détestait le sens que prenait la conversation, elle détestait qu'il soit celui qui la mène, mais plus que tout, elle se détestait elle-même pour son désir ardent de lui répondre. Elle avait réussi à préserver ce secret, même des gens qui l'avaient vue grandir. Ses parents et Arianne étaient les seuls à savoir et c'était très bien ainsi. Alors pourquoi fallait-il qu'elle ait envie de s'ouvrir une fois de plus ? Le commun des mortels vivait très bien son mensonge, son excuse de deuxième prénom. Face aux Anges, elle ne pouvait dissimuler son identité, mais aux Hommes elle ne devait rien.

Pourtant, à lui, il lui arrivait de vouloir tout donner. Dans ces moments-là, elle se détestait. Se trahir ainsi, trahir ses promesses, ses convictions lui donnait le vertige.

Elle se tourna enfin vers lui et la haine qu'il lut dans ses yeux le saisit.

— Je m'appelle Yulia Elsën. Voilà, lâcha-t-elle. Tu es content ?

— Oui. Mais maintenant je me demande pourquoi c'est si difficile pour toi de le dire. Je sais que les élus prennent traditionnellement le nom des Anges qui les ont choisis. Que tu l'aies fait sans que ça ne soit le cas ne m'aurait pas surpris si tu n'avais pas eu l'air si... gênée par ta vraie identité.

— Eh bien, si l'humeur m'en dit, je t'expliquerai tout cela un



jour. Je trouve qu'il est injuste que tu aies eu le droit à autant de questions sans que je ne t'en pose en retour.

Le prince soupira, comprenant qu'il était allé sur un terrain où il n'avait pas encore le droit de jouer. Il se recula dans son siège, croisa les bras sur sa poitrine et la regarda longuement. Bien sûr, il était frustré de ne pas obtenir toutes les réponses qu'il souhaitait, mais la patience était toujours récompensée. Il finirait bien par comprendre pourquoi il était aussi inexorablement attiré par elle.

Une fois de plus, elle le surprit par sa franchise. Pour une fois, ça ne fut pas pour une bonne raison.

— Dans combien de temps estimes-tu que le peuple va se soulever contre le pouvoir ?

— Pardon ? finit-il par s'indigner. Le peuple ne va pas se révolter, qu'est-ce que tu racontes ?

Gabrielle roula presque des yeux, croisant les bras à son tour.

— Ne fais pas semblant de ne pas avoir compris. Aucune monarchie ne peut tenir un millénaire sans émeutes, il n'y a qu'à voir les peuples nomades à l'est. Il n'y a que deux possibilités : soit la dynastie d'Eralde a réussi à dompter tout un continent et à l'administrer, malgré le défi que cela représente, soit vous faites tout votre possible pour glisser la poussière sous le tapis. Au vu de ce que j'ai pu observer du peuple, c'est-à-dire bien peu, puisqu'on nous interdit les véritables bains de foule...

— Ce n'est pas vrai, s'insurgea-t-il.

— Le roi n'a jamais rencontré ses sujets, sauf lorsqu'Arianne et moi avons débarqué, le contredit-elle. Il n'y a même pas d'audience avec des représentants du peuple. C'est d'ailleurs à peine si vous en accordez aux nobles qui sont censés régir sur les



différentes régions du royaume.

Estomaqué, le prince restait silencieux tandis que les paroles de l'étrangère le frappaient avec une violence inouïe. Il ne comprenait pas comment elle pouvait énoncer tous ces faits avec autant de confiance. Gabrielle semblait inarrêtable.

— Quitte à être honnête, continua-t-elle sans l'ombre d'un remords, je pense même que le roi n'a pas seulement voulu renouer des liens avec Artisis : il cherchait une distraction pour le peuple. Les négociations commencent à s'étirer et même si j'en vois le bout, on est encore loin du compte. Je suis désolée, mais passer deux semaines à traiter de la commercialisation d'espèces précises de poissons, c'est trop gros pour ne pas être un moyen de détourner mon attention. Surtout quand on a fini par conclure sur la proposition préliminaire !

— Ça suffit !

Louis s'était levé d'un bond. Son visage était toujours rougi, mais cette fois, des veines striaient son front. Il tremblait d'une rage qui parcourait son corps par vagues.

— Que cherches-tu à sous-entendre ? Que je suis un ignorant ?

— Quoi ? Non, jamais...

— Ne m'interromps pas ! Tu le fais déjà bien assez. Crois-tu vraiment que je pourrais ignorer que mon pays est au bord de la crise ? Ce n'est pas le cas, ça n'a jamais été le cas !

— Donc tu nies tout ce que je viens de dire ? demanda-t-elle, médusée.

— Mon père me l'aurait dit ! Je suis le prince, par les Anges ! Si les choses allaient si mal, je le saurais.

Le visage de Gabrielle était marqué par l'incompréhension.



Louis lui avait toujours paru d'une intelligence fine, mais le voir nier avec tant de ferveur ce qui était pour elle une évidence la troublait terriblement. Il hurlait, fulminait, ressemblant à son père quand celui-ci s'emportait.

— Bon sang, Louis, tu te voiles la face, dénonça-t-elle. Tu ne peux pas ignorer que ton peuple meurt de faim en dehors du domaine de Chamblois parce que vos routes commerciales sont assaillies par des brigands ! Je suis allée une seule fois dans les rues de la capitale, un seul coup d'œil et quelques questions bien posées m'ont permis de comprendre qu'une maladie pulmonaire emportait les enfants et les vieillards. Ceux qui ne sont pas en train de lutter pour réunir des miettes pour leur prochain repas sont excédés au-delà du raisonnable ! Même les domestiques sont obligés de se cacher quand ils descendent en ville, de peur qu'on les agresse parce qu'ils servent la couronne.

— D'où tiens-tu tout ceci ? Quelle sont tes preuves ?

— Arianne s'est chargée de me fournir des renseignements, avoua-t-elle. Pendant que je faisais bonne figure, elle est allée poser des questions. Les hommes qui nous ont accompagnés sont également allés visiter les alentours et nous ont rapporté les mêmes observations.

Louis était essoufflé. Une partie de lui continuait de croire avec ferveur que tous les dires de l'étrangère n'étaient qu'un tissu de mensonges tissé pour le perturber, pourtant...

Pourtant il savait très bien que, depuis toujours, son père lui mentait. Qu'il le jugeait encore inapte à régner. Qu'il organisait des conseils auxquels son fils n'avait pas droit de séance. Qu'il prenait des décisions seul et que ces dernières créaient toujours un vent de panique chez les conseillers. Qu'il avait fait renforcer



la garde du château. Qu'ils n'étaient pas retournés dans les propriétés royales de la campagne depuis qu'il était jeune enfant. Qu'Henry avait réduit le nombre de sorties de sa mère et d'Angèle, alors qu'elles adoraient parcourir le monde.

Dans un élan de désespoir, il cracha tout son venin :

— Tu te crois très intelligente n'est-ce pas ? Ça t'amuse peut-être de me faire douter ainsi ? Tu penses pouvoir me manipuler pour me retourner contre mon père et ainsi prendre possession de mon royaume ? Tu penses pouvoir faire mieux que moi ?

— Louis, s'il te plaît, ne...

— Je t'interdis de te montrer aussi familière ! hurla-t-il. Qui crois-tu être ? J'ai fait l'erreur de penser que tu étais une amie, mais je ne me ferai pas prendre une seconde fois. Mon père avait raison, il m'avait prévenu qu'Arianne et toi essayeriez de me manipuler.

C'était un mensonge éhonté, le roi avait même tendance à pousser son fils à les côtoyer, mais le désespoir du prince était si grand qu'il ne pouvait s'arrêter. Cependant, son cœur se serra quand il vit l'expression blessée de Gabrielle.

— Crois ce que tu veux, finit-elle par déclarer avec abattement. Mais attention à ne pas me haïr, car...

— Si je te hais, répliqua-t-il, c'est uniquement à cause de tes mensonges. C'est de ta faute.

Il la pointa d'un doigt accusateur. D'un geste, il remonta le mur qui s'était effondré quelques instants plus tôt. Des larmes de rage menaçaient de glisser le long de ses joues.

Sentant qu'il allait craquer, il sortit en claquant la porte. Gabrielle contempla l'idée de lui courir après, mais se ravisa rapidement. Le geste aurait été inutile et puis, le prince n'était pas le



seul à se retrouver blessé à la suite de cet échange brutal.

Elle avait toujours su que son honnêteté lui jouerait des tours. Son erreur avait résidé dans la confiance qu'elle avait cru avoir en Louis, et dans sa certitude que le prince fût assez mature pour accepter de s'être trompé si grandement. Il était trop tard pour les regrets, le mal était fait.

Lorsqu'Arianne, réveillée par l'agitation, finit par se montrer, les deux femmes eurent une très longue conversation.



CHAPITRE 15



Le drame

Lorsque Louis se réveilla de sa courte nuit, il se sentait plus calme, mais certainement pas apaisé. L'étrangère avait largement dépassé les limites de sa patience. Il comptait bien le lui faire comprendre, mais un détail attira son attention alors que ses domestiques l'aidaient à se vêtir. Il régnait sur le château une espèce d'agitation fiévreuse qu'il ne comprenait pas. Ses serviteurs évitaient son regard, les mains tremblantes, et il entendait venir des couloirs un brouhaha qui n'avait pas lieu d'être à une heure aussi matinale.

Sautant le petit déjeuner, il se précipita vers l'aile du palais destinée à la régence, où il entendit très vite la voix de son père résonner sur les murs. Les gens couraient, s'affolaient, ignorant le prince. Les rares qui croisaient son regard semblaient même fuir sa présence. Sentant la panique s'emparer de lui, il accéléra encore la cadence, jusqu'à enfin arriver dans la salle du conseil.



Le chaos s'était répandu dans la salle : ayant renversé leurs sièges, conseillers, nobles et roi se hurlaient dessus comme des animaux se battant pour de la nourriture. Il n'existait plus de rangs : seulement des hommes rendus fous par une panique inégale.

Lorsqu'il aperçut son fils, Henry sembla devenir encore plus rouge qu'il ne l'était déjà.

— Dehors ! Tous ! ordonna-t-il sur un ton sans appel.

Les nobles, qui jusque-là avaient tenu tête à leur seigneur, se carapatèrent à toute vitesse. Seuls les plus courageux des conseillers osèrent rester tandis que le roi se jeta presque par-dessus la table et agrippa son fils par le col. Louis eut beau se débattre, il se retrouva à quelques centimètres du visage de son père, qui criait à lui en percer les tympans, tout en crachant de la salive à chaque syllabe telle une bête enragée.

— Qu'as-tu fait ? rugissait-il.

— Quoi ? s'étrangla le prince, sonné.

— Elle est partie ! continua le paternel. Au beau milieu de la nuit, en nous laissant à peine une lettre d'explication !

— Quoi ? répéta-t-il. Pourtant, les négociations se passaient...

— Les négociations se passaient très bien ? Alors explique-moi ceci !

Il lâcha son fils pour se saisir d'un papier qu'il lui fourra entre ses doigts. Louis le déplia et commença à le déchiffrer. Le peu qu'il put en lire avant que le roi ne le lui arrache des mains lui glaça le sang. À nouveau, il se retrouva dans la poigne de son père, qui semblait plus fou chaque instant.

— « Des affaires urgentes m'obligent à m'absenter, cita-t-il.



Certains termes des Accords divisent mon peuple... »

— Peut-être que...

— Ce sont des mensonges, Louis ! Elle a fui alors que tout se passait parfaitement bien, et maintenant nous devons en payer le prix !

— En quoi est-ce ma faute ? s'emporta enfin le prince.

Son père le jeta en arrière. Il aurait chuté si une chaise ne s'était pas trouvée dans son dos. Gémissant de douleur, il leva les yeux vers le roi, qui lui offrit l'une des visions les plus terribles de son existence. Henry était débraillé, au fond de ses yeux brillait l'éclat de la démence. Il le pointa d'un doigt accusateur. La sentence tomba comme un coup de hache.

— Je sais que tu es allé la voir la nuit dernière. Tu as beau utiliser le réseau de chemins du personnel, tu n'es pas invisible.

Louis mit du temps à trouver quoi répondre. Il essaya de réveiller son indignation de la veille, mais face à la rage de son père, elle ressemblait au jappement d'un chiot.

— C'est de sa faute ! Tout se passait bien, mais elle a commencé à dire que vous me mentiez ! Que le peuple comptait se soulever, qu'un tas de choses horribles étaient sur point d'arriver et que je n'en savais rien. Elle m'a presque traité d'incompétent ! J'ai essayé de démentir ce qu'elle disait, mais...

Il ne réussit pas à finir sa phrase. Son père ne l'avait pas frappé, mais la violence du dégoût dans son regard valait mille passages à tabac. Il entendit les murmures des quelques spectateurs autour d'eux et sentit de la sueur dégringoler dans son dos. Ses yeux s'humidifièrent.

— Tu es ma plus grande honte, annonça son père d'un ton sans appel. Nous étions en train de réussir et tu as tout gâché.



Comme à chaque fois. Dire que je pensais que tu serais au moins assez malin pour la séduire...

Louis tremblait de tous ses membres, incapable de bouger. Les mots de son père tombaient sur lui comme un déluge de feu. Son cœur et son estomac se tordaient dans une douleur incommensurable tandis qu'il écoutait, impuissant.

— Je ne veux plus te voir. Estime-toi heureux que je ne te chasse pas du palais. Fais profil bas le temps que je décide de ce que je vais faire de toi.

Il fallut quelques secondes pour qu'il comprenne que la conversation était terminée. Il se releva avec difficulté, son corps endolori. Le prince eut beau lancer un dernier regard en direction de son père, celui-ci s'était déjà détourné, penché sur la lettre qu'il relisait une fois de plus.

Il retourna dans ses appartements, marchant comme s'il était dans un rêve. Le monde autour semblait être fait de coton, distant et intangible. Les paroles de son père se répétaient en écho dans son esprit, mêlées à la conversation de la veille. Cette cacophonie l'enferma dans une boucle sans fin tandis qu'il s'effondra dans un fauteuil au hasard.

Une soudaine sensation de froid au niveau de sa cheville le tira brutalement de sa léthargie.

— Gabrielle ? appela-t-il en sursautant.

Sa déception fut grande : ce n'était qu'une domestique qui, ayant remarqué que son maître boitait, l'avait déchaussé avant d'appliquer un linge humide sur son pied. Elle essaya de dire quelque chose, puis finit par abandonner sa démarche et s'en aller en proférant des excuses.

Laissé à nouveau seul, sorti du cocon protecteur du choc,





Louis sentit une vague de tristesse inégalée le submerger. Son estomac se contracta à cause d'une crampe douloureuse, le pliant en deux alors qu'un raz-de-marée de larmes s'échappa de ses yeux. Le prince se mit à pleurer, non pas comme un enfant désolé par la perte d'une chose lui étant chère, mais comme un adulte déchiré par la douleur de son cœur.

Il s'étouffa, sa respiration entrecoupée de spasmes secouant son corps avec violence. Il resta ainsi, hors du temps, submergé par le torrent d'émotions qui s'abattait sur lui sans merci. Les années à subir les insultes et le mépris de son père semblaient avoir pris fin lorsqu'elle était arrivée. Elle l'avait considéré comme un égal, s'était infiltrée dans ses jeux, lui avait offert l'acceptation et la reconnaissance dont il avait toujours rêvé, mais elle était partie et plus il y réfléchissait, plus il se rendait compte que c'était bel et bien de sa faute.

Il se sentait faible, idiot, inutile et, pire que tout, il savait qu'il avait fait fuir la seule personne qui aurait pu le convaincre du contraire.

Se fondant dans la noirceur de ses pensées, il n'entendit pas Angèle et Arianne entrer dans sa chambre. Avec toute la délicatesse dont elle était capable, sa sœur le prit dans ses bras, sans qu'il n'oppose la moindre résistance. Il continuait de pleurer, en silence, ses larmes coulant toujours dans un flot continu. Arianne attendait, patiemment, dissimulant autant que possible son malaise. Il aurait probablement tué pour savoir ce qu'elle savait, pourtant elle avait juré de garder le silence jusqu'à ce que Gabrielle juge le moment opportun. Au vu de l'état du prince, ce n'était de toute façon pas le bon moment pour aborder le sujet.

La diplomate n'avait pas réellement menti à propos de son



départ. Farell commençait sérieusement à s'impatienter, ne comprenant pas pourquoi il devait rester au pays plutôt que de participer aux négociations. Elle n'avait fait qu'utiliser l'occasion créée par la dispute avec le prince pour aller apaiser les tensions, et surtout prendre un peu de recul sur tout ce qui se passait.

Finalement, Louis sembla se calmer et lorsqu'il se détendit, il finit par se rendre compte de sa présence.

— Votre Altesse, dit-elle d'une voix douce, comme je l'ai déjà expliqué au conseil, une urgence a obligé Gabrielle à retourner à l'archipel. Artisis ne peut pas se passer éternellement de sa dirigeante, mais il ne faut pas vous inquiéter, elle reviendra rapidement.

Le prince renifla, avant de se dégager des bras de sa sœur. Retrouvant une posture plus royale, malgré son visage rougi, il parla d'une voix légèrement tremblante :

— Vous n'avez pas besoin de faire semblant. J'assume la conséquence de mes actes et je tiens à m'excuser pour mon ignorance.

La blonde arquait un sourcil, tandis qu'Angèle regarda son frère avec incompréhension.

— Il est maintenant clair que mon père a fait durer les négociations plus que de raison. Je crains que sa tentative d'apaiser le pays ne soit vouée à l'échec.

— Pardon ? répondit Arianne.

— Ne faites pas l'innocente. Gabrielle m'a tout expliqué.

La blonde pinça ses lèvres mais ne répondit rien, attendant qu'il poursuive.

— Autant qu'il m'en coûte de l'avouer, je pense que vous avez raison. On m'a caché bien des choses, et il est temps que je



fasse face à la réalité.

Angèle regarda son frère comme si elle le découvrait pour la première fois. Peu à peu, la posture de Louis changea et malgré son état pitoyable, il gagnait chaque instant en assurance et en prestance.

— Puisque le roi lui-même semble vouloir me tenir à l'écart du pouvoir, je compte sur vous deux pour m'aider à tirer tout ceci au clair.

Interdisant formellement l'accès aux appartement princiers, les trois jeunes gens commencèrent alors à parler, ouvertement. Angèle fit part de quelques observations qui, bout à bout, donnèrent du sens à des décisions inexplicables de son père. Malgré sa réticence, Arianne finit par partager certains des renseignements qu'elle avait glanés, incriminant certaines personnes aux agissements pour le moins étranges. Louis retissa peu à peu la toile du jeu politique, comblant les manques du mieux qu'il put.

Un nouveau mouvement était en marche.



CHAPITRE 16



Entretiens

Le temps était passé bien plus rapidement qu'Arianne ne l'avait anticipé. Penchée sur son bureau bien rangé, elle s'affairait à la rédaction de rapports destinés à diverses personnes. Son esprit, déjà enflammé par les échanges avec Angèle et Louis, continuait de tourner comme une machine inarrêtable. Elle en voulait à Gabrielle de s'être montrée aussi franche avec Louis : Arianne appréciait jouir d'un certain anonymat dont elle avait besoin pour mener ses investigations en toute discrétion. Cependant, elle avait confiance en son amie et dans le jugement de cette dernière. Par le passé et à plusieurs reprises, Gabrielle avait perçu des choses que ses propres sens n'avaient pas repérées. Quel que soit le plan qu'elle ne lui avait pas révélé, la dirigeante savait ce qu'elle faisait.

C'était de Farrell dont Arianne se méfiait le plus. Il se montrait souvent imprévisible, chose dangereuse pour une personne



possédant autant de pouvoir. Ses dernières missives, arrivées avec beaucoup de retard, traduisaient une impatience grandissante. S'il n'était pas aussi compétent quand ses sentiments n'entraient pas en jeu, Arianne n'aurait pas hésité à convaincre les autres membres des conseils judiciaires qu'il fallait le démettre de ses fonctions. Gabrielle lui en aurait certainement voulu, mais pour le bien de sa nation, la blonde était prête à bien des sacrifices.

« Si seulement il pouvait la laisser tranquille », songeait-elle alors qu'elle mettait le point final à un document. Se frottant les yeux, elle poussa un long soupir en repoussant son siège, s'écartant de son travail. Il lui fallait encore envoyer une lettre à son amie, pour la tenir au courant et lui demander de revenir au plus vite.

Il était difficile d'estimer la façon dont les choses allaient évoluer dans le royaume les jours qui suivraient. Louis, bien qu'encore instable dans son comportement, semblait pris d'une volonté nouvelle. S'il était encore secoué, tant par sa dispute avec Gabrielle que par les révélations qu'il avait enfin su entendre, le prince était nourri par une détermination qui le poussait à monter des plans auxquels Arianne s'intégrait avec réticence. Le roi lui avait formellement interdit de prendre part aux décisions politiques jusqu'à nouvel ordre, mais il était évident qu'il ne comptait pas s'accommoder des décisions du paternel. La juriste ne pouvait pas attendre que les choses se passent en se contentant d'être simple observatrice : il fallait préparer le terrain pour Gabrielle, afin qu'à son retour la dirigeante puisse enfin mettre un terme aux négociations et ratifier ces Accords, avant que la situation ne tourne trop au vinaigre.



Comme pour compliquer toute cette affaire, il y avait encore la question de la tension grandissante du peuple. Arianne ne pouvait rien faire pour améliorer les choses et le départ précipité de Gabrielle n'avait pas apaisé la situation. Bien au contraire, voir l'élue d'un Ange disparaître du jour au lendemain avait suscité chez certains une anxiété qui n'était pas la bienvenue.

Pire que tout, elle se retrouvait, bien contre sa volonté, à être seule ambassadrice dans un pays étranger. Même si elle avait assisté à toutes les réunions et s'entendait bien avec la plupart des membres de la cour, ce n'était pas pour cela qu'elle était venue. Elle se savait nettement moins capable que son amie pour diriger des affaires politiques, qui n'étaient clairement pas sa tasse de thé. Les jours qui suivraient seraient particulièrement longs, tout comme l'attente du retour de Gabrielle.

Une fois que Louis se fut calmé et qu'elle réussit à le convaincre d'aller se reposer, Angèle retourna également dans ses appartements en quatrième vitesse.

N'en déplaise à son apparence innocente et sa légèreté, elle était loin d'être ignorante ou imbécile. Si elle n'avait pas vu venir un potentiel soulèvement de son peuple, elle n'avait pu ignorer les tensions, ainsi que les décisions étranges de son père. Ce dernier était d'une intelligence malicieuse et savait parfaitement comment tenir les gens dans l'ombre. Ses enfants avaient hérité d'une partie de ce talent, mais après avoir discuté ouvertement avec son frère et l'étrangère, Angèle voyait enfin le tableau se dresser devant elle. Celui-ci n'était pas glorieux : les complots étaient nombreux et le danger particulièrement présent.

Ce qui allait se révéler le plus compliqué était de devoir



dissimuler ce savoir nouvellement acquis. Tous trois devaient agir comme s'ils ne venaient pas tout juste de se rendre compte que leurs vies étaient constamment en danger, afin de ne pas éveiller les soupçons du roi, sous peine de répercussions dont elle ne voulait pas imaginer l'ampleur.

Ainsi passèrent de longues journées pour les trois jeunes personnes. Louis faisait tout pour rester invisible aux yeux de la cour, n'apparaissant que quand son statut l'exigeait. En secret, il récoltait des informations afin de prévoir au mieux le retour de Gabrielle. Son père lui avait fait rédiger une longue lettre d'excuse, à laquelle la dirigeante n'avait adressé aucune réponse, mais cela importait peu. Le prince savait qu'il ne serait satisfait que lorsqu'il aurait l'occasion de s'excuser de vive voix, faute de quoi il se trouverait à jamais coupable et grossier. Chaque jour, il bataillait contre lui-même, conscient de l'ampleur de ses lacunes et manquements. S'il s'était apitoyé sur son sort les premiers jours, son attitude avait rapidement changé. Le prince avait retrouvé l'aplomb qui le caractérisait. Son père le considérerait comme un inutile incapable ? Qu'il en soit ainsi : s'il ne pouvait rien prouver au roi, au moins pouvait-il se faire oublier le temps de développer sa propre stratégie afin de régler les problèmes qu'il avait lui-même créés.

Le temps passa. Arianne reçut enfin la confirmation du retour de Gabrielle, qui soulagea quelque peu les tensions. Ce qu'elle apprit d'autre dans la missive, elle le garda secret, espérant surtout plus de clarifications de la part de la dirigeante à son retour. Les nouvelles n'étaient pas aussi bonnes qu'elle l'avait espéré. Au moins revenait-elle afin d'apaiser les tensions entre Louis et



le roi. Sa présence suffirait peut-être à calmer quelque peu le peuple qui était au bord de l'ébullition. Il était devenu difficile désormais de dissimuler les débordements qui se multipliaient. Les nobles commentaient à voix basse les déboires qu'ils avaient sur leurs territoires. La reine avait mis fin à ses visites extérieures, seule Angèle restait fidèle à sa traditionnelle visite de la cathédrale.

L'horloge tournait et il était temps que les choses changent.



CHAPITRE 17



Retrouvailles

Après une attente qui parut interminable, le navire revint enfin au port. S'il n'y eut pas de cérémonie d'accueil à la hauteur du premier débarquement, la foule d'observateurs n'avait pas diminué. Cependant, cette fois-ci, il y eut moins d'acclamations et d'enthousiasme dans les gestes de bienvenue. Gabrielle fit son possible pour rester discrète : elle monta avec précipitation dans la voiture qui l'attendait et qui partit rapidement en direction du palais.

À son arrivée, il n'y eut aucune haie d'honneur, aucun cortège pour l'accueillir, pas de réception. Seulement un domestique qui l'accompagna jusqu'à la salle du conseil.

Lorsqu'elle en poussa les portes, les nobles étaient déjà installés, au grand complet. Pour la première fois depuis son départ, Louis était assis aux côtés de son père, l'air particulièrement sérieux. Arianne se leva quand la diplomate entra.



Gabrielle portait encore sa cape de voyage et semblait à bout de souffle. Aucune des personnes présentes ne manqua de remarquer qu'elle paraissait particulièrement fatiguée, presque amaigrie. Pourtant, elle ne manqua pas d'ôter son chapeau lorsqu'elle fit une révérence de circonstance et prit place sur le siège qui lui était attribué. Une fois installée, elle soupira en posant son couvre-chef sur la table, avant de se tourner vers le roi qui attendait patiemment qu'elle soit prête pour cette séance exceptionnelle.

— Madame, c'est un plaisir de vous avoir parmi nous, annonça-t-il. J'espère que vous excuserez l'empressement dans lequel nous nous trouvons.

— Votre Altesse, je le comprends et l'excuse amplement. J'aurais moi-même demandé une réunion dès mon arrivée.

Henry parut apprécier la remarque et enchaîna immédiatement.

— Bien. Je souhaite tout d'abord rappeler l'état dans lequel nous avons laissé les Accords avant votre départ. L'Officier Premier a validé les textes portant sur les échanges religieux entre nos deux pays. La législation sur le commerce était en grande partie rédigée et a depuis été validée par mes juristes ainsi que par madame Belcourt, dit-il en désignant Arianne. Il reste encore quelques points à discuter, notamment sur la circulation des navires artisians près des côtes galéites, et inversement.

Gabrielle acquiesça.

— C'est bien là le souvenir que j'avais, confirma-t-elle. Je viens également apporter des nouvelles de mon pays : la version préliminaire que nous avons rédigée a été validée par les différents conseils ayant un droit de regard sur celle-ci. J'ai



également discuté avec mon homologue, monsieur Devankel. Il regrette de ne pas encore pouvoir visiter le royaume de Galéo, mais des affaires continuent de le retenir à son poste. Je ne doute pas qu'il puisse nous rejoindre bientôt, cependant. Maintenant que nous avons pris ensemble des décisions sur les derniers points à aborder avec votre conseil, nous sommes prêts à avancer sur la dernière ligne droite.

Le roi parut hésiter un instant, mais il finit tout de même par répondre :

— Voilà des nouvelles qu'il me plaît d'entendre ! Si cela vous convient, nous verrons lors de prochaines réunions les points à aborder. En attendant, je vous invite à vous détendre et à vous reposer, afin que nous puissions travailler dans les meilleures conditions.

Ne trouvant rien à redire, Gabrielle approuva la décision et la séance fut levée. Elle sortit de la pièce avec Arianne, mais cette dernière, plutôt que de raccompagner prestement son amie à leurs appartements afin qu'elles puissent enfin discuter, s'écarta rapidement d'elle. Non loin, Louis regardait la dirigeante avec intensité. Une fois le flot de passants évacué, la diplomate se dirigea vers le prince, qui s'inclina à son approche. Elle lui aurait souri si elle en avait eu la force, mais elle se contenta de le regarder avec douceur.

— Je sais que vous devez vouloir vous reposer après le voyage que vous venez de faire, mais je me suis dit qu'après tant de temps passé dans un carrosse, vous apprécieriez peut-être de faire une promenade ? Ne vous en faites pas, reprit-il rapidement, nous éviterons les jardins, ils sont trop remplis à cette heure-ci. Mais il me semble que vous n'avez pas encore eu



l'occasion de voir les murailles qui entourent le château ? Nous y serions au calme, avec une magnifique vue sur la forêt.

L'attention, bien qu'elle ne soit qu'un prétexte, toucha la jeune femme, qui accepta gracieusement. Tous deux se dirigèrent donc à travers des couloirs jusqu'à atteindre un chemin de tour de garde peu fréquenté.

Louis n'avait pas menti : la vue était imprenable. Le soleil couchant donnait au ciel des teintes d'aquarelle se reflétant dans les feuillages touffus des arbres. La silhouette de la statue de Gabriel se découpait, majestueuse, dans le paysage de rêve. Un silence confortable s'était installé entre eux. L'étrangère avait pris le bras du prince, qui les menait à une cadence lente, leur permettant de profiter de la brise légère de la fin de journée. Le début de l'été s'annonçait doux et agréable. Ils marchèrent ainsi en silence pendant quelque temps, avant de s'arrêter devant un panorama magnifique. Sans oser regarder Gabrielle, il prit son courage à deux mains.

— Je sais que vous avez reçu ma lettre, déclara-t-il. Je tenais encore à...

— Louis, l'interrompit-elle.

— Oui ?

— S'il te plaît, tutoie-moi.

Le prince ne put réprimander le sourire soulagé qui étira ses lèvres.

— Je suis désolé, réitéra-t-il. J'ai été odieux avec toi. J'étais terrifié par ce que tu me disais, au point d'être aveugle. Je m'en veux énormément, et je voulais que tu le saches.

Gabrielle bougea un peu et lâcha le bras du prince pour s'accouder sur le muret. Ses yeux se perdaient dans la contemplation



du paysage face à elle, tandis que ses cheveux bougeaient lentement, reflétant les derniers rayons du soleil.

Lui ne pouvait détacher son regard d'elle.

— Je comprends, dit-elle.

Cette simple phrase manqua de le faire pleurer, pourtant il se retint.

— Je fais souvent la même erreur, et je m'en veux toujours plus à chaque fois. Rassure-toi, même si tu m'as blessée sur le coup, ce n'est pas pour cela que j'ai dû partir.

— Tu as l'air fatiguée, commenta-t-il. Est-ce que tout va bien ?

Elle poussa un long soupir, fermant les yeux.

— C'est compliqué, mais pas insurmontable. Mon pays m'avait beaucoup manqué, mais je n'ai pas pu beaucoup profiter de mon séjour, le peu de temps que je suis restée. C'est le prix à payer pour avoir accès à ma fonction, et je n'ai pas à m'en plaindre. J'aimerais simplement pouvoir me reposer un peu plus, ne pas avoir à m'inquiéter de mille choses en même temps. Et toi, as-tu réussi à communiquer avec ton père ?

— Non, dit-il sur un ton défaitiste. Il m'a rejeté et m'a traité d'idiot. Il n'a pas totalement tort, mais...

— Bien sûr qu'il a tort, l'interrompit-elle en se retournant vers lui.

Ses yeux bleus reflétaient sa fatigue, mais sa détermination ne semblait pas attaquée le moins du monde. Les rayons du soleil créaient autour d'elle un halo doré qui la faisait paraître irréaliste.

— Soit il l'a dit pour te faire réagir, soit il ne se rend pas compte de la chance qu'il a de t'avoir comme fils. Quoi qu'il en soit, je doute que tu sois resté les bras croisés pendant mon



absence. Je me trompe ?

Un sourire étira le visage de Louis, pour la première fois depuis longtemps. Il retrouvait doucement cet air malin qu'elle avait aimé dès le premier jour.

— J'ai exploré les pistes que tu m'avais données et j'en ai tiré des conclusions, répondit-il. Nous verrons bien ce qu'il adviendra dans les jours qui viennent.

Elle lui renvoya son sourire, avant de se tourner à nouveau vers la scène dans son dos. Il la rejoignit en s'accoudant également, tout proche d'elle.

— Ne t'es-tu jamais demandé si ta vie n'était pas déjà écrite à l'avance ? questionna-t-elle. Peut-être pas dans les moindres détails, mais les événements clé, ceux qui te marquent jusqu'à l'os, ne sont-ils pas déjà déterminés ? Les Anges ne pourraient-ils pas être ceux qui en ont déjà décidé ainsi ?

— Je me pose beaucoup de questions, concéda-t-il, alors ce n'est pas impossible. Personnellement, je pense qu'on peut choisir certaines choses, d'autres non. On peut décider de notre façon d'agir, mais on ne peut faire de choix quant à ce que l'on ressent. Peut-être que les Anges décident de certaines choses, peut-être pas. En tous cas, il me plaît à penser que je suis maître de ma propre vie, même si de toute évidence tous mes choix ne sont pas les plus éclairés. Il serait peut-être même insultant de penser que quelqu'un ou quelque chose les choisit à ma place.

Gabrielle ne put retenir un rire en entendant cette dernière remarque.

Ils gardèrent le silence, observant les dernières lueurs du jour, l'un contre l'autre. Mille discours n'auraient pu exprimer ce qu'ils ressentaient l'un pour l'autre à cet instant précis. Le



manque qu'avait créé leur séparation, le soulagement de se retrouver et de ne voir aucune haine dans le cœur de l'autre, la paix qu'ils créaient et dont ils s'englobaient...

Louis avait perdu il y a longtemps tout espoir de trouver une personne avec laquelle il se sentirait aussi bien, sauf peut-être la reine qui lui aurait été choisie. Quant à Gabrielle, elle était allée jusqu'à se refuser l'espoir d'en rencontrer une un jour.

Pourtant, ils étaient tous deux là, l'un contre l'autre. Elle alla même jusqu'à poser sa tête contre l'épaule du jeune homme, qui se raidit un instant avant de se détendre.



CHAPITRE 18



Des flammes dans le château

Plusieurs jours passèrent. Au grand soulagement des étrangers, le roi semblait avoir abandonné l'idée de faire durer les négociations plus que cela n'était réellement nécessaire. Lentement mais sûrement, Louis s'immisçait à son tour dans les discussions, aidé par l'attention toute particulière que lui vouait Gabrielle. Si le roi avait fulminé lors de ses premières interventions, il avait fini par les accepter, à défaut de leur donner de l'importance. La proximité grandissante entre les deux jeunes personnes créait des bruits dans les couloirs, mais aucun des deux ne semblait y apporter trop d'attention.

À leur demande, Arianne et Gabrielle obtinrent l'autorisation de sortir du château. Entourés de plusieurs nobles triés sur le volet et selon un tracé maintes fois étudié, elles avaient bataillé pour le droit de se promener dans les rues de Melchan. Si leurs esprits retors les poussaient à essayer autant que possible de



dévier de la route, elles s'intégrèrent rapidement à la population, particulièrement calme à leur passage. Les commerçants insistaient pour les faire rentrer dans chaque échoppe, afin de goûter les mets traditionnels, sentir les parfums exotiques, découvrir les richesses du royaume.

Leur seul regret fut que ni Angèle ni Louis n'avaient pu les accompagner, pour une bonne raison toutefois : l'anniversaire de la reine approchait à grands pas et leur présence était vitale pour les préparations.

Elles avaient fini par s'installer dans un petit salon de thé, dont les hautes fenêtres donnaient sur les toits de la ville en contrebas. On leur avait servi une boisson chaude infusée aux arômes de rose, une délicatesse qu'on espérait rapidement voir à la table des seigneurs. Entourées d'une dizaine de personnalités importantes, les deux diplomates faisaient de leur mieux pour entretenir la conversation sans se retrouver débordées par les questions dont on les assaillait. En effet, maintenant que la possibilité de voyages entre les deux pays s'annonçait réellement, de nombreuses personnes fortunées se retrouvaient très curieuses d'en savoir plus sur les traditions artisiennees et les différences culturelles entre les nations jumelles.

Entre deux biscuits, Arianne se pencha vers son amie. Gabrielle n'avait pas eu l'air dans son assiette toute la journée, bien qu'elle ait été la plus impatiente des deux à l'approche de cette sortie. Elle lui murmura à l'oreille, dans leur langue natale :

— Tout va bien ?

— Je ne sais pas, répondit l'autre avec franchise. J'ai très mal dormi et j'ai un mauvais pressentiment.

Arianne prit le temps d'observer la compagnie qui les



entourait. Les rues étaient calmes et bien gardées et la plupart des gens vouaient à Gabrielle une profonde admiration depuis qu'elle était entrée en contact avec l'Ange. Elles auraient été nettement plus en danger si elles avaient été accompagnées par un membre de la famille royale.

— C'est probablement juste du stress, songea la juriste. Ça ira mieux quand on rentrera au château.

La diplomate acquiesça sans grande conviction. La boule qu'elle avait dans le ventre n'avait cessé de croître depuis le matin. Elle n'avait pas eu le temps de voir Louis avant son départ et ce fait la mettait plus mal à l'aise encore.

Elle avait rapidement songé à la raison de ce mal-être. Son affection pour le prince était grande, certes, mais pas au point de créer un tel inconfort. Quelque chose clochait, mais elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus.

Déposant la tasse dans laquelle elle avait à peine trempé les lèvres, elle prétexta un besoin naturel de se lever et s'éloigner de la foule, laissant Ariane à la merci des interrogateurs infatigables. Les serveuses qu'elle croisa lui lancèrent toutes le même regard : d'abord admiratif, puis inquiet. Gabrielle se toucha le visage, se demandant si elle avait quelque chose qui pouvait déranger, mais ne sentit que sa peau sous ses doigts, rendue légèrement humide par une pellicule de transpiration dont elle n'arrivait pas à se séparer.

Par instinct, elle se retrouva seule, sur le pas de la porte. Les passants la regardaient avec curiosité, la saluant avec politesse. Elle leur rendit leur salut, puis se tourna vers le château. La veille, elle avait eu terriblement hâte de pouvoir se promener plus librement dans les rues et maintenant, elle luttait contre le



désir ardent de rentrer.

À force de fixer le bâtiment lointain, elle finit par remarquer un détail troublant. Autour d'elle, les passants s'arrêtèrent et regardèrent dans la même direction.

Lorsqu'elle comprit que c'était bien de la fumée qui s'élevait du château, son sang ne fit qu'un tour. Aucun feu de cuisine ne pouvait avoir une telle ampleur, ni une couleur aussi noire.

Elle se jeta à l'intérieur de la boutique et hurla le nom de son amie, qui arriva en courant, manquant de renverser les personnes sur son chemin.

— Le château brûle ! annonça-t-elle en artisien.

Le choc frappa son amie, qui s'en remit immédiatement. Elle se retourna vers le soldat à la tête de leur escorte.

— Il faut rentrer immédiatement ! La famille royale vient d'être attaquée !

Des exclamations de surprise s'élevèrent de la foule de nobles qui montrèrent immédiatement des signes de panique.

— C'est trop dangereux ! protesta le garde.

— Peu importe ! répliqua Gabrielle. Je n'ai pas besoin de vous pour y arriver.

Prenant Arianne par la main, elle se jeta presque dans la rue. La blonde eut le réflexe de vouloir monter dans le carrosse, mais Gabrielle la devança en détachant les chevaux. Cette manœuvre aurait dû lui prendre plusieurs minutes en considérant qu'elle ne connaissait pas le mécanisme, mais sous ses mains les attaches se défaisaient sans le moindre effort.

Elle enfourcha l'animal paniqué d'un geste fluide et apposa sa main sur son encolure. Le cheval se calma soudainement, tandis qu'elle aidait Arianne à monter derrière elle.



— Tu es sûre ? demanda son amie. À deux, je ne sais pas si nous arriverons à tenir...

— Fais-moi confiance, lui intima Gabrielle.

La juriste enserra la taille de son amie avec force et la diplomate se pencha en avant. Les deux mains sur l'animal, elle donna un coup de talon. La bête s'élança avec une vitesse impressionnante, renversant tout sur son passage. Les deux femmes filèrent comme l'éclair dans les rues bondées, les passants affolés s'écartant toujours au dernier moment. Leur monture n'hésitait pas, semblant accélérer à chaque instant tandis que la jeune brune, les yeux fermés, priait de ne pas arriver trop tard.

Elles allaient vite, mais le temps défilait plus vite encore. Elles rejoignirent la herse du château bien plus rapidement que cela devrait être possible, surprenant les quelques gardes restés en faction. Ces derniers luttèrent pour raccrocher les imposantes chaînes qui auraient dû garder l'entrée ouverte, mais le système avait été saboté.

— Il va falloir attendre dehors, madame ! s'exclama l'un d'entre eux. C'est plus sûr pour vous.

— Hors de question !

Gabrielle descendit du cheval essoufflé par sa course. Le temps qu'Arianne fasse de même, elle avait saisi les barreaux de fer. Il aurait dû falloir une dizaine de personnes pour soulever ce mécanisme, mais une lumière émana de la dirigeante tandis que, peu à peu, centimètre par centimètre, elle commença à ouvrir la herse. C'est alors que son amie comprit.

— Mais bien sûr ! Par les Anges, comment ai-je pu être aussi bête ? Laissez-la vous guider ! Elle va nous mener jusqu'à la famille royale !



Seuls des regards interloqués lui répondirent, mais lorsque Gabrielle réussit à coincer la grille de façon à ce qu'elle ne lui retombe pas dessus, elle se rua à l'intérieur.

Des feux avaient été allumés un peu partout. Les domestiques couraient dans tous les sens, essayant d'empêcher le château de partir en fumée. L'attaque avait été planifiée avec soin : les couloirs étaient rendus difficilement praticables et il y avait tant à faire que réunir un groupe de recherche conséquent n'était pas chose aisée.

Poussée par un instinct chaque instant plus pressant, Gabrielle courait à en perdre haleine, changeant de direction au dernier moment, si bien qu'Arianne ne put suivre sa trace qu'en se fiant aux indications disparates que lui fournissaient les rares personnes qu'elle arrivait à croiser.

Finalement, l'étrangère atteignit les portes de la salle du trône. Ces dernières avaient été barricadées, puis libérées par une troupe de gardes qui s'affairaient désormais à forcer l'entrée à l'aide d'un bélier qui frappait les battants à un rythme régulier.

Sans poser de questions, elle se plaça à l'arrière et joignit sa force à celles des hommes couverts de sueur et de cendres. S'accordant à leur rythme, elle leur fit gagner un temps précieux et l'ouverture finit par céder. Ils tentèrent de s'enfoncer dans la pièce, mais furent forcés de reculer face à une vague de chaleur sans précédent : le feu dans la salle était plus imposant encore que celui des couloirs. On appela les membres de la famille royale, mais aucune réponse ne fut perçue.

— Il faut créer une chaîne d'eau ! ordonna le capitaine de la garde.

— Les puits sont trop loin ! répondit un subordonné.



— Derrière moi ! appela Gabrielle.

Elle se plaça face à la fournaise, sous les regards médusés des soldats. Mettant ses mains devant elle, paumes ouvertes, elle fit peu à peu apparaître un écran aux reflets ambrés qui repoussa légèrement les flammes. Arianne, toussant de la fumée dans un mouchoir sale, arriva enfin au niveau de son amie, posant la main sur son épaule. Le bouclier grandit sensiblement, mais pas assez pour affaiblir efficacement le brasier.

Comprenant enfin la démarche, de plus en plus d'hommes se joignirent à la manœuvre, chacun ajoutant de la puissance à leur protection, qui commença à étouffer les flammes au fur et à mesure de leur progression dans la salle.

Lorsqu'enfin ils atteignirent les squelettes de ce qui furent un jour les trônes de la famille royale, il n'y avait plus de trace de celle-ci. Une porte dissimulée dans un mur avait été ouverte.

— Il les ont kidnappés ! comprit Gabrielle.

Elle se dirigea vers l'ouverture, mais déchanta rapidement : cette dernière avait été comblée. Les ravisseurs avaient pensé à tout : leur échappatoire ne devait pas servir à leurs poursuivants.

L'étrangère essaya bien de frapper les sacs et autres débris qui l'empêchaient d'avancer, mais elle ne réussit qu'à se blesser. Aucune aide céleste ne lui vint, à son grand désespoir.

Dans la salle, Arianne essayait elle aussi de négocier.

— Il faut lancer des cavaliers à leur poursuite, ils n'ont pas pu aller loin !

— Personne ne sait où mènent ces galeries, déplora le capitaine. De toute façon, les chevaux sont trop affolés par les flammes.

— Ne peut-on vraiment rien faire ?



— Le chaos a commencé il y a plus d'une heure, qui sait où ils peuvent se trouver...

Il leur en coûtait à tous les deux de s'avouer si facilement vaincus, mais leurs pensées furent interrompues quand un soldat sortit enfin Gabrielle du couloir. Cette dernière se débattait avec une rage démentielle, les mains en sang d'avoir essayé de dégager le corridor. Elle hurlait comme un animal sauvage, mais peu à peu ses cris se changèrent en sanglots incontrôlables. Dans les bras de son amie, elle hoquetait comme une enfant.

— Je le savais... je n'aurais pas dû partir, regrettait-elle.

— Nous n'aurions rien pu faire, dit Arianne pour essayer de la calmer.

— Bien sûr que si ! enragea la diplomate. Il y a toujours quelque chose qu'on peut faire...



CHAPITRE 19



Conseil de guerre

Dans la salle du conseil, un silence pesant régnait. La situation était catastrophique, dépassant les scénarios que le roi avait anticipés. Les ravisseurs avaient planifié leur opération dans les moindres détails, tant et si bien que l'assemblée se retrouvait parfaitement démunie.

— Résumons la situation, répéta encore l'un des conseillers. Nous avons été attaqués par un groupuscule terroriste organisé, mené par une légion de paysans en colère. Ils ont infiltré les rangs du château, en ont étudié les plans afin d'enlever la famille royale tout en créant un chaos suffisant pour s'assurer de ne pas être poursuivis.

Personne ne répondit. Il n'y avait, de toute manière, rien à dire.

— À l'heure actuelle, poursuivit-il, il ne reste plus aucune personne capable de s'installer sur le trône et les quelques



membres éloignés de la famille royale nous ont fait savoir qu'ils refusaient de suppléer le roi. Nous sommes donc, de par les lois et la constitution de notre pays, dans l'incapacité de prendre la moindre décision, ou de lancer une attaque afin de récupérer le souverain ou l'un de ses héritiers.

Le capitaine de la garde, vers lequel tous se tournèrent, acquiesça avant d'ajouter :

— Le roi est le seul à détenir le pouvoir décisionnel et j'aurai beau les menacer autant que je le veux, mes hommes n'agiront pas sans un ordre direct et légitime.

— Il faut outrepasser les lois ! interjeta le duc de Chamblois. Nous ne pouvons rester là à rien faire : si personne ne veut assumer le trône, nous pouvons ensemble décider d'agir !

— Cela ne fonctionnera pas, je viens de vous l'expliquer ! Cela ne fera que nous précipiter plus rapidement dans l'anarchie. Même si l'on arrivait à motiver assez de soldats, les foules sont aux portes du château : toute manœuvre sera submergée par les paysans qui soutiennent la cause de leurs semblables.

Le silence retomba à nouveau. Deux heures qu'ils étaient enfermés dans cette pièce, incapables de trouver une issue à cette situation, sentant le nœud se resserrer peu à peu autour de leur gorge.

— Il existe une solution, insista le duc.

— Laquelle ? s'emporta le garde. Et je vous jure que si vous dites encore qu'il faut lever des hommes, je vous trancherai moi-même la panse !

— Nul besoin d'en arriver là, cracha-t-il. Si c'est une forte tête, quelqu'un capable de diriger un État qu'il nous faut, nous avons une candidate en lice.



Il fallut quelques instants avant que des voix indignées ne s'élèvent.

— Vous délirez !

— Et puis quoi encore ? Autant leur donner la couronne tout de suite !

— Ça n'a aucun sens ! C'est à l'encontre de tout ce sur quoi notre système est fondé !

Le chaos reprit de plus belle, dans le brouhaha se mêlant idées et insultes.

Dans la chambre de Gabrielle, Arianne faisait les cent pas. Peu importe la façon dont elle analysait les informations que son amie venait de lui confier, elle n'arrivait pas à en tirer quoi que ce soit de bon. Nerveuse comme elle ne l'était que rarement, elle jetait parfois sur la brune des regards pleins de reproches. Cette dernière était affalée sur un sofa, humidifiant son front d'un linge qui n'était plus frais depuis longtemps. Gabrielle semblait aussi épuisée que lors de son retour d'Artisis.

— Bon sang ! s'emporta la blonde. Je n'arrive pas à croire que tu ne me l'aies pas dit plus tôt !

— Je te l'ai dit, répondit l'autre d'une voix épuisée. Dans ma lettre.

— Tu as dit que tu t'étais assurée que Farell resterait calme ! Pas que tu avais utilisé le pouvoir d'un Ange pour l'empêcher de perdre la tête !

Gabrielle toussa. Arianne était au bord de l'explosion, ses mouvements saccadés trahissant la tension qui l'habitait.

— Cet homme est dément, ajouta-t-elle.

— N'utilise pas ce mot à la légère, la corrigea la diplomate.



Il n'est... pas particulièrement stable émotionnellement.

— Ces lettres étaient assez explicites sur ce sujet. Qu'il arrive à se montrer jaloux alors que tu es en train de travailler sur l'un des accords les plus importants de l'Histoire... Est-ce qu'il sait, au moins ?

Gabrielle regarda son amie, perdue. L'autre roula des yeux.

— Oublie. Ce n'est pas le problème pour l'instant. Combien de temps tu penses que ton manège va fonctionner ?

— Je l'ai raisonné ! insista la dirigeante. Il reste raisonnable, quoi que tu en penses. Galéo ne l'intéresse pas tant que ça, au final. Nous nous sommes mis d'accord sur les dernières exigences...

— Et ?

— ... et je lui ai dit que je réfléchirai à notre... avenir à mon retour.

Arianne tremblait de rage et de frustration. Elle se jeta presque sur son amie, forçant cette dernière à plonger son regard épuisé dans le sien.

— Par la grâce des Anges, Yulia, sois honnête avec toi-même pour une fois dans ta vie ! gronda-t-elle. Est-ce que tu l'aimes ?

Le visage de l'accusée se déforma sous le coup de la honte et du regret. Mille mots voulaient s'échapper de ses lèvres, des millions de pensées contraires se livraient une bataille féroce dans son esprit qui ne trouvait décidément pas le repos. Arianne se recula.

— Tu as utilisé le pouvoir de Gabriel pour le calmer. Tu sais que tu ne peux pas lui faire confiance, tu as même regretté de le laisser à Artisis car tu n'as pas confiance en lui ! Et ce sont là tes propres aveux !



— Et alors ? enragea Gabrielle. Tu sais très bien quelle est ma position par rapport à tout ça.

— Justement, non ! répondit l'autre. Rien n'est jamais clair à ce sujet avec toi. S'il n'avait été question que de ton cœur, j'aurais fait l'impasse, comme je ne sais combien de fois par le passé. Mais je ne saurai accepter plus longtemps qu'Artisis soit dirigée par un incompetent, trop facilement emporté par ses émotions !

Leur souffle était irrégulier. Arianne s'était écartée, n'arrivant plus à regarder son amie en face. Gabrielle tremblait sur son siège.

— Te rends-tu compte, reprit la blonde dans un murmure, qu'il t'a fallu plus d'énergie pour le maintenir stable que pour repousser un feu qui aurait pu engloutir tout un château ?

La brune ferma les yeux. Des larmes roulèrent sur ses joues et, après quelques secondes de silence, elle réussit enfin à parler :

— Je m'en rends parfaitement compte. Je sais que, dans le fond, tu as raison, mais... je ne peux pas ne pas faire ce qui est nécessaire. Je me suis fait une promesse il y a si longtemps. Je pensais que cela me protégerait de la douleur du cœur et je vois maintenant que je me suis trompée, admit-elle. Mais c'est trop tard, maintenant. Je ne sais pas comment faire machine arrière...

Arianne soupira. Elle vit son amie recroquevillée sur elle-même tandis qu'émanait d'elle des vagues de tristesse infinies.

C'était pour prévenir ce genre d'éventualités que, des siècles auparavant, les politiciens artisiens avaient fait le choix d'élire non pas un, mais deux dirigeants. Aussi compliqué qu'en devienne la prise de décision, cela devait empêcher le pays de



s'effondrer si l'un des deux venaient à faillir.

L'éventualité qu'ils n'avaient pas prévue était celle dans laquelle ils se retrouvaient maintenant : si le soutien mutuel n'avait plus cours, la barque se retrouvait sans gouvernail.

Avec tendresse, Arianne se rapprocha de Gabrielle, qui s'était enfermée dans un silence protecteur.

— Lorsque nous reviendrons chez nous, je ferai le nécessaire pour qu'il soit retiré du pouvoir, en douceur. Tu n'auras pas à t'en inquiéter et je ferai en sorte qu'il ne puisse pas t'accuser, mais il faudra me laisser faire. Pour l'instant, il faut gérer la crise dans ce pays.

La jeune femme acquiesça et sécha les larmes qui humidifiaient son visage.

— Oui, répondit-elle d'une voix étranglée. C'est juste que... Il y a tant de choses à penser en même temps... Je voudrais juste pouvoir me reposer.

— En temps et en heure, ne t'en fais pas.

Arianne ignorait, à ce moment-là, à quel point le repos qu'elle promettait à son amie était lointain.

Deux jours passèrent sans que le conseil ne donne le moindre ordre. Une missive était arrivée de la part des ravisseurs et leurs intentions étaient plus que claires : ils n'attendaient aucune rançon, aucune promesse de pardon, seulement que la justice soit rendue au peuple qui souffrait depuis trop longtemps. S'il n'était pas précisé dans la lettre la façon dont ils attendaient que cette justice soit rendue, l'implicite n'était pas difficile à déchiffrer : les jours de la famille royale étaient comptés.

Dans leurs appartements, Gabrielle et Arianne attendaient.



Pas une seule fois la possibilité de fuir le pays n'avait été évoquée. Quand bien même elles auraient envisagé une telle possibilité, il aurait été bien trop dangereux de s'aventurer hors du château, seul lieu encore sécurisé du royaume. Dehors, la population cédait à la panique. Les clans d'opinions divergentes se tournaient autour, prêts à sauter à la gorge de l'autre au moindre faux pas.

En fin de matinée, on toqua à la porte des appartements des étrangères. Après quelques instants de panique, les conseillers furent finalement introduits dans un salon, où Gabrielle et Arianne les reçurent. La dirigeante semblait remise sur pied, mais nerveuse. Ils s'installèrent tous sur des sièges avant qu'un conseiller ne commence son interrogatoire.

— Vous avez donc décidé de ne pas quitter le château ? demanda-t-il à nouveau. Il m'a pourtant semblé vous avoir proposé, à plusieurs reprises, de détacher un corps de garde afin de vous escorter discrètement jusqu'à votre bateau.

— Comme nous vous l'avons déjà fait savoir, répéta Gabrielle, nous attendrons le retour du roi et la ratification des Accords avant de partir. Notre vie n'est pas ce après quoi le peuple court. Venez-vous pour me questionner, ou pour nous informer d'une décision que le conseil aurait prise ?

Le conseiller se renfroigna mais, sous les regards insistants de ses collègues, poursuivit :

— Nous venons requérir votre soutien, éluda-t-il.

— Le soutien d'Artisis ? Je pourrais m'arranger pour que mon pays envoie des soldats, des armes et des véhicules pour soutenir les actions de votre armée, proposa Gabrielle.

— C'est... une proposition que nous apprécions, répondit



l'autre. Cependant, c'est à vous en tant que personne que je m'adresse.

Le vieil homme se racla la gorge.

— Les lois de Galéo ont été écrites de sorte à ce qu'il soit impossible pour le conseil de prendre des décisions sans l'accord d'un monarque. Cet état de fait rend nos manœuvres difficiles, puisque personne n'est en mesure d'assurer une telle charge à l'heure actuelle. Personne, sauf vous...

Gabrielle accusa le choc. Elle fixa son interlocuteur comme s'il l'avait insultée, incrédule.

— Vous suggérez que je monte sur le trône ?

— C'est l'éventualité que nous avons fini par préférer, non sans en avoir longuement débattu...

— Hors de question, répondit-elle immédiatement.

Les conseillers furent surpris par la véhémence de son ton, mais la jeune femme ne se contenta pas de refuser.

— Cela va à l'encontre de tout ce en quoi je crois. Avec tout mon respect, je ne peux soutenir un système monarchique. Que le roi garde son trône, ce n'est pas mon devoir de m'y opposer, mais je refuse de m'impliquer.

Un silence surpris flotta pendant quelques instants. Gabrielle paraissait sûre d'elle, l'éclat de sa conviction brillant au fond de ses yeux.

— Madame, reprit l'homme, si vous refusez vraiment, rien ne pourra être fait pour sauver le roi et ses héritiers.

— Il y a toujours une solution, contra-t-elle.

— Oui, et nous vous l'avons déjà présentée. Si vous refusez, le royaume se délitera. Il ne peut y avoir d'Accords sans roi. Rien ne pourra assurer la sécurité de votre retour.



— Je...

Elle hésita. Se mordant l'intérieur de la joue, la jeune femme inspira profondément.

— Si j'accepte votre... offre, continua-t-elle, je risque d'être destituée de mes fonctions dans mon pays. Je ne veux vraiment pas être reine, il faut que vous le compreniez. Ce n'est pas qu'une question de convictions : je ne veux pas assumer un règne. Je n'en suis pas capable.

— Une fois le roi ou, à défaut, l'un des princes libérés, vous renoncerez à votre position. C'est là toute l'importance de notre proposition. Avec tout notre respect, nous ne souhaitons pas particulièrement que vous montiez sur le trône non plus...

Ils se fixèrent intensément. Son âme consommée par le conflit de ses idées, Gabrielle hésitait.

— Pensez-vous que vous pourriez gagner... disons, deux semaines de plus sans que les ravisseurs ne mettent à mort la famille royale ?

— Gabrielle ? s'interposa Arianne. Tu ne penses tout de même pas...

— C'est un pari risqué, mais avec votre couronnement et toutes les préparations qu'il demandera, cela pourrait être jouable. La stratégie du divertissement est peut-être dépassée, mais le choc devrait être suffisant pour les distraire... Auriez-vous déjà un plan ?

Sous les regards intrigués des conseillers, Arianne et Gabrielle se lancèrent dans un débat silencieux. Leurs mains se mirent à virevolter dans une valse furieuse, les deux femmes les utilisant pour se répondre dans un langage qui n'appartenait qu'à elles. Seules leurs expressions faciales semblaient trahir le fond



de leur pensée. La conversation, courte et intense, se finit toutefois lorsque Gabrielle eut un geste sans équivoque, traçant sa carotide de l'index et du majeur de sa main droite. Arianne ne semblait pas particulièrement ravie de l'issue de leur échange mais se contenta de froncer les sourcils.

— Il est en effet possible que j'aie un plan, avoua Gabrielle, mais il ne vous plaira certainement pas. Il va falloir faire preuve d'ouverture, messieurs, car c'est un point que nous n'avions pas encore abordé avec Son Altesse royale. Je comptais le réserver pour la fin des débats, mais la situation actuelle demande que je fasse des choix difficiles. Je ne monterai pas sur le trône tant que je n'aurai pas d'accord de principe sur le déroulement de l'opération que je compte mener.

Pour la première fois de leur vie, les conseillers sentirent que leur avis allait compter. Légèrement pris de vertiges, ils acceptèrent néanmoins d'écouter Gabrielle. Il n'y eut jamais de silence aussi lourd dans la salle du conseil que lorsqu'elle énonça son plan.



CHAPITRE 20



Le couronnement

Il était difficile pour Gabrielle de rester immobile. Le corset dans lequel on l'avait enserrée rendait sa respiration plus laborieuse et les nombreuses couches de tissus qui composaient son jupon étaient aussi lourdes que volumineuses. Elle qui avait toujours adoré les vêtements qui lui permettaient une fluidité et une liberté de mouvement se trouvait bien mal à l'aise. Cependant, elle se gardait bien de s'en plaindre : le couturier avait fait tout son possible pour créer une robe à la hauteur de la cérémonie en son honneur.

Impossible pour elle de porter le bleu d'Artisis, pas plus que le rouge de la famille royale. Il avait fallu trouver un compromis, en résultat un violet sombre qui faisait ressortir les yeux de la jeune femme. Debout sur un tabouret pour éviter que la longueur du vêtement ne l'empêche d'enfiler les chaussures à talons que des domestiques s'appliquaient à lacer autour de ses chevilles,



la future reine se sentait prise de vertiges. Les rares regards qu'elle lançait vers les immenses miroirs face à elle lui renvoyaient l'image d'une étrangère effrayée. Dans un coin, Arianne prodiguait des conseils et des mots d'encouragements qui finissaient rapidement par se répéter.

Bijoux, ornements, voiles et gants étaient ajoutés puis retirés, pris dans les caisses et les coffres de la famille royale pour essayer de complimenter le teint de l'étrangère et sa tenue. Ses cheveux étaient tirés, bouclés et épinglés dans un chignon complexe qui s'enroulait derrière sa nuque dans un filet serti de pierres précieuses lumineuses. Son visage était transformé par un maquillage qui l'adoucissait. Gabrielle comprenait maintenant d'où venait la douceur d'Angèle : avec une équipe comme celle-ci tous les jours à ses côtés, il était normal que la princesse ait l'air de sortir d'une promenade dans les nuages.

Se tordant les mains, la jeune femme passait de moments de vide à des monologues en artisien déblatérés à toute vitesse.

— Comment puis-je être prête pour tout ça ? répéta-t-elle pour la centième fois. Je n'ai pas été éduquée pour vivre dans la haute société, on me le reproche même à Artisis. Et même si ce n'est que pour quelques jours, comment être sûre que je suis à la hauteur ?

— Arrête, veux-tu ? souffla Arianne. Tu n'auras pas un dixième de responsabilités en comparaison de ce que tu fais pour Artisis. Et même dans l'éventualité où... nous arriverions trop tard, tu ne conserveras pas ce titre. Tu sais que c'est un mensonge, il faut juste réussir à faire croire au peuple que tu comptes bien rester.

— J'ai... tellement peur pour eux, avoua la future reine.



J'espère ne pas m'être trompée.

— Tu es leur seul espoir...

— Tu ne m'aides pas, là !

— Je sais. Ce que je veux dire, c'est que tu vas faire de ton mieux, comme à chaque fois. Si ce n'est pas assez, alors je pense que rien n'aurait jamais pu les sauver.

Gabrielle renifla, retenant une larme qui menaça de s'échapper de son œil. En guise de punition, une servante lui réappliqua de la poudre sur la joue, manquant de la faire éternuer.

— Le peuple t'aime, malgré tout, insista Arianne. Tu représentes un espoir en lequel ils ne voulaient plus croire. Je suis même prête à parier que certains te préfèrent au roi actuel.

— Le problème n'est pas le roi, corrigea la diplomate. C'est que le peuple meurt de faim, de maladie et d'injustice, et que rien n'est fait pour corriger cela.

— Oui, mais ce n'est pas à toi de mener ce combat. Une fois Henry à nouveau sur le trône, il devra se débrouiller pour arranger les choses. Et s'il ne fait rien pour cela, ça sera franchement tant mieux si Galéo tombe. Ce serait du gâchis de nous allier avec un peuple qui n'apprend pas de ses erreurs.

Gabrielle sourit légèrement. Une domestique annonça qu'enfin, le travail était terminé.

La jeune femme se regarda une dernière fois dans le miroir. Cette étrangère allait se hisser sur le trône d'un pays dont elle connaissait si peu de choses, pour déjouer un attentat dont de potentiels alliés étaient victimes, en faisant semblant de prendre leur place. Un programme qu'elle n'avait pas tout à fait envisagé lorsqu'elle avait mis les pieds sur le pont du bateau lors de son premier voyage vers Galéo.



Le déplacement jusqu'à la cathédrale lui parut sorti des vieux contes qu'on lui lisait lorsqu'elle était enfant. Elle monta, seule, dans un grand carrosse doré qui traversa les rues de Melchan pour la mener à sa destination. La foule semblait enthousiaste, comme lors de son débarquement. Si l'on oubliait la surabondance de gardes, on aurait presque pu y voir un beau tableau. Cependant, il semblait qu'aucun des ravisseurs n'ait l'intention de se manifester ce jour-là.

Les choix stratégiques d'Arianne se justifiaient bien en ce jour : les rumeurs de la prise de pouvoir de Gabrielle s'étaient répandues comme du pollen au printemps. D'abord on parlait d'idées, puis de coup d'État dont profitait l'élue de l'Ange pour se hisser sur le trône. De nouveaux débats se déclenchèrent mais lorsque la voiture royale traversait les rues, on ne pouvait entendre que des acclamations.

Comme le voulait la tradition, c'était l'Officier Premier qui allait diriger la cérémonie. Descendant de la voiture sous un tonnerre d'applaudissements de la foule dans son dos, Gabrielle monta les marches, se sentant plus seule que jamais. Elle pénétra dans le bâtiment la tête nue.

Les nobles étaient répartis sur des bancs, assis, la regardant avec curiosité, crainte et espoir. D'un pas mesuré, elle franchit la distance qui la menait jusqu'à l'autel tandis qu'un orchestre accompagnait le moindre de ses mouvements de l'hymne galeite. Sur les galeries à l'étage, des artistes de tous horizons imprimaient au fond de leurs rétines toutes les images que leurs cerveaux pouvaient enregistrer, afin de pouvoir encre, tailler ou chanter plus tard l'histoire de ce jour mémorable où une



étrangère vêtue de violet volait le trône de Galéo, sans l'ombre d'une hésitation dans le regard.

Devant le bloc de pierre recouvert d'un drap cérémoniel se trouvait l'Officier, qui invita la future reine à lui tourner le dos et à s'agenouiller sur un minuscule tabouret. Le silence retomba alors dans le lieu sacré et la cérémonie put commencer.

— Gabrielle Yulia Elsën, en ce jour, vous vous apprêtez à prononcer le serment qui lie les souverains à leurs terres. Êtes-vous prête à entendre les mots qui scelleront votre destinée ?

— Je le suis, confirma-t-elle.

— Jurez-vous de vivre pour et seulement pour le bien des Galéites, du plus pauvre mendiant au plus riche duc ?

— Je le jure.

— Jurez-vous de défendre les intérêts de la nation, quand bien même cela desservirait vos propres ambitions ?

— Je le jure.

— Acceptez-vous le lourd fardeau des innombrables vies que vous protégerez ?

— Je l'accepte.

— Jurez-vous de rendre justice à ceux qui seront lésés, de punir les coupables et de rétablir l'ordre ?

— Je le jure.

— Promettez-vous, sous le regard des Anges qui règnent sur les cieux, de donner votre vie pour tout ce qui est bon ?

— Je le promets.

— Alors, par les pouvoirs qui me sont conférés, je retire le titre royal à votre prédécesseur, et vous désigne reine régente de Galéo.

L'Officier Premier saisit alors l'énorme couronne qui se



trouvait sur un coussin qu'on lui tendit. Du bout des doigts, il posa l'objet sur la tête de Gabrielle, qui sentit le poids de l'ornement peser sur elle aussi lourd que le regard des nobles qui, en même temps qu'elle, se mirent debout.

Lorsqu'elle leva les yeux, tous se mirent à genoux tandis qu'elle tendit ses mains devant elle. Dans la droite, on plaça un livre ancien, richement décoré de feuilles d'or, sur lequel elle put lire l'inscription « Justice, Ordre et Paix ». Dans la gauche, elle saisit un immense sceptre serti de pierres précieuses. Elle frappa le bâton au sol et les nobles s'exclamèrent : « Gloire à la reine ! Gloire à la reine ! »

La population, à l'extérieur, répéta en écho ces paroles.

Avec une grâce qui ne lui ressemblait pas, Gabrielle se mit à marcher, son regard empli d'un sérieux et d'une détermination sans égal. Lorsqu'elle sortit du bâtiment, le soleil la fit étinceler comme nul diamant ne l'aurait pu. La foule s'agitait, comme prise de fièvre, pourtant aucun débordement ne fut à déplorer.

La reine regagna le château sans encombre. Des honneurs lui furent rendus, des présents offerts, un banquet tenu en son honneur. Elle se montra digne, accepta tous les gestes. Une comédie de façade, un mal nécessaire qui lui retournait l'estomac pendant que, quelque part, la véritable famille royale apprenait certainement qu'elle n'avait désormais plus rien de royale.





CHAPITRE 21



Le plan

Le débarquement s'opéra au beau milieu de la nuit, dans une crique à l'abri des regards. Deux bateaux accostèrent aussi discrètement que possible. En sortirent une centaine d'hommes et de femmes artisiens, accompagnés de véhicules. Les soldats galéites triés sur le volet et chargés de les mener jusqu'au point de rendez-vous ne purent dissimuler leur choc. Les caisses qu'ils aidaient à décharger étaient pleines d'armes qu'ils n'avaient jamais vues : épées d'un acier bleuté, arbalètes et fusils, couteaux inventés pour infliger des plaies fatales... On leur avait pourtant assuré qu'Artisis n'était pas une grande nation guerrière.

Le tout fut chargé dans des convois qui partirent en catimini vers le point de rendez-vous, quelque part au nord, dans la forêt royale.

Les ravisseurs n'étaient pas allés se cacher aussi loin que les espions l'avaient pensé de prime abord : en réalité, ils n'avaient



fait que réinvestir une bâtisse abandonnée, à quelques kilomètres de la sortie du tunnel qu'ils avaient emprunté pour enlever la famille royale. Les lieux étaient farouchement gardés et bien qu'on sache sans l'ombre d'un doute que les otages y étaient séquestrés, il avait été impossible d'infiltrer les lieux.

Il était près de midi lorsque les soldats atteignirent enfin le point de rendez-vous, non sans avoir épuisé les pauvres chevaux qui les y avaient emmenés. Une fois qu'ils furent arrivés, Gabrielle enfila la tenue qui lui était réservée et, sous le regard médusé du capitaine de la garde, s'adressa aux soldats artisiens, qui au-delà de leur dépaysement, ne paraissaient pas particulièrement inquiétés par la situation.

— Mes camarades, annonça-t-elle. La mission que vous vous apprêtez à mener est sans précédent et sans égale. Je ne vous insulte pas en vous rappelant les enjeux de la situation, mais je tiens à insister sur le fait que nous ne sommes pas des envahisseurs. L'important est avant tout de s'assurer de la survie et de l'extraction d'Henry d'Eralde. Essayez de faire le moins de victimes possibles, mais n'hésitez pas à écarter quiconque se tiendra entre vous et l'objectif. Restons aussi discrets et efficaces que possible, afin qu'ils n'aient pas le temps de réagir. Êtes-vous prêts ?

Des murmures lui répondirent. Bien que leur tenue couvrît la quasi-totalité de leur corps, les Artisiens semblaient animés par la même détermination que leur dirigeante, même si certains lui adressaient des regards circonspects.

Une fois les ordres donnés, Gabrielle se retrouva entourée d'une escouade. Laissant derrière elle Arianne et le capitaine de la garde galéite, toujours en état de choc, les troupes se mirent



en marche. Leurs pas étaient étrangement silencieux et leur camouflage terriblement efficace dans la nature, tant et si bien qu'ils atteignirent la bâtisse bien plus rapidement que tous les corps de l'armée de Galéo n'auraient jamais pu en rêver.

Une fois déployés de façon à encercler les lieux et à bloquer toutes les issues, les tireurs commencèrent leur œuvre. Des sifflements fendirent les airs, rapidement suivis de cris étranglés. L'agitation gagna rapidement les rebelles, se demandant pourquoi leurs camarades s'effondraient sans raison. Ce n'est qu'en retirant les carreaux de leurs corps qu'ils comprirent qu'une attaque venait d'être lancée, juste au moment où les portes commencèrent à être enfoncées par les équipes artisiennees. Les soldats bougeaient rapidement et méthodiquement, ne communiquant que par un langage des signes proche de celui utilisé par Gabrielle et Arianne. Si bien qu'ils ne faisaient du bruit qu'en se battant, ou pour communiquer quand une trop grande distance les séparait. À l'inverse, les rebelles s'agitaient, criaient des directives désordonnées et contraires.

Gabrielle dut prendre son mal en patience : bien qu'elle ait un rôle de médiatrice, elle ne pouvait pénétrer les lieux avant que la permission soit donnée. Écoutant le bruit des affrontements, elle sentit son cœur se serrer, son esprit tourmenté par des idées macabres. Il était peut-être déjà trop tard pour intervenir, surtout maintenant que les ennemis avaient donné l'alerte.

Enfin, le feu vert fut donné et elle s'engouffra avec son escouade dans le bâtiment. Les soldats poussèrent les corps contre les murs et elle évita de les regarder. De toute évidence, c'était une ancienne maison de maître : immense, faite de pièces reliées par de grands couloirs linéaires, elle avait dû être un lieu de



villégiature privilégié par le passé, avant de devenir le terrain de combats acharnés. On entendait encore le bruit des affrontements se répercuter sur les murs tandis que le groupe avançait.

Après quelques minutes à tourner en rond, on arrêta l'escouade de la dirigeante devant une pièce. Avec des gestes rapides, un officier informa Gabrielle de la situation : un ravisseur retenait la famille royale et refusait d'ouvrir, menaçant de les tuer. Aucune vérification n'avait pu être faite, toutes les ouvertures ayant été calfeutrées. La jeune femme hésitait sur la marche à suivre quand une voix aux inflexions de démence brisa le silence :

— Je ne veux voir que la reine, la vraie !

Gabrielle se raidit, avant de se redresser et de se mettre face à la porte. Elle intima le silence au reste du groupe.

— Sinon quoi ? Que ferez-vous si je ne veux pas vous parler ?

— Je les tuerai tous ! menaça l'homme.

Un rire mauvais secoua Gabrielle et elle lui répondit avec tout le sarcasme dont elle était capable :

— Voilà qui me desservirait bien ! J'irais pleurer jusque dans les bras des nobles la mort de ceux qui m'empêchent d'avoir accès au pleins pouvoirs...

Un silence gêné s'ensuivit, durant lequel Gabrielle confia l'arme qu'on lui avait donnée à un soldat.

— Montrez-vous ! ordonna le ravisseur.

— Comment suis-je censée le faire ? Pouvez-vous voir à travers les portes ?

— Entrez ! Mais sans arme et seulement vous, sinon je les tue !



Elle poussa le soupir le plus fort qu'elle put, essayant de donner l'impression qu'elle hésitait.

— Comme il vous plaira. Mais je vous préviens, si vous essayez de me doubler, j'ai déjà prévu un héritier. Vous découvrirez vite que les Artisiens sont bien plus résilients que les Galéites.

Elle donna quelques ordres discrets, avant d'avaler sa salive. Priant pour avoir l'air plus convaincue dans ses talents qu'elle ne l'était réellement, elle entrouvrit la porte et se faufila à l'intérieur.

La pièce était sombre et sentait le renfermé. Seules quelques bougies illuminaient une scène d'horreur qui manqua de forcer la diplomate à rendre son dernier repas.

Les cinq membres de la famille royale se trouvaient là, dans un piteux état. Tous portaient autour du cou une corde serrée, juste assez longue pour leur permettre de tenir debout sur l'estrade sur laquelle ils étaient installés. La nourriture et l'eau leur avaient de toute évidence manqué pendant leur séjour et des baignoires les empêchaient de produire le moindre son. Le roi et la reine avaient le regard vide, ils parurent à peine remarquer la présence de Gabrielle. Angèle faisait de son mieux pour rester digne, mais elle était dans un état affreux, ses joues baignées de larmes qui ne semblaient jamais vouloir s'arrêter de couler. Charles n'avait pas le courage de ses aînés et tremblait de tout son corps, secoué de sanglots qu'il essayait de garder silencieux. La corde autour de son cou d'enfant donnait des nausées à l'étrangère. Quant à Louis, elle n'arriva même pas à le regarder, de peur que son masque ne se brise en mille morceaux, car dans la main de l'homme qui lui avait répondu se trouvait une corde



qui, reliée à un mécanisme, actionnait très certainement la trappe déjà fragilisée sur laquelle ils se tenaient tous. Un geste, et le cou des prisonniers éreintés se briserait sous l'impact de la chute.

— Alors ce qu'on dit est vrai, vous êtes reine ? demanda le ravisseur.

C'était un homme d'un certain âge, un paysan peut-être plus intelligent, mais aussi plus fatigué que les autres.

— Je croyais que les Artisiens venaient en paix.

— Les Artisiens, oui, mais pas moi, rectifia Gabrielle. Je pensais qu'il me faudrait échafauder tout un plan complexe pour récupérer la terre de mes ancêtres et à vrai dire, je perdais espoir, mais je dois avouer que vous m'avez beaucoup facilité la tâche. Je n'ai plus qu'à attendre que vous les tuiez et je serai définitivement débarrassée de tous ces gêneurs.

Sa posture, son regard comploteur, l'intonation satisfaite de sa voix apparaissaient comme une mascarade à ceux qui la connaissaient. Mais aux yeux d'un inconnu, ils semblaient naturels et terriblement glaçants.

— Vous aviez donc tout prévu ?

— Absolument pas ! Je n'aurais pas cru le conseil assez bête pour me donner la couronne aussi facilement. Même si je dois avouer que quand je vois l'état dans lequel se trouve le pays, j'aurais presque quelques regrets. Rien qu'un bon coup de la milice artisanienne, dont vous venez d'avoir une démonstration, pourrait s'en charger.

— Vous êtes... machiavélique, dit-il avec une pointe d'admiration dans la voix.

— Et vous manquez d'ambition et de préparation, rétorqua-t-elle. Finissons-en, voulez-vous ? Si je ne pousse pas un cri de



désespoir assez rapidement, on va croire que c'est moi qui cherche à les tuer.

Sous le regard horrifié des cinq malheureux spectateurs, qui suivaient la scène, Gabrielle se rapprochait doucement de leur ravisseur. La trahison de l'Artisienne les prenait de court, pourtant la confiance avec laquelle elle énonçait son discours les frappait de plein fouet.

— Je ne vous permets pas de me parler de la sorte ! s'emporta l'homme. Je vous rappelle que je suis en position de pouvoir !

— Et qu'avez-vous contre moi ? répondit-elle avec un sourire narquois. La vie de ces pauvres bougres ? Puisque je vous dis que je veux m'en débarrasser... Vous n'avez même pas de nom, pour moi. Vous n'êtes qu'un visage parmi tant d'autres...

Lorsqu'il s'apprêta à répondre, Gabrielle comprit que c'était le moment d'agir. Aveuglé par la colère et la condescendance de la jeune femme, le paysan ne vit pas la vitesse à laquelle elle dégaina le couteau dissimulé dans sa ceinture. D'un geste ample, elle traça une courbe ascendante, sa lame créant un saignement au niveau du poignet du ravisseur, qui poussa un cri de douleur. Par réflexe, sa main s'ouvrit et il lâcha la corde fatale.

Il y eut un moment d'hésitation et pour éviter qu'il ne se jette sur ce qu'il venait de laisser tomber, Gabrielle poussa un hurlement sauvage tout en se ruant sur lui. L'homme para son attaque et ils roulèrent au sol. La jeune femme accusa le coup en poussant un cri de douleur. Ce fut le signal dont les soldats eurent besoin pour surgir dans la pièce.

Certains se jetèrent sur l'estrade pour en faire descendre les prisonniers éplorés le plus rapidement possible, mais il en fallut cinq pour réussir à séparer Gabrielle de son agresseur. Malgré



une main inutile, il ne manquait pas de force. Lorsqu'on l'écarta de sa victime, cette dernière prit une goulée d'air douloureuse. Il avait eu le temps de la rouer de coups et de lui couper la respiration, aussi n'eut-elle aucune conscience du monde qui l'entourait pendant quelques minutes. Obnubilée par la douleur qui passait dans son corps comme les vagues d'une mer cruelle, la jeune femme peinait à respirer, malgré l'aide des soldats qui l'entouraient. Il lui fallut du temps pour recouvrer la vision, hurlant lorsqu'on examinait son corps.

L'agitation finit par cesser, les voix baissèrent et le vertige qui s'était emparé d'elle se calma progressivement. Elle répondait lentement aux questions qui lui étaient posées et une fois que le médecin fut assuré qu'elle ne souffrait que de blessures légères, on lui laissa enfin un peu d'espace.

Avec beaucoup de difficulté, elle réussit en s'appuyant sur un meuble à portée à s'asseoir, puis à se remettre debout. Ses côtes lui faisaient un mal de chien, l'une d'entre elles devait être fêlée.

Alors qu'elle reprenait enfin son souffle, à grands efforts d'inspirations douloureuses, elle n'entendit pas la course effrénée de quelqu'un dans sa direction. Avant de comprendre ce qui se passait, elle se retrouva à nouveau plaquée au sol, sa tête manquant de peu de frapper la pierre. Avec un cri de douleur et de rage, elle fut saisie d'un vertige et tout son corps se contracta en accusant le coup, déclenchant une nouvelle vague de douleur.

— Pour la gloire des Anges ! mugit-elle. Laissez-moi tranquille !

S'ensuivit un chapelet d'insultes qui ne prit fin que lorsqu'elle comprit qu'elle n'était pas en train de subir une attaque. Quelqu'un la serrait dans ses bras, et ce quelqu'un était



secoué de sanglots incontrôlables. La vision de Gabrielle était trouble et il était difficile de bouger dans cette position, aussi ne le reconnut-elle que lorsqu'elle entendit sa voix étranglée formuler des mots à demi prononcés.

Louis pleurait comme un enfant terrifié, accroché à elle comme un naufragé à un radeau.

— Je savais... Je savais que tu ne nous abandonnerais pas... réussit-il enfin à articuler.

— Louis ? l'appela-t-elle.

Il se crispa encore plus sur elle lorsqu'il reconnut son prénom. Il était dans un état épouvantable et en était parfaitement conscient. Même dans une situation aussi extrême, un prince s'agrippant ainsi à une jeune femme était bien plus qu'une entorse à l'étiquette.

Après une courte hésitation, Gabrielle recouvra enfin ses esprits et enlaça à son tour le jeune homme, qui prit quelques instants de plus pour se calmer, inconscient de la douleur qu'il infligeait à sa sauveuse. Les soldats avaient évacué la pièce une fois la famille royale extraite, mais l'héritier galéite avait refusé qu'on l'emporte tout de suite, se ruant hors des bras de ses parents pour venir la chercher elle.

— Je suis tellement désolé, finit-il par avouer.

— Pourquoi tu t'excuses ? répondit-elle. L'enlèvement n'est pas de ta faute.

— Non, pas l'enlèvement... Quand tu m'as averti... Je me suis montré odieux. J'avais tellement peur que tu aies raison...

— Tout va bien, Louis, le rassura-t-elle. Ne t'en veux pas pour ça. Tu as le droit de te tromper.

Il sanglota de plus belle, incapable de se contrôler. Sans s'en



rendre compte, elle le serra plus fort, surprise du soulagement qu'elle ressentait de pouvoir enfin partager une telle proximité avec lui. Son propre stress se manifesta enfin, comme une digue qui cède face au flot d'une rivière. Voilà des jours qu'elle préparait cette intervention, craignant d'arriver trop tard et de perdre à jamais quelqu'un qui lui était aussi précieux. Des larmes commencèrent à couler silencieusement sur son visage.

Pendant un temps qui parut à la fois court et infini, ils restèrent là, dans les bras l'un de l'autre, s'aidant mutuellement à calmer le rythme de leurs pleurs. Peu à peu, leurs respirations et leurs cœurs ralentirent, leurs esprits retrouvant le calme qui leur avait tant manqué. Dans les bras l'un de l'autre, ils se savaient en sécurité, protégés des douleurs que le monde leur infligeait. L'une des mains de Gabrielle avait fini son voyage dans les cheveux du prince, les caressant et savourant leur douceur inespérée après tant de jours de maltraitance. Lui avait niché son nez dans le creux du cou de la jeune femme, appréciant la chaleur qu'il y trouvait.

L'épuisement l'aurait presque fait s'endormir là, contre elle, mais quelque chose le retenait. Quelque chose qu'il retenait en lui depuis plus longtemps qu'il ne voulait l'admettre, des mots qui lui brûlaient le bord des lèvres et qui osèrent s'échapper, plus discrets que le murmure d'une brise.

— Je t'aime, souffla-t-il si faiblement qu'il ne put entendre sa propre voix.

Gabrielle n'eut aucune réaction, du moins nulle qu'il ne put constater. Quelque part, il en fut heureux et espéra qu'elle n'eût rien entendu. Il n'était pas lui-même prêt à faire face à la réalité, encore moins dans ces conditions délétères.



— Louis, finit-elle par dire, je suis désolée mais... j'ai une côte abimée et tu es en train d'appuyer dessus...

Il se releva rapidement. Le froid créé par la séparation de leurs corps leur donna tous deux un frisson. Il regarda la femme encore allongée en face de lui. Sa douleur n'était pas feinte et se lisait sur son visage. Dans ces vêtements guerriers, elle donnait l'impression de pouvoir conquérir le monde. Il l'aïda à se relever, rouge de gêne, mais l'étrangère eut la délicatesse de ne faire aucun commentaire.

— Il va falloir rentrer, ajouta-t-elle en se tenant le ventre. Tu as besoin de repos, d'un repas chaud et d'un bain.

Il acquiesça, rendu muet par la peur que sa voix ne trahisse le fond de sa pensée.

Avec l'aide des soldats restés pour finir d'inspecter les locaux, ils sortirent du bâtiment, veillant à conserver entre eux une distance respectable. Sous les ordres des Artisiens, le reste de la famille royale avait déjà été évacuée. Une voiture les attendait quelques mètres plus loin afin de les emporter également. À cause des cahots de la route, Gabrielle lâchait parfois des gémissements de douleur qu'elle essayait d'étouffer.

Louis ne pouvait se résoudre à la toucher pour lui apporter une once de confort. Il savait que ce toucher le brûlerait plus qu'aucun feu de ne pourrait.



CHAPITRE 22



Le présent

Gabrielle tint ses engagements, non sans ressentir un immense soulagement en rendant la couronne au roi Henry. Les troupes artisiennees furent renvoyées chez elles, non sans une montagne de cadeaux en signe de reconnaissance.

Les derniers conseils en vue de la ratification des Accords se déroulèrent sans accrocs. Quant aux tensions dans le royaume, le roi s'affaira plus sérieusement à les apaiser : malgré le vide des caisses de l'État, des aides furent apportées au peuple, pendant que les derniers fugitifs ayant pris part à l'enlèvement étaient capturés en vue d'un procès qui s'annonçait historique.

Chaque jour se réchauffait lentement, annonçant un été radieux qui accueillerait les festivités unissant enfin Artisis et Galéo. Tous semblaient plus détendus, se remettant lentement des épreuves qui les avaient épuisés. Cependant, ce calme ne pouvait convenir à tous.



Lors d'un déjeuner organisé par la reine, la famille royale au complet ainsi que leurs invitées profitaient d'une installation dans le jardin du roi pour déguster des mets raffinés. La conversation allait bon train, même entre Louis et Gabrielle, qui semblaient tous deux avoir décidé d'ignorer leur rapprochement après l'attaque.

Un domestique apparut, traînant derrière lui un fil rouge qui disparaissait derrière un bosquet, et le tendit à l'ancienne reine. Cette dernière s'en saisit, interloquée. Les quelques nobles qui avaient également été invités à participer au repas poussèrent des exclamations d'admiration et de joie.

— Qu'est-ce ? demanda Gabrielle.

Le domestique ne répondit rien et se contenta de la fixer mystérieusement. Angèle s'agita :

— Par la grâce des Anges ! C'est un cadeau du Teigneux !

— Plaît-il ?

— Suivez le fil ! s'exclama la princesse.

Sans trop comprendre en quoi un bout de fil pouvait susciter une telle excitation, Gabrielle regretta de ne pas pouvoir faire plus honneur au dessert dont elle était en train de se régaler et commença à remonter le fil. Derrière elle, le domestique commença à le ramasser, créant une boule.

S'ensuivit alors une course labyrinthique à travers les jardins. Au fur et à mesure de son avancée, la foule qui suivait la jeune femme grandissait tant en nombre qu'en impatience. Arianne avait même relevé ses jupes pour pouvoir suivre le rythme de Gabrielle.

— Le Teigneux est le peintre le plus célèbre de la cour ! expliqua-t-elle à son amie. Personne ne connaît son identité et ses



œuvres sont rares, mais particulièrement prisées. Mieux encore, il ne vend pas son travail, mais l'offre à la personne qu'il considère méritante ! C'est sûrement un moyen de vous remercier de nous avoir aidés...

— J'imagine, oui, mais je commence à en avoir vraiment marre de faire des allées et venues dans tous les sens !

Elle arriva finalement jusqu'au bout du fil. Là attendaient plusieurs domestiques, prêts à retirer un tissu rouge dissimulant un tableau gigantesque. Une fois toute la foule réunie, le drap tomba, laissant l'assistance sans voix. Les yeux de Gabrielle s'écarquillèrent tandis qu'elle fit un pas en arrière.

— Puissent les Anges me garder...

Le spectacle qui s'offrait à ses yeux lui coupa le souffle. La toile représentait, avec force détails, son arrivée au port. Tout y était : la même couleur du ciel que dans son souvenir, la foule, l'ombre du bateau en fond, le pli de ses vêtements, la façon dont le vent avait balayé ses cheveux, l'étincelle de son regard... Ariane avait été omise de l'œuvre, qui ne laissait que Gabrielle comme point focal, au centre d'un décor grandiose et frappant de détails.

La précision et le détail du travail de l'artiste étaient tels que, même en s'en rapprochant, au lieu de trouver des défauts, on ne découvrait que plus de raisons de s'émerveiller. Le cuir de ses chaussures était si réaliste qu'on aurait cru pouvoir le toucher, le tapis rouge était constellé de grains de poussière, les proportions de son corps respectées au centimètre près. La représentation était si exacte et pourtant sublimée qu'on n'avait d'autre choix que d'être en émoi face à une telle démonstration de maîtrise. C'était sans l'ombre d'un doute l'œuvre d'un maître, touché par



la grâce d'une muse que Gabrielle avait du mal à penser être. Plus elle observait le tableau, plus elle avait du mal à croire que c'était elle qui y était représentée : chaque trait avait été posé avec délicatesse, comme si chaque mouvement de poignet traduisait l'affection que le peintre avait pour son sujet.

Gabrielle chercha la signature de l'artiste, apposée au bas de l'œuvre, à côté du titre de cette dernière : *L'héroïne de Galéo*.

— Je ne sais pas si je suis digne d'un tel honneur, finit-elle par dire.

Elle était rouge de gêne. Ce n'était pas le genre d'attentions auxquelles elle était habituée. Louis débarqua alors, observant la toile avec ferveur, avant de glisser à son amie :

— C'est du beau travail, en effet. Je suis presque jaloux : j'ai moi-même reçu un tableau du Teigneux, mais je n'en étais pas le sujet. Il est rare qu'il se concentre sur une personne. Pauvre Ariane...

— Oh, oui ! s'exclama Gabrielle. J'en aurais presque honte...

— Mais non, voyons ! Ce n'est pas toi qui as fait le choix de l'enlever.

— C'est vrai... Ceci dit, je me demande comment je vais faire pour le ramener à Artisis sans dommages.

— Le ramener à Artisis ?

Ils échangèrent un regard, tous deux confus.

— Oui ? répondit-elle. Il va bien falloir que je rentre à un moment. Les Accords sont presque prêts, de toute façon...

— Oh. Tu as raison.

Il ne rajouta rien après cela, faisant semblant de s'intéresser de près à un détail. Gabrielle se retint de tout commentaire. Tous deux prenaient lentement conscience de la dureté de leur future



séparation, pourtant le prince sentit rapidement monter en lui la naissance d'une idée.

Au loin, Arianne inspectait les deux jeunes gens, jouant discrètement avec ses gants. Elle-même se trouvait dans une impasse : comment assurer le retour en toute sécurité des Artisiennes sur leur terre natale sans dommages collatéraux, aussi bien à l'archipel qu'à Galéo ?



CHAPITRE 23



L'héritier au trône

Les jours qui suivirent, lorsque ses devoirs ne l'occupaient pas, Gabrielle s'amusa à chercher des indices sur l'identité du peintre. Tous les potentiels suspects passaient sous son crible, mais elle n'était de toute évidence pas très douée aux jeux d'enquête. Pourtant, la distraction semblait particulièrement l'amuser, tout comme Louis, qui la suivait dans ses tentatives pour découvrir l'identité du peintre et se gardait bien de lui donner le moindre indice.

Pourtant, alors qu'il s'apprêtait à rejoindre l'étrangère, qui avait décidé d'arpenter l'une des galeries de tableaux que comportait le château afin d'étudier le style de l'artiste, le prince fut interrompu dans sa volonté par une missive pressante de sa mère.

Cette dernière se remettait doucement de l'enlèvement, mais un peu trop rapidement au goût de son fils qui avait profité du temps où elle n'était pas restée sur son dos. Elisabeth se voulait



toujours bienveillante et c'était ce qu'elle était au fond de son cœur, mais ses méthodes n'étaient pas toujours les plus appréciées. Il n'était pas simple d'être une reine traditionnaliste dans un monde en rapide évolution.

Aussi, lorsque son fils pénétra dans le salon privé de sa mère, il s'attendait à passer un moment relativement désagréable. Après avoir embrassé la souveraine avec affection, puis s'être installé dans l'un des fauteuils de la pièce fortement parfumée, il attendit que la sentence tombe.

— Mon fils, tu te fais vieux, déclara-t-elle de but en blanc.

— J'estime tout de même avoir quelques belles années devant moi, répondit-il avec humour.

Sa remarque ne fit pas mouche et ne lui valut qu'un regard noir.

— Tu sais qu'il est attendu d'un roi qu'il produise des héritiers, continua-t-elle, et même si tu n'es pas encore sur le trône, tu es largement en âge de trouver une femme à épouser.

— Oui...

— D'autant plus qu'après l'attaque que nous avons subie, un beau mariage renforcerait la famille royale.

La question difficile à aborder était enfin tombée. Louis était né dans la royauté et savait pertinemment ce que cela impliquait quant à sa vie amoureuse. Il ne s'était jamais perdu dans les jeux de la cour, sachant qu'il n'aurait pas réellement son mot à dire concernant l'identité de sa future épouse, comme son père, son grand-père, son arrière-grand-père et de nombreux autres avant lui. Il avait secrètement espéré que ce jour n'arriverait jamais, qu'il pourrait à la place tomber follement amoureux et épouser l'élue de son cœur, tout en restant conscient que ce n'était qu'un



rêve.

— J'imagine donc que vous avez prévu une liste des femmes qui pourraient prétendre au rôle de reine ? demanda-t-il d'un ton défaitiste.

— C'était en effet mon plan initial, mais je pense qu'une nouvelle option s'offre à toi.

Louis arqua un sourcil. Il aurait presque préféré qu'elle lui déballe une liste de femmes fades plutôt que de suggérer quelque chose de nouveau.

— Je vous écoute, l'encouragea-t-il néanmoins.

Sa mère se racla discrètement la gorge, comme si les paroles qu'elle s'apprêtait à prononcer la lui brûlaient.

— Il est assez évident que tu t'es beaucoup rapproché de Gabrielle, déclara-t-elle sans détour.

— Quoi ? Mère, elle nous a sauvé la vie, il est tout naturel que je me rapproche d'elle.

— Louis, ne me prends pas pour une idiote, rétorqua la reine. Vous batifolez...

— Nous ne batifolons pas !

— Vous batifolez ! insista-t-elle. Et cela ne date pas d'après les événements tragiques dont nous avons été victimes ! Dès le premier jour, vous vous êtes bien entendus, c'est évident.

— Non !

— Cesse de me contredire !

Louis regarda sa mère avec effarement, incapable de lui désobéir.

— Tu es rouge, enchaîna-t-elle. Si j'avais besoin d'une preuve de plus, je la tiendrais là.

Elle marqua une pause, s'attendant presque à ce qu'il



l'interrompt à nouveau, mais le prince était trop médusé pour répondre.

— Ce n'est pas seulement une femme que tu cherches. C'est une reine. Quelqu'un capable de porter la couronne que j'ai sur la tête, et je puis te dire par expérience que ce n'est pas un rôle à la portée des faibles de cœur. Les demoiselles s'imaginent monter sur le trône, porter de belles robes et servir de jolis instruments à leurs maris, mais nous avons tout autant de pouvoir que le roi. Gabrielle en est capable, elle l'a déjà démontré en montant sur le trône.

— Les circonstances...

— ... étaient différentes de celles d'un règne classique, je te l'accorde. En attendant, elle a su se montrer à la hauteur. De plus, te lier ainsi à une étrangère est un geste audacieux, mais qui pourrait te rapporter gros ! Plus qu'un accord de paix, tu pourrais former une alliance qui bénéficierait au royaume et nous permettrait d'avoir accès aux technologies...

— Je le savais ! s'exclama-t-il.

Il s'était levé d'un bond, rouge de colère. Pointant sa mère d'un doigt accusateur, il explosa.

— Pendant un instant, déclara-t-il, j'ai cru que vous me compreniez, mère. Que vous aviez fait attention à ce que je ressentais, que vous aviez écouté mes besoins. Je n'aurais jamais dû croire que c'était possible. Toute ma vie, vous n'avez fait que calculer ce qui serait le plus rentable pour moi, au lieu de vous soucier un seul instant de mon bien-être !

— C'est là le fardeau que tu dois porter en tant que futur roi ! rétorqua-t-elle avec indignation. Je ne m'excuserai pas de t'avoir facilité le travail !



Dans leur emportement, ils ne se rendirent pas compte que leurs voix traversaient les portes du salon, devant lequel Arianne s'était retrouvée au hasard de ses déambulations dans le château. Elle avait saisi la majeure partie de l'échange et décida de partir lorsque le ton avait monté.

Voilà que son problème commençait à se régler tout seul. Pas de la manière dont elle l'avait imaginé ou espéré, mais elle n'allait pas faire la difficile.



CHAPITRE 24



L'anniversaire de la reine

L'effervescence montait chaque heure dans le château. L'anniversaire de la reine était l'un des événements les plus attendus de l'année. Repoussé à cause de l'enlèvement, la monarque avait décidé de prendre sa revanche sur le mauvais sort et de tenir la fête la plus grandiose à ce jour. Tout était mis en œuvre pour impressionner : la réception aurait lieu dans les jardins de la reine, un lieu habituellement réservé aux personnes qu'elle portait dans son estime. La décoration se devait d'être irréprochable, tout comme les invités qui se battaient pour s'arracher le travail de couturiers réputés, gardant jalousement pour eux leurs idées.

Arianne s'était volontiers prise au jeu : si elle ne comptait pas changer de style pour l'occasion, elle avait trouvé un moyen de l'hybrider avec la mode galéite et avait hâte de porter fièrement sa tenue.



Son plaisir n'était gâché que par le pic d'angoisse dont elle ne semblait pas pouvoir se débarrasser. Gabrielle était têtue, la juriste le savait et l'avait aidée à mettre son plan à exécution, mais elle craignait toujours que quelque chose ne se passe pas comme prévu. Son amie, en revanche, ne semblait pas douter un seul instant.

— Je t'assure, j'aurais presque honte de ne pas réussir à décolérer, répétait la brune alors qu'elle se battait contre sa propre tenue. Mais trop, c'est trop.

Une domestique pénétra alors à toute vitesse dans la chambre, rougie.

— Mesdames, dit-elle en reprenant son souffle, Sa Majesté royale le prince Louis souhaiterait s'entretenir avec madame Elsën.

L'intéressée roula des yeux.

— J'imagine que vous lui avez dit que je n'étais pas présentable et que je ne souhaitais pas recevoir de la visite ?

— Il a insisté, madame.

— Mettez un paravent et faites-le entrer.

— Vous... vous êtes sûre de le vouloir ?

— Je ne me répèterai pas.

Arianne lança un regard réprobateur à la jeune femme : il n'y avait nul besoin de se montrer si désagréable avec le personnel.

Après quelques moments d'agitation, Louis fut enfin introduit dans la chambre. Il salua rapidement Arianne, puis rougit en voyant le meuble qui dissimulait Gabrielle à sa vue. Il ne discernait que le haut de ses cheveux, élégamment coiffés.

— Oh ! s'exclama-t-il. Madame, je suis confus, je ne pensais pas vous interrompre dans un moment si... inopportun.



— Je n'aurais jamais demandé à une domestique de vous mentir, répondit-elle sur un ton suffisant. Mais vous aviez l'air pressé, alors je vous écoute.

Le jeune homme se racla la gorge et se redressa, cependant elle ne tourna pas son regard vers lui.

— J'en déduis que vous avez pu faire tous les préparatifs pour le bal, toutes les deux ? Ma mère sera ravie de l'apprendre.

— Je suis sûre qu'elle le sait déjà.

— Oui... certainement, répondit-il avec embarras. Mais il y a peut-être un détail auquel vous n'avez pas pensé, du moins c'est ce que la rumeur prétend...

Il devenait de plus en plus rouge, tant et si bien qu'Arianne l'aurait presque trouvé mignon. Presque.

— C'est-à-dire ?

— Vois-tu, il est en général mieux vu de se présenter au bal avec un cavalier pour accompagnateur. C'est probablement une tradition qui n'existe pas à Artisis, mais je me suis dit que, si jamais cela te plaisait...

La blonde pinça son nez en fermant les yeux. Le prince, n'arrivant pas à se sortir de son embarras, continuait de patauger dans la mare de sa confusion.

— ... Gabrielle, nous pourrions y aller ensemble ?

Elle ne répondit rien pendant un moment, concentrée sur quelque chose qu'il ne pouvait voir.

— C'est très aimable de ta part de t'inquiéter pour nous, finalement par répondre sur un ton laconique, mais comme nous n'avons pas de cavaliers, nous avons décidé de venir ensemble au bal. Nous serons chacune la cavalière de l'autre, en quelque sorte.



— Ah...

La déception perçait sa voix comme une lame aiguisée traverse une plaie. Le prince finit par bafouiller quelques mots, s'excusant de devoir s'éclipser rapidement.

Lorsqu'il fut parti, Gabrielle soupira, une once de tristesse dans la voix :

— Il n'a pas l'habitude d'être rejeté.

— En effet, répondit Arianne. Je ne l'avais jamais vu aussi nerveux, il n'a pas fait le moindre commentaire sur ma tenue...

Son amie se hissa sur la pointe des pieds pour pouvoir l'apercevoir par-dessus le paravent. Elle lui sourit chaleureusement.

— Tu es magnifique. J'ai toujours su que la couleur t'allait mieux que le noir ! Ces morceaux de tulle rendent très bien aussi. Tout le monde aura le regard braqué sur toi.

— Pas s'ils te voient arriver la première, répondit son amie, un sourire au coin des lèvres.

Quelques heures plus tard, les cloches du château sonnèrent le début des festivités. Tous les invités étaient déjà présents, à l'exception des étrangères qui s'étaient excusées : leurs préparatifs prenaient plus de temps que prévu.

La scène était magnifique : de toute évidence, la reine avait réussi son coup. Ce bal serait *le* bal de l'année, si ce n'est de la décennie. Tous les invités s'étaient poudrés et avaient revêtu leurs plus beaux et riches atours afin de rendre hommage à la beauté de la cérémonie. On aurait dit qu'aucun événement tragique n'était survenu si peu de temps auparavant ; ou plutôt, on avait tout fait pour effacer ce douloureux souvenir.

Les teintes de rouge et de pourpre se mêlaient



harmonieusement, créant un camaïeu de couleurs semblables à un coucher de soleil. Pourtant, malgré les efforts les plus grands de certains, aucun n'arriva à faire un tant soit peu d'ombre à la famille royale quand elle fit son entrée au complet. Le valet demanda le silence et présenta ceux qui n'avaient plus besoin d'être présentés. Tous resplendissaient, grandioses dans leur superbe. La reine, bien ancrée dans la force de l'âge, ne portait plus les marques de la fatigue et du stress entraînés par les privations qu'elle avait subies. Elle était d'une beauté enviée par de nombreuses femmes de sa génération, son port de tête toujours aussi haut que le jour où elle avait porté la couronne pour la dernière fois. À ses côtés, son mari semblait plus calme qu'il ne l'avait été depuis des années. Henry avait gagné quelques années en quelques jours, mais également la sagesse qui les accompagne.

Quant à leurs enfants, ils étaient le symbole d'une relève fièrement assurée. Tous parés de bijoux flamboyants, ils rayonnaient. La beauté d'Angèle attirait le regard de tous les prétendants, qui avaient récemment été informés qu'elle souhaitait trouver époux dans l'année. Louis non plus n'avait pas à rougir : accompagné d'une demoiselle issue de l'une des plus grandes familles nobles, il semblait sur le point, lui aussi, de faire une annonce du même acabit. Quant à Charles, il avait presque regagné la jovialité qui le caractérisait.

Après les acclamations de circonstance, ils se mêlèrent à la foule. Entourée de courtisans, la reine lança le début des festivités : des serviteurs passèrent avec des plateaux chargés à ras bord de friandises diverses et d'alcools délicats.

Tous se réjouissaient, pourtant une absence commençait à se faire cruellement sentir. Aucune personne saine d'esprit n'aurait



pu vouloir sauter une telle occasion, étranger ou non.

C'est justement alors qu'on commençait à s'inquiéter qu'un malheur ne leur soit arrivé qu'un brouhaha entrecoupé d'exclamations de surprise brouilla les conversations. Perdue dans les dédales des jardins, la reine mit du temps à retrouver son fils et son mari non loin, tous deux tournés vers les escaliers qu'ils avaient descendus quelques instants plus tôt, lors de leur présentation.

Ce ne fut que lorsqu'elle les rejoignit et porta son regard dans la même direction que les leurs qu'elle comprit ce qui créait une telle commotion.

D'un bleu profond comme celui de la haute mer, la robe de Gabrielle franchissait en cascades les marches sous ses pas. Les plis savamment étudiés donnaient l'impression qu'elle commandait une marée descendante, complimentant ses moindres mouvements. Les jupons entrelacés tombaient d'un corsetage fin et étudié pour épouser ses formes, faisant ressortir une féminité que l'on n'avait encore jamais perçue chez elle. À son cou se trouvait un collier d'or richement décoré, serti de saphirs ondins qui brillaient à la lumière des braseros.

Ses cheveux, relevés en un chignon complexe et couvert de pierres précieuses, libéraient son visage, exposant au monde sa puissance et son assurance. Le regard ferme, droit devant elle, Gabrielle rayonnait d'une beauté qu'on ne lui avait encore jamais prêtée. Soudainement, elle faisait honneur à toutes les distinctions qu'elle avait reçues : dirigeante d'Artisis, diplomate d'*à-travers-la-mer*, élue de l'Ange Gabriel, ancienne reine et héroïne du royaume de Galéo.

À ses côtés, Arianne n'avait pas non plus à rougir de son



charisme. Adoptant enfin une tenue moins morose qu'à son habitude, elle s'était surpassée en termes d'élégance et de pres-tance. Son costume, étudié pour épouser son corps, faisait éma-ner d'elle une aura de puissance, d'immuabilité, une force tranquille face à laquelle personne n'aurait osé se mesurer. D'un calme sans égal, elle avançait au milieu des regards effarés de l'assistance sans même sembler les remarquer.

Les deux émissaires se frayèrent un chemin dans la foule, es-suyant une pluie de compliments sans en rougir. Arrivées devant les époux royaux et leurs fils, elles esquissèrent une révérence qui leur fut rendue.

— Vos Altesses royales, déclara Gabrielle. C'est une soirée magnifique.

— Votre présence nous honore, Mesdemoiselles, répondit le roi.

— Et nous comptons bien en profiter autant que possible. Bonne soirée, Messieurs.

Gabrielle s'inclina à nouveau et fit mine de partir. La reine fronça immédiatement les sourcils, essayant de capter le regard de l'étrangère, qui l'ignore complètement. Impossible pourtant de la manquer. Se retournant vers son mari, elle lui intima à force de coups d'yeux insistants d'agir.

— C'est une belle soirée pour célébrer l'anniversaire de mon épouse ! ajouta-t-il presque un peu trop tard.

La diplomate se retourna, les yeux agrandis, comme si elle ne se rendait compte qu'à l'instant de la présence de la reine.

— Oh, oui, bien sûr !

D'un geste gracieux, elle attrapa un verre sur le plateau que lui tendait un serviteur. À cet instant précis, Louis sentit son



estomac se contracter. Il observa attentivement son amie. Outre leur interaction plus tôt dans la journée, une fois la stupeur de la voir ainsi en beauté passée, il se rendit compte que quelque chose clochait. Rien de ce que s'apprêtait à dire Gabrielle ne pouvait être bon.

— J'aimerais porter un toast ! annonça-t-elle.

La foule tout autour se retourna, formant ainsi un cercle dans lequel ils furent tous les cinq enfermés. Arianne, plus à l'écart, avait le regard fixé sur son amie, mais n'hésitait pas à lancer une œillade vers la famille royale, visiblement gagnée chaque seconde par l'incertitude.

— Un toast, répéta Gabrielle. Je lève mon verre ce soir en l'honneur de la reine Elisabeth.

Un murmure d'approbation parcourut la foule.

— En l'honneur de cette femme pour qui j'ai mis en péril ma vie, continua-t-elle. En l'honneur de cette femme qui jamais ne m'a considérée comme la dirigeante d'une future nation alliée.

Cette fois, un silence sidéré tomba.

— En l'honneur de cette femme qui, sitôt que j'ai rendu la couronne à son propriétaire, a souhaité que je la porte à nouveau, en tant qu'épouse de son fils. En l'honneur de cette femme qui n'a su voir en moi qu'un pion de plus sur un échiquier. En l'honneur de cette femme qui n'a vu chez moi que la paire de hanches d'une sauvage, tout juste assez bonne pour donner des héritiers à son précieux royaume.

Le regard de Gabrielle était d'une dureté sans égal. Sans fléchir alors que la reine se décomposait sous ses yeux, elle récitait un texte qu'elle avait mûrement réfléchi, détruisant tout sur son passage.



— À vous, Elisabeth, ajouta-t-elle en levant sa coupe plus haut. Au plaisir que je ressens de savoir que cette soirée est la dernière que je passe à Galéo. Ne vous en faites pas, ajouta-t-elle rapidement, monsieur Devankel est déjà en chemin. Puisque le fait que je sois une femme vous distrait de la raison première de ma présence, nous avons conjointement décidé d'échanger nos rôles.

Luttant pour sortir de la léthargie induite par le choc, Louis cligna des yeux de nombreuses fois. Il tremblait et sa voix se brisa quand il l'appela :

— Gabrielle !

— Je vous saurais gré, répondit-elle sèchement, de voir toutes les affaires dont vous voudrez débattre demain avec Arianne, qui assurera ma mission le temps que mon remplaçant arrive. Adieu, Votre Altesse. Si vous le voulez bien, j'ai encore quelques personnes à saluer.

Incapable de bouger ou de répondre, le prince resta là tandis qu'elle s'éloignait. La tâche de couleur bleue au milieu d'un nuage de rouge qu'elle était se fondit dans la masse qui n'osait plus l'approcher. Louis ne sentit pas les larmes qui lui brouillaient la vue se former, pas plus qu'il ne réussit à comprendre un traître mot des échanges à moitié silencieux entre sa mère et son père.

Lorsqu'enfin il réussit à revenir sur terre, il ne voyait plus ni Arianne ni Gabrielle. Comme un somnambule encore pris dans son rêve, il se mit en tête de courir après les étrangères, mais son père l'arrêta.

— Louis ! lui intima ce dernier d'une voix étranglée. Il faut la laisser partir. Nous ne survivrons pas à un accident



diplomatique de plus.

— Non ! Vous ne pouvez pas me dire quoi faire, enragea-t-il.

Il... il me la faut !

— C'est trop tard, mon fils.

Comprenant que ses mots de l'atteindraient pas, Henry appela ses gardes qui, délicatement, prirent le jeune homme par les bras, l'écartant aussi discrètement que possible de la foule.

À cet instant précis, Louis comprit bien trop tard que l'amour de sa vie venait de le quitter, définitivement.



CHAPITRE 25



L'arrivée de Farell

Des cheveux plus sombres qu'une nuit d'orage, des yeux d'obsidienne, un menton proéminent et un nez droit. De profil, Farell évoquait un corbeau, voire un rapace attendant de fondre sur sa proie. Il avait le regard dur, économisait ses mots et ne partageait sa pensée avec personne.

Son arrivée ne fut pas une fanfare comme celle de Gabrielle : après des salutations aussi courtes que réticentes, il demanda à rejoindre le château aussi vite que possible. Arianne semblait même gênée de la froideur de son dirigeant. De toute évidence, ces deux-là ne s'entendaient pas particulièrement bien, se limitant à une tolérance respectueuse.

Pas une seule fois il ne fut fait mention de l'idée d'un mariage. Louis fit de son mieux pour se faire oublier tout en assurant ses fonctions. Cependant, il sentait le jugement de Farell s'abattre sur ses épaules comme une sentence. Comment



expliquer un quiproquo si évident à des personnes si hermétiques ? Même Ariane ne lui adressait la parole qu'en cas d'extrême nécessité. Ce nouvel arrivé était froid et dur, au point où la volonté même du roi semblait se briser face à celle de l'étranger. Contrairement à sa compatriote, il n'hésitait pas à mettre en avant les points sur lesquels Artisis dominait Galéo : leur technologie, leur agriculture, leur navigation et l'étendue des terres qu'ils avaient explorées. Si Gabrielle n'avait pas été l'héroïne du pays, on ne l'aurait non seulement pas cru, mais renvoyé sur-le-champ, tant sa suffisance exacerbaient son attitude déplaisante. Cependant, il fallait bien une signature au bas du traité.

La reine se retira dans ses quartiers, c'est en tout cas ce qu'affirma son époux pour excuser son absence aux repas.

Les jours qui suivirent se révélèrent particulièrement épuisants, sauf pour Farell. Ce dernier refusait toute visite de courtoisie, ne souhaitant rien découvrir de la culture galéite. Son seul centre d'intérêt était la ratification des Accords qui touchait enfin à sa fin, ainsi que quelques visites auprès de la statue de l'Ange, que des travailleurs envoyés par la famille royale avaient commencé à sublimer, débarrassant les environs des plantes envahissantes.

Cependant, il acceptait tout de même de se présenter aux dîners, en compagnie d'Ariane. Contrairement à lorsque Gabrielle était encore présente, la blonde ne se mélangeait plus avec la foule, n'échangeant que de rapides mots avec le dirigeant.

Lors d'un repas, Farell se retrouva en face de Louis. L'ambiance était si lourde que même les serviteurs osaient à peine s'approcher pour apporter les plats. N'y tenant plus, Angèle, qui était assise à côté de son frère, brisa la glace.



— Messire Devankel, lâcha-t-elle de but en blanc avec un doux sourire. Excusez ma curiosité, mais je me demande comment madame Elsën et vous vous êtes retrouvés à régner en même temps sur un seul pays ?

L'étranger leva les yeux vers la princesse, qui ne trembla pas sous son regard scrutateur. Avec un sourire en coin, il essuya ses lèvres avant de prendre la parole.

— C'est une très bonne question, même si je pense que vous ne comprenez pas tout à fait de quoi il en ressort, la corrigea-t-il d'un ton suffisant. Gabrielle et moi-même ne régnons pas sur l'archipel d'Artisis, nous le *dirigeons*. Cela implique que nous n'avons pas hérité le titre, mais plutôt que nous l'avons...

Arianne eut un geste brusque, un sursaut à cause duquel elle laissa tomber sa fourchette. Elle s'excusa à demi-mot et ignora parfaitement le regard que Louis porta sur elle.

— ... nous l'avons *obtenu* car notre peuple nous l'a donné.

— Le peuple vous l'a donné ? répéta Angèle.

— La tradition veut que des duos de politiciens se présentent à une élection qui a lieu tous les cinq ans, afin de choisir ceux qui seront les plus aptes à diriger. Cela implique que le peuple, c'est-à-dire toute personne justifiant de la nationalité artisienne, désigne deux personnes, souvent un doyen et un novice, afin de diriger le pays. Ceci étant dit, Gabrielle et moi avons prouvé que l'on pouvait briser ce genre de règles, en nous présentant en tant que couple...

— Couple ?

Louis avait parlé plus vite qu'il n'avait réfléchi. Il jeta un regard autour de lui, comme s'il pensait que quelqu'un avait posé la question à sa place. Farell lui lança un regard noir.



— Gabrielle et moi nous connaissons depuis nos plus tendres années, expliqua-t-il. Nous avons étudié ensemble et tracé notre chemin jusqu'à notre place actuelle.

Il eut un petit rire.

— Même si nous ne sommes pas mariés, ajouta-t-il, nous sommes aussi proches que deux personnes peuvent l'être.

Il fallut au prince toute sa volonté pour ne pas hurler. Son visage prit une teinte pourpre et il se concentra sur son repas, qui ne lui faisait soudainement plus envie.

Angèle, quant à elle, fixait Arianne. Si l'étrangère était connue pour son stoïcisme, elle ne put cacher ses petites grimaces de dégoût pendant que Farell parlait, notamment lors de sa dernière remarque. Difficile de poser la question frontalement, pensa-t-elle. Mais Angèle n'était pas princesse pour rien : les intrigues faisaient partie de son quotidien.

— Mademoiselle Elsën est vraiment incroyable ! dit-elle avec enthousiasme. Sa présence illumine toujours ma journée.

— C'est vrai ! abonda immédiatement Farell.

Il était presque trop enthousiaste, alors qu'Arianne donnait l'impression de vouloir quitter la table, ou disparaître. Absolument investie dans son investigation, elle donna un léger coup de pied à son frère sous la table, l'invitant à rester attentif.

— C'est une femme tout bonnement formidable, continua l'étranger. Bien sûr, elle n'est pas parfaite et elle a tendance à prendre des décisions avec un peu trop de précipitation, mais j'admire sa capacité à devenir l'amie de tous, d'une façon ou d'une autre.

— Vous vous complétez bien sur ce dernier point, trancha sa compatriote. Elle a la délicatesse qui vous manque parfois.



Angèle écarquilla les yeux, incrédule, tandis que Farell se tourna vers Arianne.

— On peut l'envisager ainsi, oui. Disons que je ne vois pas l'intérêt de me plier en quatre pour préserver la sensibilité des autres.

La blonde haussa les sourcils et prit tout son temps pour mâcher et avaler sa bouchée, ce qui eut le don d'énerver Farell au plus haut point, fait qu'il eut du mal à dissimuler.

— C'est en effet ce qu'il m'a semblé, confirma-t-elle. J'ai toujours trouvé qu'il y avait quelque chose d'admirable chez les personnes qui savent mettre de côté toute empathie pour arriver à leurs fins.

Le dirigeant plissa les yeux, conscient que ce qu'elle essayait de faire passer pour un compliment n'était autre qu'une insulte délicatement déguisée. Néanmoins, il n'arrivait pas à trouver quelque chose d'intelligent à répondre, ce qui permit à Arianne de continuer sur sa lancée :

— Prince Louis, pensez-vous qu'un dirigeant doive agir sans tenir compte des sentiments de son peuple ?

L'intéressé manqua de s'étouffer. Perdu dans sa mélancolie, il avait suivi la conversation d'une oreille distraite, ne s'attendant certainement pas à être invité à y participer.

Il lança un regard vers son interlocutrice et soudain il comprit.

Il comprit enfin les regards discrets qu'elle échangeait avec Gabrielle, les gestes d'une langue qu'elles seules parlaient, les plans qu'elles semblaient fomenter sans même se concerter, les discussions qui auraient dû durer des heures pour mettre en place une stratégie dont on ne percevait jamais la trace.

En face de lui se trouvait une alliée, de cela il ne pouvait



douter. La détermination qui brillait dans les yeux d'Arianne était un appel, une main tendue pour lui permettre de briller. Plus que cette ouverture qu'elle lui offrait, c'est sa confiance qu'elle lui donnait. Elle le savait capable de répondre avec intelligence. Il avait recherché ce sentiment toute sa vie et son cœur s'emballa quand il se sentit sortir soudainement d'une sorte de sommeil centenaire. Il était prêt.

— Eh bien, je pense qu'il y a un juste milieu, admit-il d'un ton soudainement confiant. Le rôle de dirigeant est de se retrouver, d'une certaine façon, au-dessus de son peuple afin de pouvoir le diriger. Cependant, il est important de ne pas ignorer ceux que l'on gouverne. À défaut de pouvoir toujours contenter chacun, j'estime qu'une grande partie de l'exercice de la gouvernance réside dans la recherche d'un équilibre. Il faut savoir faire des choix, souvent difficiles, afin de tirer le meilleur pour la nation, mais aussi pour chaque âme qui la compose.

Sans qu'il n'y prête attention, le silence commençait à se faire dans la salle de banquet. Des oreilles se tendaient dans la direction du prince, écoutant attentivement ce qu'il proclamait. Le roi lui-même avait cessé de discuter pour pouvoir entendre le discours de son fils, conservant un air grave.

— Ignorer complètement la voix de son peuple et ne pas faire preuve de la moindre empathie envers son ressenti est le meilleur moyen de s'attirer ses foudres, continua-t-il. Lorsque je monterai à mon tour sur le trône, une fois que mon père aura pu mener à terme son règne, je ferai en sorte de ne pas oublier les enseignements sur l'altruisme, la modestie et l'importance du travail en groupe que mademoiselle Elsën m'a dispensés.

À la fin de sa tirade, une vague d'applaudissements



respectueux s'éleva de tous bords. Angèle applaudit de bonne volonté, un sourire gracieux embellissant son visage. Arianne fit preuve de moins d'énergie, mais n'en resta pas moins enthousiaste.

— Mon cher frère, déclara la princesse avant que Farell ne puisse y mettre son grain de sel, voilà de sages paroles. Je propose que nous levions tous nos verres, à l'amitié entre Galéo et Artisis et à l'importance de l'empathie !

Le dirigeant artisien était rouge de fureur, mais ne put décemment ne pas se joindre à la célébration. Le geste sembla lui coûter terriblement cher et il ne parvint même pas à sourire.

Par ce simple tour de passe-passe, Louis se sentit retrouver un peu du flamboiement qui avait tant plu à Gabrielle lorsqu'elle l'avait rencontré. Il se redécouvrait, enfin, après avoir essuyé tant de blessures. Peut-être ne la reverrait-il jamais. Peut-être l'avait-il définitivement perdue, peut-être étaient-ils tout simplement trop différents. Cette blessure resterait à jamais ouverte et douloureuse, mais désormais il avait la conviction sûre et immuable qu'il ne pouvait rester indéfiniment un animal blessé. Pour son bien, et celui de milliers d'autres, il se devait d'aller toujours plus de l'avant.



CHAPITRE 26



L'heure des maux

Aussi loin que sa mémoire remonte, Louis se souvenait d'avoir ressenti le doute, l'inquiétude constante, le pressentiment de vivre au bord d'une crise. Était-ce la pression du rôle qu'il devrait assumer une fois adulte ? Les attentes que chacun faisait peser sur ses frêles épaules ? Sa propre volonté de ne se contenter que du meilleur de lui-même ou quelque chose d'autre, de plus profond, un instinct qui lui prédisait un futur dangereux ? Difficile de l'estimer, pourtant la sensation persistait.

Impossible cependant d'en parler à qui que ce soit, pas même aux membres de sa familles, aux rares amis qu'il avait ou même à un membre émérite des théologiens. Aucun Ange n'avait jamais répondu à ses prières et montrer le moindre signe de faiblesse était impensable. On le lui avait fait comprendre, ce depuis son plus jeune âge.

Voilà pourquoi il s'était forgé une carapace. À défaut de



pouvoir prévoir ce que l'avenir lui réservait, il avait décidé de se préparer à toute éventualité. En se montrant irréprochable, inapprochable et hautain, il avait appris non seulement à se montrer digne de son futur rang, mais aussi à garder à distance tous ceux qui pourraient lui vouloir du mal. C'était du moins ce dont il avait réussi à se convaincre, jusqu'à l'arrivée pour le moins fracassante des deux étrangères. Surtout Gabrielle.

Elle avait su passer à travers toutes ses défenses, s'était rarement prise dans les filets de ses intrigues, ou l'avait toujours fait avec la grâce nécessaire pour s'en dépêtrer.

Cependant, il ne voulait pas croire que l'amour qu'il avait vu naître pour elle n'était que le résultat d'une admiration distante. C'était une hypothèse qu'il avait sérieusement envisagée : il s'était déjà amouraché de quelques autres personnes par le passé, mais les sentiments qu'il éprouvait pour la dirigeante d'Artisis n'étaient en aucun cas comparables. Il y avait quelque chose de plus grand, de plus profond.

Impossible pour lui de déterminer si ces sentiments étaient réciproques, cependant. Elle ne l'avait jamais repoussé, sauf lorsqu'il avait dépassé les limites qu'elle lui avait imposées. Les mystères qu'elle faisait au sujet de sa vie sentimentale l'avaient rendu curieux, puis presque inquiet. Elle qui lui paraissait pleine de qualités ne pouvait décemment pas ne trouver aucun intérêt dans la beauté tragique des affaires de cœur. Ils s'étaient rapprochés, plus qu'aucun des deux ne se le serait autorisé en temps normal, et le prince devait croire qu'elle ne s'intéressait pas à l'amour ? C'était tout bonnement inconcevable.

Malheureusement, avant qu'il n'ait la chance de mettre au clair cette affaire qui l'intéressait tant, il y avait eu cet incident.



Difficile de déterminer dans quelles circonstances Gabrielle avait entendu les échos de la discussion qu'il avait eue avec sa mère, ni de quelle façon ceux-ci avaient été déformés avant d'arriver à ses oreilles. Quoi qu'il en soit, ce quiproquo ne pouvait en rester là. Tout espoir de rétablir parfaitement la vérité était peut-être perdu, mais la volonté du prince de faire amende honorable restait intacte.

Il avait jusqu'alors manqué de courage pour le faire. Cependant, le vent avait changé de direction et soufflait dans les voiles de sa détermination. Il était lancé et surtout, cette fois-ci, il avait une alliée.

Voilà comment le prince Louis se retrouva à prendre le thé en tête-à-tête avec Arianne. Sa discrète amie n'avait pas fait le moindre commentaire quant à l'étrangeté de la demande et s'était présentée, comme à son habitude, en avance, un air serein planant sur son visage.

Tous deux s'étaient installés confortablement tandis que le prince se lançait enfin.

— J'ai besoin de votre aide, déclara-t-il simplement.

La dame, alors occupée à goûter la boisson, leva son index pour l'arrêter. Une fois satisfaite, elle reposa sa coupe et le regarda droit dans les yeux.

— Nous sommes entre nous. Je pense qu'il est plus que temps pour toi de commencer à me tutoyer.

La remarque fit sourire le prince, qui ne se laissa pas démonter.

— J'ai besoin de ton aide, reprit-il.

— Je te la donnerai avec plaisir, tant que ta demande est raisonnable et que je suis en capacité de la satisfaire.



Louis sourit avec malice et décida de ne pas passer par quatre chemins.

— Tu n'ignores pas que j'éprouve une profonde affection pour Gabrielle. Son départ m'a grandement blessé et j'ai beau savoir que j'en suis la cause première, je souhaite que tu m'aides à résoudre un malentendu.

— Un malentendu ? répéta-t-elle.

— Parfaitement. Tu l'as très bien entendu lors de l'anniversaire de ma mère : la plupart des gens pensent que j'ai cherché à la séduire afin d'en faire une épouse faite pour le trône.

Arianne fronça les sourcils, mais ne l'interrompit pas.

— S'il est vrai que j'ai cherché à gagner ses bonnes grâces, en aucun cas je ne l'ai fait avec pour objectif de faire de Gabrielle une reine postiche. Cette idée vient de ma mère.

Il laissa à l'étrangère le temps de réfléchir.

— Tu sous-entends donc que c'est la reine qui a essayé de faire en sorte que vous vous mariiez ?

— Je ne suis pas opposé à l'idée de... eh bien, peut-être, si nos deux cœurs y sont enclins, je pourrais me voir prendre Gabrielle pour épouse... Mais ce n'est pas le sujet ! Si cela devait avoir eu lieu, je ne l'aurais fait qu'une fois la ratification des Accords définitive. Et puis, jamais au grand jamais je ne souhaite la voir devenir un... instrument à ma disposition.

Sa confiance s'émailla peu à peu. Pourquoi était-il si difficile d'exprimer ce qu'il ressentait pourtant si clairement ?

Arianne le surprit alors qu'il cherchait un moyen de reformuler sa pensée.

— Je pense voir où tu veux en venir. Cependant, je ne vais pas m'amuser à faire la coursière entre vous deux.



Elle posa sa tasse sur la table, croisa les doigts sur ses genoux et se pencha légèrement en avant, sur le ton de la confiance.

— Voici ce que je te propose. Rédige une lettre, aussi longue que tu l'estimes nécessaire, qui serait adressée à elle. Dis-y tout ce que tu as à dire et fais-la moi parvenir. Je ne la lirai pas, bien sûr, mais je la ferai parvenir à Gabrielle, avec un mot de ma part. Cela devrait l'enjoindre à la lire. Si jamais elle me fait passer un mot pour toi en retour, je te le ferai savoir.

Louis eut du mal à retenir un sourire, mais une pensée contraire lui vint.

— Mais... n'est-elle pas amoureuse de Farell ? D'après les propos qu'il a tenus au dîner l'autre soir...

Arianne leva les yeux au ciel. Ce geste surprit tant le prince qu'il en oublia ce qu'il comptait dire ensuite.

— Farell, reprit la juriste, est un homme plein de qualités. Qui plus est, il est très proche de Gabrielle et se montre assez... protecteur envers elle. Je n'irai pas dans le détail de leur histoire, ce n'est pas à moi de te la raconter. Ne t'en fais pas pour lui. Aussi aveugle qu'elle puisse se montrer parfois, elle est capable de discernement. Et puis, franchement, ajouta-t-elle en marmonnant, si elle était véritablement folle amoureuse de lui, je pense qu'ils se seraient tombés dans les bras il y a un bout de temps.

Quelque peu surpris par le ton pris par Arianne, mais non moins rassuré par la proposition de cette dernière, il s'empessa d'accepter.

Le prince courut presque jusqu'à ses appartements, où il ne demanda à être interrompu que dans le cas d'une urgence, avant de s'enfermer. Muni d'une plume, d'encre et de papiers, il se mit à écrire.



Il ne voulut pas faire un beau discours plein de verve, lui préférant une déclaration parfois rendue floue par sa fougue. S'il ne mentionna pas le mot *amour*, s'il ne fit aucune révélation, aucun aveu, il ne retint pas ses commentaires sur la manière dont s'était affreusement déroulée la suite des événements qui avaient mené au départ de la jeune femme.

Tandis qu'il se perdait dans la fougue de ses mots, une pensée resta constamment au fond de son esprit. Quel soulagement, pensait-il, de voir qu'une fois la parole libérée, il est bien plus simple de communiquer avec les autres !

Il coucha toutes ses pensées sur le papier, les confia comme convenu à la messagère et les maux s'envolèrent.



CHAPITRE 27



Le grand départ

Le texte était prêt. Chaque point avait été étudié, réétudié, approuvé et dicté à la ponctuation près. Un travail qui avait duré des mois et portait ses fruits : l'été galéite saluait enfin le texte des Accords entre Galéo et Artisis.

Le soulagement du roi était évident : bien que des tensions subsistassent dans son pays, les choses s'étaient nettement améliorées et la ratification du traité promettait d'être la pierre de voûte d'un nouvel avenir pour sa nation.

Seulement, un problème subsistait. Un problème qui aurait pu être anticipé, n'eût été pour la fierté de Farell. Pourtant, dans la salle du conseil, Arianne avait fermement tenu sa position.

— Ces Accords, répéta-t-elle, sont et resteront nuls et nonavenus tant qu'ils ne seront pas signés par Gabrielle Elsën en personne.

— Elle a déjà tout approuvé ! s'emportait le dirigeant. Les



correspondances le montrent, nous avons l'accord des conseils !

— La constitution d'Artisis est claire : un texte ne devient législatif que s'il est ratifié par les deux dirigeants du pays.

Leurs échanges houleux avaient continué pendant quelque temps, sous les regards médusés des membres du conseil galéite. Cependant, Arianne en était ressortie vainqueur. La solution était malheureusement simple : une délégation devait être envoyée sur l'archipel pour que le texte soit signé et devienne enfin officiel. Tant pis pour la célébration prévue par le couple royal, il faudrait attendre encore quelque temps.

Cependant, le roi déclara rapidement qu'il ne pouvait quitter son pays pour accompagner la délégation. Ayant déjà apposé son sceau, il n'avait plus à prendre part aux négociations, mais nécessitait tout de même la présence d'un émissaire représentant son autorité pour assurer le respect des Accords. La reine n'ayant pas les pouvoirs nécessaires pour assumer une telle mission, c'est naturellement que Louis s'apprêta à prendre la mer. Angèle ayant insisté pour faire partie du voyage, il était au moins rassuré de garder à ses côtés un visage familier. Arianne et Farell profiteraient également du voyage pour rentrer, ce qui enchantait moins le prince, en tout cas lorsqu'il se rendit compte qu'il devrait passer du temps en mer avec le dirigeant qui lui était si hostile. D'autant plus que cette histoire ne ravissait absolument pas l'étranger, qui continuait de ruminer plus ou moins silencieusement tandis que les préparatifs se faisaient.

Ce qui inquiétait le plus Louis, c'était la réception de son courrier à Gabrielle. La lettre était partie, il le savait. Elle était d'ailleurs probablement arrivée à bon port depuis, mais il n'aurait pas le temps d'en réceptionner la réponse avant de devoir



quitter son pays. Cette pensée l'angoissait, car même si cette réponse avait été négative, il aurait au moins su à quoi s'attendre. Au lieu de cela, il s'élançait vers un monde inconnu sans savoir quel accueil l'attendait une fois arrivé à destination.

Le voyage représenta en lui-même une aventure sans égale pour le prince et la princesse. Premièrement car ils n'avaient jamais quitté leur propre pays, si immense qu'il ne comptait presque aucun voisin avec qui partager une frontière. Leur royaume regorgeait déjà de tant de variété dans les paysages comme dans les mœurs qu'il leur avait fait croire, à tort, qu'ils savaient ce qu'était le voyage. Mais à bord du bateau artisien, entourés de marins dont ils comprenaient à peine la langue, ils se retrouvèrent bien vite dépaysés. Leurs seuls compagnons de voyage provenant de leur patrie étaient des soldats royaux et quelques serviteurs, assurant leur protection et leur confort tout en étant aussi perdus qu'eux. Au moins les Artisiens étaient-ils bienveillants.

La deuxième chose qui les surprit fut le voyage sur les flots en lui-même. Ils n'étaient que très rarement montés sur des navires et c'était là tout un monde nouveau pour eux. L'odeur iodée de la mer, le sol tanguant au rythme des vagues, le vent frais caressant leur peau et emmêlant leurs cheveux donnaient à leurs journées un rythme bien différent de celui de la cour et de toutes ses obligations. L'agitation sur le pont leur rappelait le balai constant des domestiques au château, tout en semblant fondamentalement différent : les membres d'équipage, bien que répondant à une hiérarchie claire, se parlaient franchement et avec respect, n'hésitant pas à s'interrompre ou à se corriger quand le besoin s'en faisait sentir.



Ce qui inquiéta quelque peu le prince fut la discrétion de Farrell les premiers jours du voyage. Il le vit peu, si ce n'est pour dire presque jamais, ne le croisant que tard la nuit, dans les couloirs. L'homme l'évitait comme la peste, c'était évident, à tel point qu'on ne le voyait pas aux repas, ni même se promener pour observer l'horizon sur la mer.

Un soir où le soleil se couchait lentement, colorant le ciel comme une toile d'aquarelle, il profita de la présence d'Arianne pour se montrer curieux.

— Il est comme ça lorsqu'il est contrarié, éluda-t-elle.

— Cette histoire de signature le contrarie à ce point ?

— Hein ? Oh, non. Enfin, si, il aurait préféré que l'affaire soit réglée en un tournemain, mais je ne pense pas qu'il se soit réellement fait d'illusion à ce sujet.

— Alors quoi ?

Arianne soupira et détacha son regard de la mer pour regarder ses mains.

— À ton avis ?

— C'est de ma faute ? suggéra le prince.

— On va dire ça. Il n'a pas très envie que tu revoies Gabrielle.

— Je croyais que tu ne voulais pas parler de leur relation ?

— Ce n'est pas ce dont j'ai parlé, le contra-t-elle. Je dis simplement qu'il ne veut pas tu la revoies.

— Ce qui me donne des indications sur leur relation.

Elle fronça les sourcils et se retourna vers le prince, qui lui offrit son plus beau sourire en coin.

— Décidément, tu as retrouvé ta forme, répondit-elle. Je ne sais pas vraiment si je m'en réjouis.

— Moi aussi, je t'apprécie beaucoup. Maintenant, crache le



morceau, l'incita-t-il.

La juriste chercha encore un moyen de contourner le sujet, avant de jeter l'éponge.

— Techniquement, ce n'est pas leur relation qui pose problème, mais plutôt les attentes de Farell. Donc, que ça soit clair, je ne t'ai *rien* dit.

— Clair comme de l'eau de roche, confirma-t-il.

— Bien. Déjà, il est follement amoureux d'elle.

Louis écarquilla les yeux.

— Et ça ne concerne pas leur relation ? s'étonna-t-il.

— Tais-toi si tu veux en savoir plus !

Il eut du mal à retenir un rire mais garda ses lèvres scellées.

— Le problème, c'est qu'il a toujours été très clair sur ce qu'il attend d'une femme, continua-t-elle. Crois-moi, je l'ai entendu plus d'une fois en parler, j'ai failli vomir à chaque fois. Il cherche une épouse de la beauté, de la coquetterie, du dévouement ; qu'elle soit intelligente et soumise, qu'elle l'admire, le soutienne tout en ayant sa propre indépendance ; qu'elle ne soit pas une idiote mais n'exprime pas trop son opinion et si c'est le cas, son avis doit être le même que le sien.

Le prince fronçait les sourcils au fur et à mesure qu'elle parlait.

— Je pense que je commence à saisir le cœur du problème.

— Tu ne crois pas si bien dire. Si Gabrielle répondait à ces critères, je me demanderais qui l'aurait tuée pour prendre sa place. Je vois mal comment il peut être amoureux d'une femme qui est si loin de ses attentes.

— On ne choisit pas de qui on tombe amoureux, soupira-t-il.

Arianne lui lança un coup d'œil rapide, avant de se concentrer



à nouveau sur la mer devant elle.

— J'imagine, oui. Quoi qu'il en soit, il s'est toujours montré très protecteur envers elle et cette tendance s'est exacerbée ces derniers temps. Il sait que vous avez été proches et je pense qu'il ne se fait pas à l'idée que ça pourrait être le cas à nouveau.

— Gabrielle doit enrager de savoir qu'elle possède un tel chien de garde, non ?

La blonde resta silencieuse un moment, réfléchissant profondément aux mots qu'elle devait employer.

— Elle... le remet parfois à sa place, mais le laisse tout de même faire.

Comprenant qu'elle n'irait pas plus loin dans son explication, Louis finit par changer de sujet. Plus le temps passait, plus il ressentait de la tendresse pour l'Artisienne. Elle avait beau être très fermée et distiller les informations au compte-gouttes, sa compagnie n'en restait pas moins agréable.

Il aurait été préférable que la situation reste la même pendant tout le voyage. En restant à distance, Farell et Louis assuraient une certaine forme de calme, évitant des conflits dont aucun des deux n'avait besoin.

Malheureusement, toutes les paix finissent par être troublées et c'est l'Artisien qui décida de tirer le premier. Sans prévenir, alors que la moitié du voyage avait déjà été parcourue, il sortit de son mutisme et alla chercher Louis, qui profitait de l'air frais du matin en compagnie de sa sœur. Arianne, qui se reposait non loin, vit son dirigeant débouler comme une furie et se rapprocha du groupe sans prendre part au débat. Le prince fit de son mieux pour éviter l'interaction, mais aucune porte de sortie ne s'offrit



à lui. Il finit par accepter la discussion par politesse.

— Je n'apprécie pas que l'on me prenne pour un idiot, lança aussitôt l'autre. J'ai vu qu'Arianne et vous maniganciez quelque chose. Si j'étais un tant soit peu inquiet, je penserais peut-être que vous complotiez quelque chose qui pourrait nuire à ma nation, mais je pense qu'Arianne est trop attachée à la sienne pour tenter quoi que ce soit.

Louis voulut répondre, surpris, mais la colère, la détermination et la certitude qui brillaient dans le regard et l'expression de Farell l'en dissuadèrent. L'homme semblait parti si loin dans son raisonnement que le prince ne sut comment réagir.

— Je préfère vous prévenir : vous risquez de rester dans l'archipel plus longtemps que vous ne le prévoyez.

— Pardon ? s'exclama-t-il d'un air surpris. Monsieur, je pense qu'il y a un malentendu, je n'ai jamais...

— Laissez-moi finir ! l'interrompt l'autre. Il serait très malvenu des envoyés galéites de rater l'un des mariages les plus importants d'Artisis juste après avoir signé un traité de paix, je me trompe ?

— Quoi ? Comment ça, un mariage ?

— Vous m'avez bien entendu, fanfaronna Farell. Je compte demander Gabrielle en mariage et je ne doute pas qu'elle en sera ravie ! Il faut vous y faire tout de suite, mon brave, vous allez devoir y assister.

En entendant ces mots, Angèle couvrit sa bouche. Arianne s'approcha discrètement. Le dirigeant créait une agitation à laquelle tous étaient sensibles et ce genre de discussions ne se tenait pas devant la première oreille tendue.

Louis fit de son mieux pour ne pas montrer la douleur



viscérale qu'il ressentit en entendant ces mots. De toute évidence, Farell avait parfaitement réfléchi à ce qu'il comptait dire et il accusa le coup.

— Je suis le seul à l'apprécier à sa juste valeur, insista le dirigeant. Vous n'avez pas conscience des besoins qu'elle a, alors je veux que les choses soient claires. Je sais ce qui s'est passé à Galéo, je connais les plans que vous avez faits pour elle. Laissez-moi vous le dire tout de suite : je ne vous laisserai pas les mettre à exécution, et...

— Ça suffit !

D'une voix ferme et grave, Arianne s'interposa. Se plaçant presque entre les deux hommes, son intervention coupa Farell dans son élan. Ce dernier bouillonnait, emporté par sa passion, tandis que Louis tremblait, le regard fixé dans le vide, les larmes au bord des yeux. Des larmes qu'on aurait pu prendre pour de la tristesse, mais qui n'étaient en réalité que l'expression de l'amertume qui faisait battre son sang dans ses oreilles.

— C'est assez, messieurs, insista-t-elle. Les Accords ne sont peut-être pas encore ratifiés, mais le moment est très mal choisi pour proférer des menaces. C'est irresponsable, immature et indigne de vos rangs respectifs !

La remarque cloua le bec des deux jeunes hommes. Le prince reprit sa contenance et acquiesça en silence. De son côté, l'Artisien ne semblait pas décolérer.

— Je suggère que vous ne vous parliez qu'en cas d'extrême nécessité, comme cela a été le cas jusqu'ici. Si jamais j'apprends que vous vous êtes à nouveau disputés, la cour de Haute Justice sera mise au courant.

Bien qu'ignorant ce qu'était cette cour, Louis estima qu'au



vu de la réaction de Farell à son évocation, il valait mieux qu'il n'en entende plus jamais parler.

Arianne fit demi-tour et s'éloigna, sans même se retourner pour s'assurer que ses directives soient suivies. Le temps qu'il détache son regard d'elle, le blond se rendit compte que son opposant avait disparu.



CHAPITRE 28



Bienvenue en Artisis

Le voyage touchait à sa fin. Respectant les désirs d'Arianne, Farell et Louis s'étaient ignorés et aucun incident ne fut à déplorer.

Le bateau fendait une mer de brouillard, ce qui avait le don d'inquiéter particulièrement les Galéites, malgré les mots de réconfort de la juriste.

— Il y a souvent du brouillard à cette période de l'année, les marins y sont habitués. Il n'y aura pas d'accident.

— Mais comment savent-ils si nous sommes dans la bonne direction ? s'inquiéta à nouveau Angèle.

— Le ciel était clair cette nuit et nous possédons des boussoles. Ne vous en faites pas, nous ne courons aucun danger.

C'est ce moment-là que choisit le capitaine du navire, un homme trapu qui ne se séparait pas de son sourire ni de sa barbe ridiculement longue, pour s'approcher et saluer Arianne. Il lui



parla ensuite en artisien, avec un accent si affreux qu'il fut impossible pour les non-initiés de comprendre un traître mot de ses paroles. Lorsqu'il eut fini, il fit une petite révérence et s'en alla. La juriste se retourna alors vers ses deux invités.

— Bonne nouvelle, nous allons arriver dans la journée ! déclara-t-elle en souriant.

— Pardon ? s'étonna Louis. Comment est-il censé savoir cela ?

— Bon sang, Louis, fais-nous confiance et regarde dans cette direction.

Elle pointa l'avant du bateau qui fendait les eaux. L'eau produisait un bruit plaisant à l'oreille, tandis qu'ils traversaient le brouillard.

Il ne fallut que quelques instants, durant lesquels les enfants royaux retinrent leur souffle, pour que le brouillard commence à se dissiper. Ils s'ébahirent chaque instant un peu plus en découvrant le spectacle qui s'offrait enfin à eux.

La silhouette d'une île immense se dessina peu à peu. Elle semblait s'étendre vers tous les horizons, révélant des rivages herbeux et caillouteux, à quelques centaines de mètres seulement d'une forêt composée d'arbres immenses. Ces derniers se dressaient en altitude, défiant le ciel et les lois physiques. Ils étaient le symbole d'une force inégalée, immuable et majestueuse.

Parmi leurs branchages et leurs feuillages se promenaient avec élégance des oiseaux de toutes les couleurs, allant d'un camouflé se mélangeant à la végétation à des nuances qu'aucun peintre n'aurait été capable d'égaler.

C'était un spectacle à nul autre pareil. Ils restèrent silencieux



tandis qu'Arianne sentit un soupir de soulagement lui échapper. Le retour à son pays natal lui faisait un bien fou, les côtes de son enfance lui avaient manqué.

— Chers amis, je vous souhaite la bienvenue en Artisis, dit-elle avec une pointe d'émotion dans la voix.

L'île était encore loin, mais on distinguait déjà le port qui les accueillerait.

— Il nous faudra quelques heures avant de pouvoir amarrer, affirma-t-elle. Je vous conseille cependant de vous préparer : ils sont prévenus de votre arrivée.

— Arianne, l'interrompit Angèle, pourquoi ne nous avez-vous jamais parlé de votre pays ? Tout a l'air si beau...

La blonde hésita, semblant peser sagement ses mots.

— Vous n'avez jamais posé la question, remarqua-t-elle simplement.

Elle les laissa ensuite à leur admiration, allant rejoindre le capitaine afin de préparer le débarquement.

Le pont s'agita encore plus que d'habitude, les matelots courant dans tous les sens, s'assurant que tout serait prêt pour le grand moment.

À mesure qu'ils approchaient du port, des bruits commencèrent à se faire entendre. Il fallut quelques instants à Louis et Angèle pour comprendre qu'il s'agissait des exclamations et des appels des Artisiens venus les accueillir. La foule semblait gigantesque, croissant au fur et à mesure de leur approche. Il y avait des gens partout sur le port, mais aussi dans les arbres au loin, en hauteur sur des plateformes accrochées à même les troncs. Des oiseaux disproportionnés portaient de grands paniers dans lesquels se serraient des personnes qui saluaient déjà les



nouveaux arrivés. Rendant timidement le geste, le frère et la sœur échangèrent un regard où se mêlaient la surprise, l'excitation et l'impatience.

Ils avaient presque atteint leur destination et pourtant ils ne cessaient de découvrir de nouvelles choses alors que leurs yeux continuaient de parcourir la foule qui faisait preuve d'un enthousiasme auquel ils ne s'étaient pas attendu. La tenue vestimentaire d'Arianne et de Gabrielle à leur arrivée en Galéo leur sembla soudainement bien plus logique : c'était tout simplement la mode sur l'île. Les hommes, les femmes et les enfants se mêlaient les uns aux autres dans la célébration, interpellant les nouveaux venus alors que le navire entamait le processus d'amarrage.

Arianne rejoignit enfin le prince et la princesse, sous un tonnerre d'applaudissements. On put entendre son nom clamé tandis qu'elle saluait humblement d'un geste gracieux de la main. Lorsque ce fut le tour de Farell de les rejoindre, les applaudissements redoublèrent. Il en sourit si fort qu'Angèle se demanda s'il n'était pas en train de se faire mal.

Lorsque le bateau fut finalement arrêté, à quelques mètres des planches, Louis exprima enfin son doute.

— Comment est-on censé...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que son souffle mourut en même temps que son cœur cessa de battre.

Fendant la foule, accompagnée par un groupe de personnes qui devaient certainement être d'éminents politiciens, Gabrielle avançait d'un pas confiant. Ses enjambées étaient grandes et souples, elle rayonnait d'une santé qui lui faisait défaut depuis quelque temps. Tenant son chapeau pour l'empêcher de tomber,



elle leva les yeux vers le pont, un grand sourire sur les lèvres.

S'il avait un seul instant douté de ses sentiments à son égard, Louis aurait senti toutes ses inquiétudes se dissiper à cet instant précis : elle était plus belle encore que dans son souvenir, comme si, à la redécouvrir, il tombait à nouveau amoureux. Son cœur se serra davantage quand il se dit que ce n'était probablement pas lui qu'elle regardait ainsi.

D'un geste, elle invita un marin à quai à utiliser une manivelle, qui fit grincer un mécanisme déployant un escalier qui monta à hauteur du pont, d'où une planche fut tirée pour permettre à tous de descendre.

— Impressionnant, murmura le prince. C'est terriblement ingénieux !

— Il va falloir t'y faire, rit Arianne. Nous adorons ce genre d'inventions.

Elle les invita à descendre. Farell se rua presque en bas des escaliers pour aller cueillir Gabrielle dans ses bras. Cette dernière eut un rire qui parut un peu forcé et réussit à toucher terre, non sans avoir négocié féroce­ment. Arianne lui offrit ses bras dans un geste bien plus respectueux et elles profitèrent toutes deux d'une embrassade amicale.

Ce fut alors au tour de Louis de la saluer.

Le temps se suspendit entre eux, comme s'ils prenaient tous les deux leur souffle avant de plonger. Les mots n'auraient pas suffi pour exprimer ce qu'ils ressentaient à ce moment-là. Gabrielle ne laissait rien savoir de ce qu'elle pensait, son visage restant de marbre malgré la course folle de son cœur qui lui donnait presque la nausée. Elle paraissait inatteignable, si grande et si puissante qu'on ne pouvait que courber l'échine face à elle.



Ce n'était plus l'étrangère arrivée en pays inconnu, chamboulée par des coutumes et un langage qui n'étaient pas les siens, prise dans les filets d'intrigues dont elle ne pouvait s'extraire. C'était la dirigeante d'une puissante nation, dont l'Histoire témoignait de l'ingéniosité et de la puissance, élue d'un Ange, créature mythique que l'on pensait disparue. Elle imposait le respect et son autorité n'était pas à remettre en question.

Face à elle, Louis se sentait petit, se demandant si elle avait pu se sentir ainsi en le rencontrant. Il ne lui fallut pas longtemps pour savoir que ça n'avait pas été le cas.

Elle tendit la main vers lui et il la prit. Leur poignée de main fut saluée par la foule, approuvant ce signe de bonne entente. De toute évidence, l'affaire du mariage n'avait pas atteint les oreilles du peuple, qui voyait dans ce geste le plaisir des retrouvailles. Il fallut que Gabrielle crie pour qu'il puisse l'entendre.

— Je suis contente de te revoir. J'ai bien reçu ta lettre, ajouta-t-elle.

Louis fut pris d'un vertige. Il en avait presque oublié la missive et espéra qu'elle dirait quelque chose. Mais la dirigeante n'élabora pas davantage et lâcha sa main, avant d'aller saluer Angèle. Légèrement sonné, il resta immobile pendant quelques secondes, avant de faire de son mieux pour paraître calme et détendu.

Une fois les salutations faites, il y eut un appel au calme. Des personnes vêtues de bleu se répartirent dans la foule et se mirent à répéter exactement les paroles de Gabrielle alors qu'elle s'adressa à son auditoire.

— Mes amis, déclara-t-elle, je suis heureuse de vous retrouver. Au nom du peuple artisien, je vous souhaite la bienvenue !



Puissiez-vous trouver un second foyer parmi nous. La liberté est un trésor que nous chérissons chaque jour, aussi sentez-vous libres d'explorer nos forêts, de découvrir nos coutumes, de vous mêler à nous sans avoir la crainte d'être blessés. Tous ici ont une histoire à vous raconter, des choses à vous apprendre et nous nous montrerons plus qu'enthousiastes à vous partager notre savoir ! Bien sûr, quelques obligations nous lient encore, mais vous serez ensuite libres de vous promener comme bon vous semble sur notre territoire. Oublions pour l'instant nos devoirs : jusqu'à demain, vous êtes des Artisiens et c'est comme des frères que nous vous accueillons.

À nouveau, la foule s'enflamma, confirmant les dires de la dirigeante. Farell acquiesça, comme s'il avait donné son consentement préalable au sujet du discours. Les Artisiens scandaient les prénoms des invités, qui ne purent contenir les sourires et l'euphorie qu'une telle démonstration créait chez eux. Jamais ils n'auraient pu rêver d'un accueil aussi festif dans leur pays. Angèle ne put retenir longtemps les larmes qui virent humidifier ses joues.

Alors qu'ils étaient sur le point d'être dépassés par l'enthousiasme de la foule, Gabrielle leva les deux bras en l'air. Très rapidement, tous se turent tandis qu'elle porta ses doigts à la bouche, sifflant fortement. Le son était étrangement mélodieux et le cri d'un oiseau y répondit. Sortant de l'entrelacs des arbres qui dissimulaient le ciel, une nuée de volatiles transportant un immense panier, semblable à ceux dans lesquels certains observateurs se tenaient, se posa sur les planches du port avec grâce. La vision était à couper le souffle. Gabrielle monta à bord, en compagnie de Farell et d'Arianne, invitant les Galéites à faire de



même. Une fois assurée que tous étaient bien installés, elle siffla à nouveau et les oiseaux s'envolèrent élégamment.

Se tenant fermement aux poignées prévues à cet effet, Louis et Angèle ne purent contenir leurs cris de surprise lorsqu'ils se sentirent quitter le sol. Le vol était étrangement stable, en partie à cause des jeux de ressorts et de cordes qui assuraient l'amortissement des à-coups.

— C'est génial ! Absolument génial ! s'exclama Angèle en criant.

Louis faisait bien moins bonne figure, se contentant d'acquiescer aux paroles de sa sœur et d'éviter de regarder le sol qui continuait de s'éloigner.

— Nous nous dirigeons vers la capitale, expliqua Gabrielle. Ce n'est pas très loin d'ici, vous verrez que le temps passe vite une fois qu'on est en l'air.

Le prince ne parut pas beaucoup plus rassuré. Ils continuaient de gagner en altitude et les oiseaux commencèrent à prendre des virages plus serrés encore, tant et si bien que l'héritier galéite finit par fermer les yeux et prier les Anges de connaître une mort rapide.

— Ouvre les yeux, lui intima Gabrielle.

De surprise, il s'exécuta. Ils avaient enfin atteint et dépassé la cime des arbres. Le ciel s'étendait à perte de vue tout autour d'eux, la jungle à leurs pieds. Tout autour, un ballet incessant d'oiseaux portant des humains, des paquets et des lettres avait lieu, créant des arabesques dans le ciel.

Des bâtiments avaient été construits à même les arbres. Contrairement à ce que le prince pensa en les voyant pour la première fois, ce n'étaient pas des bicoques dangereusement



branlantes, posées là par hasard, mais bien des constructions anciennes et résistantes, symboles d'une civilisation millénaire.

Sur les ponts suspendus, échelles et autres escaliers se promenaient des Artisiens, réduits à la taille de fourmis, tous affairés. À force de les observer, il était possible de deviner l'utilité de chaque bâtiment : là un restaurant, là une librairie, là un tailleur, là des bureaux et des centaines d'autres.

— Bienvenue à la Cime, déclara la brune. C'est le centre névralgique de la ville. Nous allons partir un peu plus à l'est, pour rejoindre les logements.

— Vous n'avez, enfin, il n'y a pas...

Elle regarda le prince bafouillant avec circonspection, avant de comprendre.

— Il n'y a pas vraiment de quartier « réservé » aux personnes de haut statut, non. On choisit avant tout son lieu de vie en fonction de ses revenus. Mais ne vous en faites pas, nous vous avons réservé des habitations confortables et bien gardées, à l'écart de la foule. Ce n'est peut-être pas aussi grandiose que le château, mais je suis certaine que vous y trouverez votre bonheur !

Comme elle l'avait indiqué, les oiseaux les emportèrent au-dessus de la ville suspendue, avant de rejoindre des quartiers plus calmes. Les maisons étaient petites, accrochées ou parfois taillées à même les immenses branches des arbres. Par endroits, on avait même fait pousser la végétation de sorte à créer des habitations.

— Tout est tellement... beau, s'émerveilla Angèle.

La princesse n'avait cessé de regarder dans tous les sens, parfaitement à l'aise et perdue dans sa contemplation. Arianne sourit à ses côtés.



— Je suis contente de voir que tout cela vous plaît. Il a été difficile pour nos ancêtres de s'installer sur ces terres, alors qu'ils ne connaissaient qu'un paysage semblable à celui de Galéo. Mais nous vous en dirons plus demain.

— Demain ?

— Nous avons prévu de vous faire visiter plusieurs endroits de l'île, afin que vous puissiez découvrir notre pays et rapporter ce que vous aurez vu à votre père. Je suis certaine qu'il sera ravi d'en apprendre plus sur nous.

— C'est le moins qu'on puisse dire, rétorqua Louis.

Les oiseaux les déposèrent sur une plateforme prévue à cet effet. Tous descendirent.

— Ils ne pourront nous amener plus loin, expliqua Gabrielle. Nous allons devoir marcher un peu, mais n'ayez crainte : les sentiers que nous allons emprunter sont parfaitement sécurisés ! N'hésitez pas à prendre des pauses et à vous tenir aux rambardes. Oh, avant que j'oublie ! Cet homme, dit-elle en désignant un inconnu, sera votre chauffeur tout au long du séjour. Il maîtrise les bases du galéite, vous pourrez lui demander de l'aide. Maintenant, en marche !

Elle s'engagea dans un escalier large. Tout en la suivant, Louis resta à portée des rambardes, observant le monde autour de lui. Ils s'enfoncèrent dans les feuillages, se protégeant ainsi de la chaleur et du soleil qui commençait à se coucher. Au milieu du camaïeu de verts, on pouvait discerner les éclats orangés de la fin de journée.

La luminosité commençait doucement à décliner, si bien que la dirigeante s'approcha d'un crochet où se tenait une sorte de lanterne étrange. La cage de bois et de verre contenait des



insectes larvaires, sortes de chenilles joufflues. D'une poche, elle sortit des feuilles qu'elle inséra à travers une trappe. Les larves s'agitèrent alors, dévorant la nourriture, avant de luire si fort qu'elles transformèrent leur cage en véritable lampe torche.

— Comment est-ce possible ? questionna-t-il.

— Ce sont des luminescents, expliqua Arianne qui l'avait entendu. Nous évitons d'utiliser du feu quand nous ne pouvons pas bien le contrôler, tu comprends bien pourquoi. Il se trouve que ces chenilles raffolent d'une certaine plante qui les fait briller lors de la digestion. En fonction de l'insecte, la réaction peut parfois durer une journée entière. On les utilise donc comme source de lumière et une fois adultes, elles se transforment en papillons que les oisillons adorent dévorer. C'est gagnant-gagnant, conclut-elle avec un sourire.

— Ce que tu dis n'est pas tout à fait vrai.

Louis eut un sursaut. Il avait complètement oublié la présence de Farell, qui jusque-là était trop occupé à discuter avec quelqu'un d'autre. S'étant sournoisement rapproché de la blonde, qui lui lança un regard irrité, il s'éclaircit la gorge.

— Il est vrai que nous évitons d'utiliser le feu, mais cela ne veut pas dire que nous ne le faisons jamais. La forêt peut paraître pauvre, mais elle regorge en réalité d'une grande variété d'arbres, dont certains sont particulièrement résistants au feu...

— Nous aurons tout le loisir d'en débattre lorsque nous visiterons la scierie, tenta de l'interrompre Arianne.

— Certes, mais je trouve important de rétablir la vérité ! continua-t-il. Nos cuisines sont par exemple faites en balboa, qui une fois recouvert de bons enduits peut résister à des chaleurs extrêmes. Malheureusement, il coule comme une pierre. En



revanche, la lanterne que tient Gabrielle est en lakarios, un bois très fin et inflammable, souvent utilisé dans l'art et la décoration.

— Tout ceci est très intéressant, le coupa Angèle.

L'intervention de cette dernière cloua le bec du jeune homme, qui ne s'était pas attendu à l'entendre. Le ton employé par la princesse était à la fois autoritaire et rabaissant, chose dont personne ne l'avait pensée capable jusqu'alors. Arianne se contenta ensuite de faire la discussion toute seule, commentant les découvertes architecturales qu'ils faisaient en chemin.

Finalement, Gabrielle s'arrêta devant deux grandes maisons mitoyennes. Entièrement faites de bois coloré, elles paraissaient immenses et étaient de toute évidence réservées à une certaine élite.

— Vous voici chez vous ! annonça-t-elle. Vos affaires sont en chemin, nous laisserons vos serviteurs les disposer à votre goût. Des réserves de nourriture seront acheminées également ; nous avons fait en sorte de trouver des ingrédients proches de ceux que vous consommez. Nous avons aussi appointé des cuisiniers artisiens pour aider vos domestiques en cuisine.

Louis et Angèle la remercièrent, bien que cette dernière fût à bout de souffle.

— Je suis... désolée, dit-elle entre deux inspirations profondes. Je ne comprends pas pourquoi je suis aussi essoufflée.

— C'est probablement à cause des escaliers, expliqua Gabrielle. Votre tenue doit peser bien lourd. Si vous le souhaitez, nous vous prêterons des vêtements plus adaptés.

— Je vais... y réfléchir...

On les invita alors à pénétrer dans leurs habitations, le temps de se changer pour se préparer au repas qui serait tenu en leur



honneur. Angèle requit l'aide d'Arianne pour choisir sa tenue, demande à laquelle elle se plia volontiers. Quant à Farell, il prétextait des affaires urgentes pour s'éclipser. Il essaya bien d'attirer Gabrielle avec lui, mais celle-ci refusa gentiment, ce qui eut le don de le mettre particulièrement en colère. Il partit seul, l'air boudeur.

Après près d'une heure, Louis, Angèle et Arianne rejoignirent finalement Gabrielle, qui les attendait dehors. Cette dernière n'avait pas perdu son temps, profitant de l'attente pour répondre à des questions gouvernementales et finir les préparatifs pour la soirée.

Le prince n'avait pas beaucoup changé, si ce n'est qu'il avait opté pour des vêtements plus amples et plus légers, lui permettant une liberté de mouvement plus grande et agréable. Quant à sa sœur, après un long débat mouvementé, elle avait reconnu que les lourds jupons dont elle s'affublait par habitude n'étaient pas adéquats à la vie dans les arbres et risquaient de lui causer bien des torts. Elle avait fini par se décider sur un pantalon souple qu'on lui avait proposé, recouvert de tissus amples mimant une robe, suffisamment légers pour ne pas l'encombrer.

Le regard de Gabrielle s'accrocha quelques instants de trop sur Louis. Il était difficile de faire autrement : la lettre qu'elle avait reçue l'avait profondément troublée. Elle aurait souhaité le prendre à part pour en discuter librement, mais l'heure n'était malheureusement pas encore venue.

Gêné et ignorant la raison qui faisait qu'elle lui accordait autant d'attention, l'héritier se racla la gorge.

— La décoration à l'intérieur de ces maisons est tout simplement sublime, dit-il. Il y a une vraie attention au détail : le travail



est très fin.

— Oui ! s'exclama la dirigeante en sortant de sa rêverie. Nous avons des artistes de grand talent...

— Bien ! les interrompit Arianne. Je pense qu'il est temps que nous nous dirigions vers notre repas !

Le groupe se mit alors en marche. Gabrielle fit en sorte de reprendre son sérieux. Il n'était pas l'heure de se laisser distraire : les sentiments devaient passer après sa mission principale. Une douleur naquit dans sa poitrine, symptôme d'une angoisse qu'elle avait pourtant anticipée. Il ne pouvait rien arriver de bon si elle se laissait entraîner dans des jeux d'amour et d'évitement : elle savait bien que seule une catastrophe pourrait en résulter.

Ainsi, pour distraire son esprit et celui de ses invités, elle se mit à parler :

— Nous voyageons la plupart du temps en oiseau, un peu comme vous voyagez à l'aide des chevaux, mais lorsque nous le pouvons, nous préférons utiliser nos propres jambes, expliqua-t-elle.

— Tous les oiseaux sont-ils comme ceux qui nous ont transportés ? la questionna Louis.

— Non, il en existe plusieurs espèces différentes. Ceux que vous avez vus sont les plus communs, mais il existe aussi des oiseaux pour le transport personnel. Ces volatiles sont difficiles à dresser et très indépendants, mais ce sont aussi les plus rapides et les plus agiles. J'en possède un moi-même, qui s'appelle Voluciel. Il n'a pas vraiment apprécié que je disparaisse pendant aussi longtemps. Je doute qu'il accepte de se montrer avant un bout de temps, ajouta-t-elle en riant.



Il y avait une amertume dans sa voix lorsqu'elle évoqua le nom de l'oiseau. Son pays natal lui avait de toute évidence manqué pendant son séjour à Galéo. Louis avait beau s'y être attendu, la douleur qu'il ressentait n'en était pas moindre.

— Je vois, dit-il. J'espère tout de même que nous pourrons l'apercevoir un jour.

La conversation continua. Ils avançaient tous les quatre en tête, suivis par quelques gardes galéites émerveillés et le chauffeur qui sifflait un air musical.

Après quelques minutes à passer de ponts en passerelles et en escaliers, ils arrivèrent enfin dans une partie plus animée de la ville. De nombreuses personnes s'y trouvèrent, inquiétant rapidement Angèle et Louis. Ils gardaient encore un souvenir vif de leur captivité. Pourtant, les passants ne firent que les saluer respectueusement, restant à distance, tout comme ils le faisaient avec Arianne et Gabrielle. Il fallut tout de même du temps aux étrangers pour se détendre et comprendre qu'ils ne risquaient rien. Les gardes n'en restèrent pas moins proches d'eux, prêts à réagir à tout moment. Il émanait de cette ruche humaine une véritable chaleur bienveillante à laquelle ils n'étaient pas acclimatés.

Finalement, ils arrivèrent dans un immense restaurant.

— Il est rare que nous nous fassions à manger nous-mêmes, expliqua Arianne aux nouveaux venus. En dehors des loisirs et du travail, la tradition artisienne veut que nous laissions les autres faire ce dans quoi nous sommes moins doués, moyennent finance bien sûr. Les maisons sont toutes équipées de cuisines sommaires, évidemment, mais nous apprécions tout de même plus aller chez quelqu'un de plus compétent.



L'agitation autour d'eux avait grandi. Des tables étaient disposées sur des places en extérieur. Les gens allaient et venaient dans différentes bâtisses d'où émanaient des odeurs variées et exotiques. Les chaises libres étaient rapidement remplies et les conversations animées. L'ambiance était bon enfant et les plats qui trônaient dans les assiettes alléchants et colorés. Il n'en fallut pas plus pour ouvrir l'appétit des visiteurs.

— Pour ce soir, nous avons réservé une pièce privée, ajouta la juriste, mais pour les prochains repas, si vous souhaitez manger en extérieur, ce sera à votre convenance.

Louis, un peu perdu, se contenta d'acquiescer.

Ils arrivèrent finalement devant un restaurant dont la devanture se démarquait légèrement. Farell les attendait devant, ce qui manqua de faire grimacer nombre d'entre eux. Il se jeta presque sur Gabrielle, lui offrant son bras qu'elle prit avant de se laisser guider à l'intérieur.

Malgré la tension évidente qui régnait entre eux, ils avaient une forme de cohésion que Louis ne pouvait qu'envier. Que ça soit avec Arianne ou avec lui, elle semblait capable de tisser des liens inégalables. Non seulement elle forçait l'admiration et le respect, mais elle donnait aux gens l'envie de la suivre, d'être à ses côtés. Le fait qu'elle ait été élue par l'Ange Gabriel aidait très certainement à renforcer cet état de fait, mais il ne pouvait pas tout expliquer non plus.

Ils s'installèrent finalement à une grande table. Les gardes furent conduits dans une pièce adjacente, d'où ils purent tout de même veiller au bien-être du prince et de la princesse.

Très rapidement, des serveurs vinrent leur apporter leurs plats. Ces derniers ressemblaient à ceux que l'on pouvait



présenter à la table du roi de Galéo, tout en s'en distinguant : le fumet était riche, on préférait la viande blanche, les huiles végétales et les champignons plutôt que les légumes. Cependant, les méthodes de cuisson ne semblaient pas révéler un génie technologique que les Galéites ignoreraient. Le goût, bien qu'étrange pour les palais non initiés, restait plaisant.

— Tout est si différent ici, c'est incroyable, répéta encore une fois Angèle.

— Tu vas finir par perdre ta salive à force de t'émerveiller de tout, plaisanta son frère. Cependant, je suis d'accord : je n'aurais pas pu imaginer à quel point nos deux nations ont évolué différemment.

— Je ne pense pas que nous ayons une culture culinaire si différente, répondit Arienne. Nous nous sommes juste adaptés à ce qui vivait sur l'archipel.

— Je suis bien content qu'une clause sur les échanges commerciaux et d'espèces ait été rajoutée dans les Accords, continua-t-il. Je serais très curieux de voir nos deux cuisines se mélanger.

— Moi de même, affirma Gabrielle. Il y a certainement quelque chose à faire de ce côté-là.

Elle lui sourit timidement, avant de revenir à son plat. Il était toujours impossible pour le prince de savoir ce qu'elle pensait et cela le perturbait plus qu'il ne le souhaitait.

— Il faudra tout de même faire attention aux échanges, souligna Farell.

Sa remarque jeta un froid. Gabrielle lui décrocha un regard désapprouvateur, porteur de menace, mais il ne se laissa pas impressionner.



— C'est vrai aussi bien pour eux que pour nous ! se défendit-il. Bien sûr, je serais ravi que les Accords permettent aux deux pays de progresser, mais je pense aussi et surtout que nous ne devons pas le faire gratuitement. Par exemple...

— Pas besoin d'exemple, le coupa la brune. Tout ceci est déjà prévu par les Accords, très cher. Il est un peu tard pour revenir dessus, puisque tu as déjà signé...

— ... qui est nul et non avenu sans...

— *Et* je le signerai demain, à la première heure, insista-t-elle. Je te saurais gré de ne pas me couper si régulièrement la parole.

Farell soupira si théâtralement que c'en fut presque ridicule. Arianne roula des yeux, se moquant bien se savoir si on l'avait vue. Angèle passa le reste du repas à manger délicatement sans faire le moindre commentaire, tandis que Gabrielle fit de son mieux pour maintenir une conversation relativement légère entre les quatre autres personnes présentes.

Une fois le repas terminé, la princesse insista pour rencontrer le cuisinier en chef du restaurant, qui ne fut que trop ravi de s'attirer l'attention d'une si charmante demoiselle. Bien content de voir une si belle distraction s'offrir à lui, Louis la rejoignit et Arianne se proposa comme interprète, laissant ainsi l'occasion à Farell et Gabrielle de trouver un lieu discret pour discuter.

Dès qu'ils se furent éloignés des oreilles curieuses, elle s'enflamma :

— Il faut immédiatement que tu arrêtes !

— Que j'arrête quoi ? répéta-t-il.

— De dire des choses aussi provocatrices ! Les négociations ont déjà duré assez longtemps et j'en ai marre. Je veux ce traité signé, ce n'est pas le moment d'y ajouter ton grain de sel.



— Mais...

— Tu as accepté ces termes quand ils t'ont été présentés ! s'emporta-t-elle. Il est trop tard pour faire machine arrière et j'en ai plus qu'assez de te voir agir comme un enfant.

Il n'osa pas parler pendant quelques secondes. Il arrivait rarement qu'elle s'énervé si fortement contre lui. Si elle avait été n'importe qui d'autre, il lui aurait servi une répartie bien sentie, mais elle était différente. Elle avait toujours su l'écouter, c'était la seule qu'il autorisait à dire s'il était allé trop loin.

— Yulia...

— Ne m'appelle pas par ce prénom !

Elle avait presque hurlé. Une veine battait sur sa tempe, son visage était rougi par la colère et la frustration.

— Je suis épuisée par tout ceci, continua-t-elle. Je ne survivrai pas si tu joues avec le feu. Soit tu te calmes, soit...

Elle n'osa pas finir sa phrase. L'aveu lui brûlait le bout de la langue depuis des semaines, mais elle ne pouvait pas s'y résoudre. Les enjeux étaient trop grands et elle était trop blessée pour faire face aux conséquences que ses mots pourraient engendrer.

— Gabrielle, reprit-il, je suis désolé. Ça ne se reproduira plus. C'est simplement que... tu m'as manqué et j'aimerais que nous redevenions comme avant.

— Nous en reparlerons quand tout ceci sera terminé, répondit-elle sèchement.

Sans un mot de plus, elle le laissa seul. Farell resta quelques instants silencieux, à réfléchir. Il avait eu raison de penser que quelque chose clochait. Elle n'apportait pas d'attention particulière au prince, cela il l'avait remarqué. Malgré les regards insistants de ce dernier, elle ne lui montrait aucune marque



d'affection. Pourtant, ils étaient tous deux troublés dès qu'ils étaient à proximité et cela lui déplaisait fortement. Il devait rester vigilant, il le savait.



CHAPITRE 29



Une nuit dans les arbres

Afin de compléter l'expérience d'une soirée artisanienne, on conduisit Louis et Angèle jusqu'à un bar nommé *La Patte de l'Oiseau*. L'endroit, éloigné du cœur de la ville, était animé. Situé dans un simulacre de rue bordée de guinguettes variées, la circulation y était nettement moins dense. Des passants se promenaient d'une terrasse à l'autre, presque toujours avec un verre à la main. Depuis les échoppes, les patrons et les serveurs saluaient la cohorte.

— Ils savent qui nous sommes ? demanda le prince.

— Bien sûr. Vous n'avez clairement pas l'air de voyageurs classiques et vous traînez avec nous, ironisa Arianne.

Il eut un sourire qu'il ne put contenir. Ses sarcasmes avaient quelque chose de rassurant.

Il jeta un coup d'œil vers Farell et Gabrielle. Ils marchaient en tête du cortège, gardant une étrange distance physique et



parlant peu.

— Nous voilà arrivés ! déclara enfin la dirigeante. Voilà ce que je vous conseille pour la soirée : restez près de ce bar, ne laissez pas les autres trop remplir vos verres et n'hésitez pas à vous mélanger à la foule.

— Attendez, on va vraiment se... promener ? Comme ça ? s'étonna le prince.

— On ne dirait peut-être pas, mais il y a de nombreux gardes qui patrouillent ce soir. L'accès aux lieux a été réservé à des personnes dignes de confiance. La plupart parlent relativement bien galéite et avec vos bases d'artisan, vous vous en sortirez sans soucis ! Mais si jamais cela vous inquiète trop, restez avec nous. Attention, j'ai tendance à disparaître rapidement, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

— Ils vont nous... faire goûter leurs boissons ?

— Évidemment ! Imaginez que vous adoriez leurs productions et que vous vouliez absolument vous en faire livrer au château... C'est la fortune assurée ! Des questions ?

— Euh... pas vraiment ?

— Parfait !

À ces mots, les Artisiens se dispersèrent. Farell partit rejoindre un groupe d'hommes qui semblaient l'attendre, Arianne interpella un ami artiste et Gabrielle fut happée par des citoyens qui la bombardèrent de questions. Tant et si bien que très vite, Louis et Angèle se retrouvèrent seuls et très gênés. Le patron de l'établissement leur offrit à tous deux une consommation, qu'ils goûtèrent avec enthousiasme, mais il repartit rapidement quand d'autres clients demandèrent son attention. Le frère et la sœur échangèrent un regard désemparé quand un jeune homme



s'approcha d'eux.

Il était immense et bâti comme trois hommes. Sa peau était d'un brun sombre, ses bras constellés de cicatrices sous lesquelles roulaient des muscles puissants. Ce corps détonnait terriblement avec son visage de poupon et son air timide et enfantin. On aurait presque pu croire que ce n'était qu'un adolescent, n'eût été pour la barbe rasée de près qu'il arborait.

— Bonjour, dit-il avec un terrible accent. Vous êtes de Galéo ?

— Oh, oui ! Bonjour, répondit Louis en artisien en lui tendant la main. Je suis le prince Louis, et voici ma sœur Angèle.

Le grand gaillard osa à peine toucher le prince, bien que ses mains parussent gigantesques en comparaison de celles du Galéite. Il était rouge de honte et donnait l'impression de vouloir disparaître. Son embarras redoubla quand il posa furtivement les yeux sur la princesse, qui lui fit un sourire chaleureux.

Il eut l'air soulagé de voir que Louis comprenait sa langue et lui répondit en articulant presque à outrance :

— Je m'appelle Alaric. Je travaille dans la scierie que vous visiterez demain.

— Nous devons visiter une scierie demain ?

— Oui, peut-être qu'on ne vous l'a pas dit... dans l'après-midi, il me semble. C'est la scierie de mon père. Normalement, c'était à lui de vous faire la visite, mais il a eu un accident.

— Oh, c'est terrible ! s'exclama Angèle. Je suis désolée de l'apprendre.

Le jeune homme acquiesça, visiblement motivé par l'empathie de la demoiselle.

— Il va bien mais il doit se reposer pour l'instant. C'est moi



qui me chargerai de la visite à sa place.

— Merci pour ces informations et d'être venu vous présenter à nous, répondit Louis.

Gagnant peu à peu en confiance, le géant se redressa légèrement, si bien que le prince se demanda s'il n'allait pas finir par toucher le plafond.

— Je serai ravi de vous donner plus d'informations, ajouta-t-il avec un grand sourire. Je connais bien Artisis.

— Eh bien, si vous le proposez si gentiment...

Ainsi se lança une conversation à laquelle s'ajoutèrent rapidement d'autres curieux qui firent des commentaires tout du long. S'il fut parfois compliqué pour les étrangers de comprendre toute la nuance de la langue artisienne, ils arrivèrent tout de même à comprendre et à se faire comprendre la plupart du temps.

On leur servit des boissons aux goûts exquis tout en parlant avec passion des mythes autour des Anges. Ils répondirent à autant de questions qu'ils en posèrent, tant et si bien que Louis et Angèle finirent par se séparer. Lui entama des conversations complexes et profondes sur des sujets politiques qui le passionnaient, tandis qu'elle resta agrippée à Alaric qui lui raconta des histoires qui lui parurent folles sur sa patrie. Il lui devint même particulièrement sympathique, une fois sa terrible timidité dépassée.

La nuit avança, les voix se firent moins fortes à l'intérieur comme à l'extérieur. Les clients qui avaient un peu trop abusé des délices de l'alcool étaient gentiment escortés dehors, vidant peu à peu les lieux.

Louis était resté à l'intérieur, perdu dans le méandre des



conversations. Il lui fallut du temps pour comprendre pourquoi les gens autour de lui s'agitaient. Les clients réclamaient de la musique, alors le patron était ressorti de sa réserve avec un vieil instrument à cordes muni d'un archer. Il n'avait pas servi depuis longtemps mais semblait en bon état et était relativement bien accordé. Cependant, lorsqu'on lui demanda de jouer, il refusa, prétextant être trop occupé.

On se mit alors en quête d'un musicien suffisamment talentueux pour égayer la soirée. On alla dans la rue et la fièvre augmenta jusqu'à ce qu'à la grande surprise générale, on finisse par traîner Gabrielle à l'intérieur. La jeune femme avait l'air un peu gênée, les joues légèrement rosies.

Elle se saisit de l'instrument qu'on lui tendit, répondit à une brimade et roula des yeux.

— Vous savez jouer du violon ? lança le prince.

— Pardon ? répondit-elle.

— Cet instrument, vous savez en jouer ?

Elle le regarda d'un air interloqué, avant de comprendre.

— Ce n'est pas un violon, le corrigea-t-elle, c'est une valéïne.

Il fit la moue, mais ne rajouta rien.

Gabrielle fit vibrer les cordes à vide, une première fois, afin de s'assurer que l'instrument était en bon état. Après quelques ajustements, elle recommença la manœuvre, laissant entendre une mélodie bien plus harmonieuse.

Le silence se fit dans l'assemblée. Tous s'étaient entassés pour permettre au plus de personnes possibles d'assister au spectacle. Après une profonde inspiration, la jeune femme ferma les yeux et se lança.

Les premières notes s'élevèrent, joyeuses. Ses pensées se



tournèrent vers ses souvenirs, son enfance dans les arbres et tous les bons moments qu'elle lui inspirait. Les accords la ramenaient au soleil des jours passés, de la brise d'hier et des jeux d'antan.

Elle profita de sa mélancolie encore quelques instants, avant d'opter pour un tempo plus lent et pour une mélodie plus triste. Inconsciemment, ses pensées se dirigèrent vers une époque plus sombre de sa vie, de laquelle elle n'arrivait pas à se détacher. Le sentiment était si vif qu'il faisait vibrer les cordes sous ses doigts, donnant l'impression que la musicienne ne faisait qu'un avec son instrument.

Il y avait une réelle beauté dans cet instant, une beauté tragique et déchirante, emportant chacun dans un tourbillon d'émotions qui secouaient jusqu'à la moelle. Louis sentit une vague de tristesse le submerger, une tristesse d'un goût différent de celle à laquelle il était habitué. Il serra les poings, sentant des larmes poindre au creux de ses yeux. Cependant, il se retint. Elle était si proche qu'en ouvrant les paupières, elle l'aurait certainement vu pleurer. Il ne voulait pas que ça soit le cas, il ne pouvait supporter un nouvel aveu de faiblesse. Elle était là, si proche, il aurait presque pu la toucher, mais ne pouvait s'y résoudre. Gabrielle était tel un paradis dont il aurait senti le parfum sans jamais y avoir accès : à trop s'en approcher, il avait goûté au plaisir avant de s'en retrouver privé. Le sevrage était particulièrement violent.

Peu à peu, elle amena la fin de la musique. Lorsque l'archer quitta les cordes, les laissant résonner quelques instants, un silence respectueux emplît l'espace, avant que des applaudissements, d'abord timides, comblent le vide. Tous semblaient secoués par la performance, comme s'ils sortaient d'un rêve. Des



sifflements d'appréciation s'élevèrent.

Il était temps d'aller se coucher.



CHAPITRE 30



Accords et désaccords

Sur la place construite en face du bâtiment de l'Assemblée artisanne s'étaient réunis des centaines de citoyens. D'autres avaient trouvé refuge dans les branchages alentours, essayant d'entendre et d'apercevoir l'estrade sur laquelle se tenait un pupitre. Tôt dans la matinée, les deux dirigeants et le prince étranger étaient arrivés afin de ratifier les Accords. Cette journée était historique, tous le savaient et bien que l'issue fût déjà connue, nul ne voulait manquer sa chance d'assister de ses propres yeux à la cérémonie de clôture de ces longues négociations.

Les gardes commencèrent à appeler au silence, ce qui fut difficile à obtenir. Les portes à doubles battants s'ouvrirent enfin, laissant apparaître les trois figures. Louis était encadré par Farell et Gabrielle, tous trois arborant des sourires vainqueurs. Il y avait un vacarme assourdissant, mélange d'exclamations et d'applaudissements. Il fallut attendre quelque temps que le



volume baisse suffisamment pour que la dirigeante puisse prendre la parole et être entendue.

— Mes chers compatriotes, déclara-t-elle, en ce jour, j'ai l'honneur et le plaisir immense de vous annoncer que, conformément aux lois établies dans nos deux pays, plus de mille ans après le Grand Exode, les Accords de Galéo-Artisis ont été signés ! Nos deux pays sont enfin en paix et nous pourrons bientôt entamer des échanges commerciaux qui profiteront à tous !

La foule redoubla d'enthousiasme. Les trois politiciens se prirent la main, les levant en l'air, symbole de l'union des nations.

Le moment était fort, faisant résonner dans les oreilles de tout un chacun le tambour des cœurs qui battent. On lança les chapeaux en l'air, les cris des oiseaux apeurés se firent entendre. Une longue célébration s'annonçait sur l'archipel alors que déjà, des messagers partaient en direction de Galéo pour apporter la bonne nouvelle.

Louis et Angèle avaient décidé de rester quelque temps, en tant qu'émissaires représentant la couronne galéite. Cela leur permettrait de profiter de quelques vacances, loin de leurs occupations et inquiétudes à la cour.

Alors qu'ils rentraient à nouveau dans le bâtiment pour échapper aux effusions de joie, le prince prit Gabrielle à part. Celle-ci accepta, après avoir visiblement hésité.

Une fois mis à l'écart, Louis prit le temps de trouver ses mots. Il avait eu du mal à dormir la nuit dernière. S'il aurait été facile de blâmer l'euphorie de la soirée et la nouveauté de son lieu de résidence, le prince ne se voilait pas la face : c'était elle qui l'avait maintenu éveillé.

— Tu as reçu ma lettre, déclara-t-il simplement.



— Oui.

Bien que le ton fût sec, il se sentit soulagé de constater qu'elle ne l'avait pas corrigé alors qu'il la tutoyait. Malgré la froideur apparente de son interlocutrice, il ne se laissa pas démonter.

— Me crois-tu ? Au sujet du quiproquo, j'entends. Je peux te jurer que ce n'est qu'un malentendu : jamais je n'ai cherché à t'emprisonner dans un mariage dont tu ne veux pas.

Gabrielle ne répondit pas immédiatement, jugeant Louis du regard. Elle avait pris le temps de réfléchir à la question et aurait préféré que son propre courrier arrive avant que le prince ne parte pour Artisis. Cependant, il était trop tard pour changer les choses.

— Je ne suis pas entièrement convaincue, admit-elle. J'ai toujours senti que la reine ne me portait pas dans son cœur. J'ai faussement espéré que la situation évoluerait dans le bon sens après ce que j'ai fait pour vous aider. Maintenant, au lieu de me considérer comme une sauvage, elle ne voit en moi qu'une possibilité de mariage. Je ne peux pas dire que cela me surprend. C'est de toi que je ne suis pas certaine.

Une sueur froide coula le long du dos du prince, qui se retint de répondre trop rapidement.

— Tu fais peut-être preuve de plus de respect à mon égard, mais je ne peux ignorer le monde dans lequel tu évolues. Il est profondément différent du mien, nul ne peut le nier. Je comprends à quel point une bonne alliance matrimoniale a de l'importance pour toi. Pour moi, cela ressemble plus à une mise à mort.

Comme toujours, les mots de Gabrielle étaient crus et directs. Pourtant, quand elle vit l'air abattu de Louis, elle sentit son cœur



se pincer.

— Ne le prends pas pour toi, ajouta-t-elle. Ce n'est pas de ta faute et je ne t'en tiens pas rigueur. Mais il faut que tu comprennes que, pour notre bien à tous les deux, il me semble plus sain de garder une certaine... distance.

— Je comprends, dit-il en avalant sa salive.

La gêne augmenta encore. Il ne savait plus quoi dire, plus quoi répondre. Il avait imaginé cette scène de mille façons différentes, mais aucune n'avait prévu la réaction de Gabrielle.

Il ne lui resta plus qu'à jouer sa dernière carte. D'une poche dissimulée dans ses vêtements, il sortit un petit carnet particulièrement épais, relié en cuir. Une ficelle le maintenait fermé. De nombreux papiers en dépassaient.

— Ceci ne prouvera en rien la véracité de mes propos, admit-il, mais je souhaite que tu l'aies.

Il le lui fourra presque dans les mains avant de s'enfuir. La jeune femme n'eut même pas le temps de le questionner. Elle hésita un instant à le rattraper, mais cela aurait été trop injuste. Il était blessé et ce par sa faute, c'était évident. Cependant, il était difficile pour la jeune femme de faire confiance à nouveau.

S'asseyant à une table, elle décida de prendre le temps d'ouvrir le carnet. Après tout, personne n'aurait besoin d'elle pendant encore quelques instants. Son emploi du temps serait chargé par la suite et elle savait qu'il lui serait difficile de rester calme si elle pensait constamment au contenu de l'objet.

Elle défit la ficelle et repoussa la couverture de cuir. C'était un carnet à dessin, de très bonne facture. Aucun nom n'était écrit dedans ; elle se douta que le prince se garderait bien de l'y inscrire s'il souhaitait le garder secret.



Les premiers croquis avaient des sujets assez banals, mais le tracé était particulièrement gracieux et précis. Des paysages, des animaux, des scènes de vie dans le château. Gabrielle en reconnut certains. Il y avait même des débuts de portraits inachevés des membres de la famille royale, à l'exception de Louis lui-même.

Les silhouettes d'Arianne et de Gabrielle commencèrent à apparaître. Le rouge monta aux joues de la jeune femme, qui ne put cependant se défaire de l'ouvrage. Chaque page, chaque morceau de parchemin déchiré et glissé entre deux feuillets détaillait quelque chose de nouveau. Petit à petit, son propre visage apparaissait, de plus en plus fréquent, de plus en plus net et de plus en plus beau.

C'est alors que la réalisation la frappa : elle reconnaissait ce style de dessin. Bien qu'elle n'ait pu voir qu'un seul de ses tableaux, le style du Teigneux se démarquait face à celui des autres peintres dont le travail était exposé dans le château. Le doute n'était pas permis : le prince n'était autre que l'artiste mystérieux qui hantait les couloirs de la forteresse royale. Comble de l'ironie, sa muse venait de le rejeter alors qu'il s'apprêtait à lui révéler son identité.

Gabrielle sentit son cœur se briser. Soudainement abattue, les images devinrent floues devant ses yeux. Comment aurait-elle pu savoir ? Comment aurait-elle pu deviner ? Quels étaient les signes ? Certes, Louis lui avait porté une attention particulière et oui, elle avait suspecté qu'il ait pu développer des sentiments pour elle, mais...

Le coup fatal lui fut porté lorsqu'elle se vit en selle. Elle se souvenait parfaitement de ce jour, quand Louis était descendu



pour les observer au loin. Elle s'était trouvée gauche et idiote ce jour-là, mais sous les traits du fusain, elle ressortait majestueuse et puissante. C'était ainsi qu'il la voyait et elle ne s'en rendait compte que maintenant.

Que faire désormais ? Éviter Louis ? Ç'aurait été la solution préférable, car elle ne s'imaginait pas lui faire face, pas après ce qu'elle lui avait dit. Pourtant, son propre cœur hurlait de douleur à cette idée. Elle ne pourrait de toute façon pas l'éviter éternellement : tant qu'il serait sur l'île, ils seraient amenés à se croiser.

Faire profil bas, le temps de trouver un moyen de désamorcer la situation ? C'était peut-être sa seule chance. Retrouvant difficilement son calme, elle referma le carnet et l'enfonça profondément dans l'une de ses poches. Il parut peser terriblement lourd, peser le poids de la révélation que le prince venait de lui faire.



CHAPITRE 31



Le second miracle

Il n'y a jamais de repos pour les puissants : c'était un fait auquel Louis était habitué depuis longtemps. Après avoir assisté à un repas auquel Gabrielle avait été absente, il se préparait à la visite de la scierie. Angèle, consciente du mal-être de son frère bien qu'elle en ignore la cause, faisait tout pour alléger l'humeur de celui-ci. Elle y arrivait relativement bien, faisant quelques blagues légères et l'invitant à s'émerveiller des découvertes qu'ils faisaient ensemble. Elle avait presque réussi à lui faire momentanément oublier ses malheurs lorsqu'ils arrivèrent sur les lieux où Alaric les attendait. Le jeune homme souffrait encore de sa timidité malade, mais sembla reprendre des couleurs en voyant le sourire ravissant que lui adressait la princesse.

Gabrielle rejoignit le groupe à ce moment-là, s'excusant pour son retard. Elle n'accorda cependant pas la moindre attention à Louis.



L'atelier de scierie était à ciel ouvert : des troncs dénudés étaient entreposés, attendant l'acheminement vers les prochaines étapes de leur transformation. Bien que d'une taille conséquente, ils étaient nettement plus petits que ceux des arbres sur lesquels se trouvait le bâtiment. La forêt était plus clairsemée à cet endroit, laissant plus de place au soleil.

— Vous êtes ici au dernier étage, expliqua Alaric. C'est là que se passe la dernière étape de la scierie ; en réalité, nous sommes plus bûcherons qu'autre chose. Nous choisissons les arbres à couper et les rendons commercables afin de les revendre aux autres artisans et artistes, qui se chargent ensuite de les transformer.

— Vous utilisez des oiseaux pour les remonter jusqu'ici ? demanda le prince, curieux.

— Non, c'est trop dangereux. Nous utilisons des systèmes de poulies. Il y a plusieurs étages pour éviter que le déplacement soit trop difficile.

Tout en expliquant, le jeune homme désignait les cordes et les engrenages qui permettaient, avec la force de seulement quelques hommes, de remonter les troncs qui pesaient pourtant très lourd.

— Nous dépouillons les arbres au sol, avant de les remonter pour finir les derniers affinages, et...

Ils furent interrompus par la course effrénée d'un employé en nage, qui se mit à débiter des informations à toute vitesse dès qu'il se trouva près de son patron. Ce dernier blêmit immédiatement.

— Que se passe-t-il ? s'inquiéta Louis.

— Il y a eu un accident, intervint Gabrielle. Un arbre est mal



tombé et il y a des blessés.

Elle se retourna vers ceux qui l'accompagnaient et donna des ordres rapides, avant de s'adresser à Alaric qui acquiesça à toutes ses paroles. Sans un mot de plus, elle se dirigea vers une espèce de tube de bois étrange, assez grand pour faire rentrer trois personnes à la fois. D'un bond, elle se jeta à l'intérieur et fut emportée vers le bas. Angèle poussa un cri de surprise.

— Qu'est-ce que... ?

Sans prévenir, Arianne et Farell firent de même et disparurent en direction du sol.

— C'est le moyen le plus rapide de descendre, expliqua Alaric alors qu'il s'appêtait à faire de même. Ils nous permettent d'attendre le sol en quelques secondes.

— Ce n'est pas dangereux ? demanda le prince, affolé.

— Normalement, non.

— Vous n'allez quand même pas nous laisser la tout seuls ! s'écria Angèle.

— C'est une urgence ! s'excusa le bûcheron. Si vous voulez me suivre, c'est maintenant ou jamais.

Il tendit la main vers la princesse. Cette dernière hésita, puis la saisit. Sans poser de questions, il la tira contre lui et sauta dans le tube. Le cri d'Angèle résonna contre les parois, avant de se transformer en rire lointain.

Louis hésita. Tout venait de se passer très vite, trop vite. Pourtant, il finit par se jeter lui aussi.

La descente fut vertigineuse. Le tube, plongé dans le noir, empruntait des virages qu'il ne pouvait prédire, l'envoyant valser. Malgré tous ses efforts, il ne put retenir son cri, qui se mut rapidement en un rire paniqué.



Tout d'un coup, la lumière l'aveugla et il eut un contact violent avec ce qui semblait être un immense oreiller de plume. La chute eut beau être rapide, il s'en tira sans dommages, légèrement secoué. Alaric, sans égard pour son statut, aida le jeune homme à se redresser et à retrouver son équilibre.

— Suis-je mort ? s'inquiéta Louis alors qu'il sentait le sol tanguer sous lui.

— Pas encore, répondit le bûcheron. Il va falloir recommencer la procédure trois fois. Suivez-moi, sinon vous allez vous perdre !

Sans attendre de réponse, il se remit en route, la main d'Angèle agrippée à la sienne. Cette dernière était prise d'une euphorie enfantine exacerbée par la découverte des sensations fortes. Son frère aurait été dans le même état s'il avait réussi à oublier qu'ils se ruaient les lieux d'un accident.

Au bout de la quatrième descente, l'amusement lui était définitivement passé. Lorsqu'il se remit debout, Angèle et Alaric s'étaient séparés. L'ouvrier courait en direction du rassemblement qui entourait un tronc particulièrement gros. Dans la foule, il reconnut Gabrielle. Sans réfléchir, il s'élança vers elle, percevant des échos de la conversation dans laquelle elle était prise.

— C'était le risque, commenta un travailleur. Nous savions que l'arbre à abattre était trop gros, nous étions prêts à passer plusieurs semaines à le débiter au sol. Ce que je ne comprends pas, c'est comment il a pu se retrouver à cet endroit à ce moment-là.

— Qui a eu la merveilleuse idée de laisser un apprenti sans surveillance ? enrageait-elle.

Elle s'agenouilla au moment où Louis la rejoignit. Ce dernier



eut un haut-le-cœur quand il découvrit la scène. Un énorme arbre avait été abattu et un pauvre homme, à peine plus jeune que lui, s'était retrouvé dans la course du tronc lorsque ce dernier s'était effondré. Il était rouge de douleur, les joues baignées de larmes, ses pieds disparaissant sous la masse végétale. Du sang colorait ses lèvres à force qu'il se morde les joues pour ne pas hurler. Il était couvert de sueur. La main fraîche de Gabrielle se posa sur son front et il eut un sursaut qui lui arracha un gémissement plaintif.

— Si on arrive à faire rouler le tronc, commenta un bûcheron, on risque de causer plus de dommages.

— Je ne sais pas si on aura la possibilité de sauver ses pieds de toute manière, commenta une femme qui s'était présentée comme médecin. À moins de pouvoir le retirer de là-dessous sans appliquer plus de pression...

— Impossible de faire passer une corde et nous ne serions pas assez pour le soulever, même en nous y mettant à cent...

Des idées fusaient, de plus en plus désespérées. Pendant ce temps, le blessé perdait des couleurs, luttant pour rester conscient malgré les encouragements de Gabrielle.

Cette dernière se retourna soudainement vers Louis. Il ne s'était pourtant pas annoncé, tant et si bien que le reste de l'audience le découvrit lorsque la dirigeante le regarda. Les yeux de la diplomate brillaient d'un bleu qui n'avait rien de naturel. Elle ne dit rien, se contentant de le regarder fixement.

Le prince aurait dû se sentir mal à l'aise d'être si soudainement inspecté, il le savait et pourtant...

Il sentit son cœur se mettre à battre plus vite. Quelque chose était en train de se passer en lui, quelque chose contre lequel il



ne pouvait lutter. Il ne chercha d'ailleurs pas à le faire.

Sans répondre, il se mit à côté du jeune homme et s'accroupit, plaçant ses mains sous le tronc. Des protestations s'élevèrent immédiatement, mais Gabrielle les fit taire immédiatement.

Tremblant, Louis prit une inspiration profonde. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait, ni du pourquoi ni du comment, mais une conviction le prenait aux tripes : il ne devait surtout pas s'arrêter.

S'accrochant de toutes ses forces à l'arbre, il poussa sur ses pieds dans une tentative de le soulever. Rien ne se passa pendant quelques secondes, puis sans prévenir, le tronc se mit à grincer horriblement. L'accidenté poussa un cri de douleur qu'il ne put retenir lorsqu'il sentit soudain la pression sur ses pieds se relâcher. Gabrielle poussa une exclamation que le prince n'entendit pas. La force qu'il déployait était largement au-dessus de ce qu'il était normalement capable de fournir. Les coutures de ses vêtements commencèrent à lâcher alors qu'il se mit à pousser un cri à peine humain.

Un espace se créa entre la terre et le tronc, d'à peine quelques millimètres au début, puis de plus en plus grand au fur et à mesure que, sous le regard médusé de tous, Louis soulevait encore et toujours plus haut.

Avec l'aide de quelques travailleurs, Gabrielle extirpa l'apprenti. Dès qu'il fut libéré, le prince lâcha sa charge, l'impact faisant trembler le sol. On se jeta sur le blessé, si bien que la brune eut à peine le temps de se dégager pour laisser les soignants travailler. Sans trop réfléchir, elle se tourna vers Louis, dont le regard fixait le bois qu'il tenait encore dans les mains quelques secondes plus tôt.



Elle prit le visage du prince entre ses paumes, le forçant à la regarder. Ses yeux paraissaient vides.

— Louis ? Louis, est-ce que tu m'entends ? C'est moi, l'appela-t-elle.

L'entendre lui fit l'effet d'une gifle. Il sursauta, cligna des yeux plusieurs fois, comme s'il ne la reconnaissait pas. La main du Galéite vint recouvrir l'une de celles de la jeune femme.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? bafouilla-t-il. Qu'est-ce que j'ai fait ?

Gabrielle lui offrit le plus beau sourire qu'elle n'avait jamais fait. Louis se sentit rougir.

— Incroyable... murmura-t-elle. Tu as trouvé ton Ange.

— Hein ?

— Tu l'as ressenti, n'est-ce pas ? s'emballa-t-elle. Cette plénitude, ce calme, la certitude de faire ce qui est bon ?

Il hésita un instant. Lui-même n'était pas certain de ce qu'il avait fait.

— Tu as vu quelqu'un en détresse, coincé dans une situation sans issue, répéta-t-elle.

— Oui...

— Et tu as fait ce qui était nécessaire pour l'aider, même si cela était impossible.

— Oui...

— Alors j'ai le plaisir de t'annoncer que tu as été élu par l'Ange Raphaël, l'Ange de la bienveillance.

Le prince sentit sa mâchoire se décrocher lentement. Il aurait voulu argumenter, pourtant la vérité le frappa sans qu'il ne pût y échapper.

— Tu avais promis de m'aider à le trouver, se souvint-il.



— Je tiens toujours mes promesses, répondit-elle en souriant plus encore.

Il réussit enfin à sourire à son tour. L'euphorie et le soulagement les submergèrent alors, ils se mirent à rire doucement, alors que tous observaient le prince qui, sans même s'en rendre compte, venait de produire un miracle.

Profitant de leur proximité une dernière fois, Gabrielle se pencha à son oreille.

— Je vais devoir régler toute cette affaire. Demain, Arianne t'amènera dans un lieu secret. N'en parle à personne. Il faut que nous discussions et j'ai peur qu'une rencontre ailleurs ne soit trop publique.

Louis voulut répondre, mais Gabrielle se sépara de lui pour disparaître soudainement. Il essaya de la suivre, la chercha du regard, tout en sachant que c'était impossible. Les gens se pressaient autour de lui, notamment Alaric et Angèle. Il devrait prendre son mal en patience et agir selon les désirs de la dirigeante, il en était bien trop conscient.



CHAPITRE 32



À l'abri des regards

Il ne dormit pas bien cette nuit-là. La journée en elle-même s'était révélée assez fatigante : il y avait un contre-coup qu'il n'avait pas envisagé à être le vecteur de la puissance d'un Ange. Outre la forte attention dont il avait été le sujet, Louis n'arrivait pas à trouver le calme, même seul. Les paroles énigmatiques de Gabrielle tournaient dans son esprit, ne laissant la place à aucun repos.

Elle voulait lui parler, certes, mais de quoi ? De l'exploit dont il s'était montré capable ? Voilà un sujet qu'il aurait aimé pouvoir aborder avec elle, en effet. La jeune femme possédait bien plus de connaissances sur le sujet que lui, c'était une évidence.

Du reste de son séjour en Artisis ? Il ne voyait pas pourquoi cette conversation devrait absolument se tenir de façon si privée.

D'eux deux, alors ? C'était une possibilité tout à fait envisageable et certainement celle qui le terrifiait le plus. La jeune



femme comptait-elle mettre un point final à ce qui n'avait, au final, même pas pu être une amourette ? Son avis aurait-il changé en découvrant les croquis du Teigneux ?

Il ne trouva pas de réponse avant qu'Arianne, fidèle au poste, ne vienne à sa rencontre. Elle faisait preuve d'un sérieux presque cérémoniel et interdit aux gardes de les suivre lorsqu'ils prirent une nacelle, seuls. Sur le voyage, elle parla peu, se contentant de donner quelques instructions au prince.

— Ne révèle l'emplacement de ce rendez-vous à personne, s'il te plaît. C'est l'un des rares endroits où Gabrielle peut rencontrer quelqu'un sans être dérangée, expliqua-t-elle. Laisse-la finir de parler, ne t'avise pas de l'interrompre. Cela ne jouerait qu'en ta défaveur.

— C'est noté, répondit-il.

Les oiseaux descendirent rapidement sous les feuillages des cimes. Ils volaient lentement, évitant les obstacles avec grâce, balançant les passagers avec douceur. Ils voguèrent ainsi pendant ce qui parut être une éternité pour le jeune homme, bien qu'il se gardât de tout commentaire.

Lorsque les oiseaux s'arrêtèrent pour les déposer avec délicatesse, Louis sentit son cœur se serrer. L'inquiétude menaçait de le submerger. Pourtant, il se résolut à avancer la tête haute et avec confiance.

Il lui fallut quelques instants pour discerner le lieu de rendez-vous. Contrairement à tout ce qu'il avait pu observer sur l'île jusqu'ici, cette chapelle était faite de pierre taillée, recouverte d'une mousse et de lierre qui la rendaient difficile à voir au premier coup d'œil. À bien y regarder, on aurait dit qu'un bâtiment galéite s'était d'une façon ou d'une autre retrouvé là, au beau



milieu de la forêt artisienne, coincé entre les racines gargantuesques d'un arbre millénaire. Les fenêtres étaient couvertes d'une sorte de lichen, de la porte il ne restait que les gonds.

Louis se tourna vers Arianne, qui s'était détournée de lui, attendant tranquillement auprès des oiseaux que l'entrevue secrète soit terminée. La remerciant silencieusement, le prince s'avança vers la ruine.

Lorsqu'il pénétra à l'intérieur, sa première impression fut confirmée : il avait déjà visité, ou peut-être vu les plans architecturaux d'une structure similaire dans son pays natal. C'était un lieu particulièrement ancien, vestige d'un passé effacé par la guerre.

Les arches rappelaient, de façon moins grandiose, celles de la Cathédrale royale. La nature reprenait ses droits, faisant grimper des plantes qui aidaient la pierre à soutenir le poids du plafond. Très peu de lumière naturelle filtrait par les restes de la rosace qui ornait le mur du fond. Seule une lampe lumineuse éclairait véritablement les lieux, reposant sur l'autel.

Gabrielle se tenait là. Ses doigts parcouraient délicatement la table de pierre, essayant vainement d'y effacer les traces du temps. Absorbée par son geste, elle ne parut pas sentir le regard de Louis, dont le souffle s'était arrêté en la voyant.

C'était comme s'il la comprenait vraiment pour la première fois. Perdue ainsi au cœur de vestiges qui n'appartenaient pas au monde dans lequel ils se trouvaient, elle était le symbole d'une conviction vouée à ne jamais disparaître. Elle rêvait d'un mirage, d'un espoir perdu dans le temps né des mythes et des légendes d'une ère révolue. Ses attentes, son désespoir, tout prenait pour lui un sens nouveau.



Elle releva la tête quand il osa enfin se révéler. Dans ses yeux, nulle agressivité, nul jugement, mais un calme inégalé. Elle l'attendait.

Il n'était plus qu'à quelques mètres, juste assez près pour laisser son regard la détailler lorsqu'elle se mit à parler :

— Il y a très longtemps, quand mes ancêtres ont débarqué sur ces terres, ils ont découvert un monde qui ne ressemblait en rien à celui qu'ils connaissaient. Ils n'avaient presque plus rien d'autre que leur foi, à laquelle ils se sont accrochés farouchement.

» Avec l'aide des rares autochtones auxquels ils se sont peu à peu mélangés, continua-t-elle, ils ont appris à vivre dans les arbres. Cependant, ils ne pouvaient abandonner les Anges. Ils ont construit quelques temples comme celui-ci, dans l'espoir de retrouver leur contact. Cela n'arriva jamais.

Sa voix résonnait sur les murs qui l'amplifiaient et donnaient à son discours un air de grande leçon.

— Aujourd'hui, ces lieux ont quasiment tous été oubliés. Maintenant que nous savons que les statues des Anges existent à Galéo, il y a peu de chances que quelqu'un remette les pieds ici un jour. Pourtant, c'est en découvrant un lieu comme celui-ci que j'ai découvert ma propre vocation. Je les chérirai jusqu'à mon dernier souffle.

Louis n'osait pas parler, suivant le conseil d'Arianne. Pourtant, sa langue brûlait de mille questions : pour une fois qu'elle lui ouvrait son cœur, il avait envie de s'y engouffrer comme un torrent.

— Raphaël s'est montré à travers toi, hier, rappela-t-elle. C'est une très bonne chose, tu peux être honoré qu'il t'ait choisi.



Mais ta quête ne s'arrête pas là : une fois rentré, il faudra que tu partes à la recherche de sa statue et que tu l'aides à sortir de terre.

— Je n'ai pas envie de rentrer, lâcha-t-il soudainement.

Un éclair de surprise brilla dans le fond des yeux de la jeune femme.

— Tu le feras pourtant, tôt ou tard, insista-t-elle.

Les lèvres du jeune homme se pincèrent. Il acquiesça, abattu. Il attendit qu'elle reprenne son discours, mais à sa grande surprise, elle le laissa continuer de parler.

— Mon peuple ne voudra plus jamais d'un roi comme mon père, souffla-t-il. Avec le soutien d'un Ange, j'ai la possibilité de faire évoluer les choses dans le bon sens, il en va de ma responsabilité. Ce n'est peut-être pas le futur qui me fait le plus rêver, mais c'est celui que j'ai décidé de poursuivre.

Gabrielle ne répondit rien immédiatement, se contentant de le regarder intensément.

— J'ai peur, avoua-t-il enfin. Peur de ce peuple qui a déjà prouvé que ma vie ne tenait qu'à un fil. Peur des responsabilités qui pèseront sur mes épaules. J'ai peur de me retrouver à nouveau seul, avec peu ou pas d'alliés à mes côtés. J'ai peur de m'avancer sur un chemin que personne n'a exploré avant moi, car je serais aveugle et sans guide pour m'éviter les écueils. J'ai peur que le moindre pas de côté aboutisse à un effondrement catastrophique, pour moi comme pour les autres.

— Tu ne seras pas seul, répondit-elle. Angèle te soutiendra. Tu sais qu'elle le fera : elle a le même rêve que toi. Les Anges seront de ton côté, sans quoi Raphaël ne se serait jamais révélé.

— Ça ne sera pas pareil...

— Pas pareil que quoi ?



Il la regarda, la suppliant silencieusement de ne pas l'obliger à dire ce qu'il avait sur le cœur. L'air déterminé de la jeune femme indiquait clairement que ses plans étaient contraires à son désir.

— J'aurais été moins inquiet si tu avais été à mes côtés.

L'aveu leur fit à tous les deux l'effet d'un coup de poing dans le ventre. Gabrielle détourna le regard, le cœur en miettes. Elle chercha ses mots, toutes ces excuses qu'elle avait déjà sorties à d'autres. Face à Louis, toutes semblaient vaines et vides de sens. La jeune femme déglutit.

— Je ne peux pas...

— Pourquoi ? s'emporta-t-il soudainement.

Il était rouge de colère, ses mains tremblant de frustration alors que les mots peinaient à s'échapper de sa bouche.

— Ne peux-tu pas simplement me regarder dans les yeux et me dire que tu me détestes ? Que tu me méprises ? Que mon affection à ton égard te dégoûte ? Ne peux-tu pas me rejeter, que je puisse repartir le cœur brisé et aller chercher le réconfort ailleurs ? Au lieu de quoi je me retrouve ici, terrifié à l'idée de me retrouver face à la femme que j'aime ? À attendre un oui ou un non, n'importe quoi qui serait une réponse aux déclarations que je ne trouve même plus le courage de faire ? Est-ce trop te demander que de faire de moi un homme abattu, afin que j'aie me soigner ailleurs ?

À bout de souffle, il interrompit sa tirade. Ses paroles avaient largement dépassé sa pensée, pourtant il savait qu'il ne venait que de pousser un cri du cœur qu'il avait tu trop longtemps. Il aurait préféré énumérer les innombrables raisons pour lesquelles il l'admirait, la chérissait et espérait chaque jour pouvoir être



avec elle. Le temps de ces tendresses était depuis longtemps révolu. Il ne restait plus que la vérité, crue, froide et violente.

Face à lui, Gabrielle pleurait en silence. Médusée, elle le regardait, les yeux emplis de surprise, débordant de larmes qui venaient s'écraser sur sa chemise. Elle restait immobile, suspendue dans le temps.

Ne pouvant retenir son propre chagrin, il détourna le regard. L'absence de réaction de la jeune femme était le coup de trop, il ne se sentait plus de rester. Lorsqu'il fit mine de partir, elle l'arrêta.

— Tu veux vraiment savoir ce que je pense ? hurla-t-elle.

Son appel sonnait comme une menace, amplifié par l'écho des lieux. Louis lui répondit avec une rage et une haine dont il ne s'était pas pensé capable :

— Une bonne fois pour toutes, oui.

Elle se redressa, les joues toujours humides, mais droite et fière, comme si elle s'apprêtait à se lancer dans un combat féroce.

— Je ne sais *rien* de l'amour, cracha-t-elle. Le peu que j'ai pu en voir n'a attiré chez les autres que le malheur. J'ai vu mes parents se déchirer car ils ne se supportaient plus. Pourtant, au long nom de l'amour, ils ont continué à rester ensemble, jusqu'à ce que l'un d'entre eux n'en puisse plus. Ça a été les pires années de ma vie. J'étais seule, au milieu d'un conflit dont on me tenait parfois pour responsable. J'ai vu des personnes faire des folies au nom de l'amour.

Sa voix gagnait en confiance, tranchant les couches de sa propre douleur.

— J'ai préféré m'en préserver, à tout prix. Je ne me suis



jamais intéressée à personne. Farell a été le seul à me résister, alors j'ai cru que j'étais tombée amoureuse. Il a lutté contre mes instincts et j'ai cru que j'aurais droit au bonheur.

La mention du nom d'un autre homme brûla le cœur du prince si fort qu'il sentit sa respiration se couper. Gabrielle ne s'arrêta pas pour autant.

— Je me suis rendu compte trop tard que je m'étais trompée. Avant de pouvoir écarter le danger, nous avons reçu une lettre du roi de Galéo, nous proposant de signer un traité de paix... Tu connais la suite.

— Je connais ma vision de la suite, s'étouffa-t-il. Pas la tienne.

Elle grogna, roulant des yeux.

— Tu... Je t'ai rencontré et c'est arrivé si insidieusement... Je te trouvais hautain, tu appartenais à un monde auquel je ne *voulais* pas appartenir. Pourtant, au fil du temps, j'ai commencé à t'apprécier. Je t'ai trouvé intelligent, drôle, plaisant...

Elle soupira, parlant de moins en moins vite, perdant la fougue qui l'avait animée jusqu'alors.

— Puis il y a eu l'enlèvement. J'ai cru que je t'avais définitivement perdu... Ça m'a terrifiée. Quand je t'ai retrouvé, j'ai cru t'entendre dire quelque chose...

— Tu n'as pas cru, la corrigea-t-il. Je t'ai bien dit que je t'aimais.

Elle eut un hoquet. Louis sentait qu'elle essayait de le fuir, comme un animal coincé dans une cage.

— Je me suis souvenue de la promesse solennelle que je m'étais faite, celle de ne jamais tomber amoureuse. Tu parles de ta peur comme si tu étais le seul à être terrifié...



Gabrielle ne réussit pas à aller plus loin. Sa voix mourut soudainement, la laissant muette, impuissante.

Aucun des deux n'eut la force de parler. Ils restèrent là, enfermés dans leurs chagrins respectifs, deux bulles qui flottaient si loin l'une de l'autre.

Enfin, Louis prit son courage à deux mains. La voix tremblante, il osa :

— Tu sais qu'il existe un moyen simple d'en finir avec tout ça.

— Simple ? rétorqua-t-elle immédiatement.

— Yulia.

Elle écarquilla les yeux et se retourna vers lui.

— Regarde-moi et dis-moi que tu ne m'aimes pas. Si tu le fais, je partirai et tu n'entendras plus jamais parler de tout ceci.

Les lèvres de la jeune femme tremblèrent. Louis s'approcha lentement d'elle, pas à pas. Elle eut un mouvement de recul, mais ne bougea pas, luttant contre ses propres instincts. Il s'arrêta, tout proche.

— Farell pense que tu lui appartiens, continua-t-il. Tu crois à tort qu'il a raison. Moi je pense que personne ne peut te posséder. Tu peux le lui montrer, d'une façon très simple.

— Ça créerait un scandale, souffla-t-elle. Je ne peux pas...

— Alors je le ferai. Pour nous deux, ajouta-t-il.

Il posa une main sur celle que Gabrielle utilisait pour se retenir contre l'autel. Leurs regards ne se quittaient plus. Un espoir naquit dans celui de la jeune femme.

— Je vais le faire, répéta Louis. Je ne veux même pas savoir à l'avance la réponse que tu vas me donner, mais je vais le faire. À toi de décider de la suite.



Il attendit, une seconde de plus, pour savoir si elle allait répondre, ou changer d'avis, ou même simplement réagir. Mais la jeune femme se contenta de le regarder avec de grands yeux éperdus. Il se sépara alors d'elle et, sans un regard en arrière, quitta les lieux.

La luminosité extérieure l'aveugla un instant, mais il continua à marcher d'un air décidé. Arianne l'attendait, toujours au même endroit. Elle ne fit pas le moindre commentaire sur son état, ne posa pas la moindre question sur ce qui avait été dit. Elle se contenta simplement de ramener son ami jusque chez lui.





CHAPITRE 33



La malédiction des princes

Sur le chemin du retour, Louis était silencieux comme une tombe. C'est à peine s'il remercia Arianne lorsqu'ils atteignirent la maison qui lui avait été allouée. La juriste, après un instant d'hésitation, fit le choix de partir sans poser de questions.

Le prince ne rêvait plus que d'une chose : du calme, quelques instants durant lesquels on ne le dérangerait pas, afin qu'il puisse faire le tri dans ses pensées. Beaucoup de choses avaient été dites et il avait besoin de faire le vide.

Malheureusement pour lui, Angèle avait d'autres plans. Alors qu'il entraît et s'appêtait à donner l'ordre aux domestiques de ne pas le déranger jusqu'à nouvel ordre, la princesse accourut presque jusqu'à son frère.

— Louis ! Je t'attendais. Où étais-tu passé ? Il faut absolument que... par les Anges !

D'une main, elle cacha sa bouche bée. Les serveurs se



retournèrent vers la princesse, interloqués. Sans finir sa phrase, elle posa la main sur l'épaule de son frère et entraîna ce dernier vers sa chambre, en prenant soin de fermer la porte derrière elle. Louis s'effondra presque sur un fauteuil, frottant son visage de ses mains.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? lui demanda immédiatement Angèle.

— Des choses compliquées, divagua-t-il.

Elle fit la moue. Il n'était de toute évidence pas d'humeur à coopérer, ce qui n'arrangeait pas ses affaires.

— Écoute, si tu ne veux pas me le dire, pas de problème. Moi, j'ai besoin de ton aide.

Louis jeta à sa sœur un regard circonspect. S'asseyant plus convenablement, il l'invita d'un geste de la main à en dire plus.

— Bon, voilà, commença-t-elle. Tu te souviens d'Alaric ?

— Le bûcheron ?

— Précisément. Il se trouve que j'ai passé beaucoup de temps avec lui ces derniers jours.

— ... et donc ? la poussa-t-il.

— Eh bien, il se peut... enfin... Comment formuler la chose... ?

Tirant sur les dentelles de son haut, la princesse se mordit la lèvre.

— Angèle, qu'est-ce qui t'arrive ? Ça ne te ressemble pas...

— Il me plaît ! explosa-t-elle finalement.

Louis marqua une pause. Avait-il bien entendu ?

— C'est vrai qu'il n'est pas déplaisant à l'œil, admit-il, mais...

— Ça n'a rien à voir ! s'empourpra la princesse. Des hommes



beaux, j'en vois tous les jours à la cour. Et puis, lui c'est un... enfin... il travaille la terre, quoi !

Elle semblait s'énervier de plus en plus, tant et si bien que son frère commença à craindre de devenir la cible de projectiles.

— Mais... il est... différent ?

— C'est un Artisien, confirma-t-il.

— J'ai parlé à d'autres Artisiens ! Il n'y a que pour lui que... comment dire, que j'ai l'impression de ressentir quelque chose.

— Angèle... on ne tombe pas amoureuse de quelqu'un en deux jours à peine.

Elle frappa du pied sur le plancher et il commença sérieusement à se demander ce que sa sœur avait pu manger pour devenir si irritable.

— Je sais ! s'écria-t-elle. Mais voilà, je n'y peux rien ! Il est charmant, ce n'est pas un rustre comme les Galéites le sont parfois.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, dans ce cas ? s'emporta-t-il à son tour. De faire attention à ne pas regretter tes sentiments ? Que ton rôle de princesse demande à ce qu'un jour tu épouses quelqu'un d'un rang convenable ? Que...

— Louis ?

Il lui jeta un coup d'œil furieux et fut surpris de lire de l'inquiétude dans son regard.

— Louis, tu pleures ?

Le prince voulut répondre, mais sa phrase mourut sur sa langue, se transformant en un couinement aigu. Il se racla la gorge et essuya ses yeux du dos de la main, essayant de retrouver son calme.

— Bon sang, qu'est-ce qui s'est passé ?



Retrouvant la douceur qui la caractérisait, Angèle l'invita à s'asseoir, prenant place à ses côtés. Il lutta pour parler, mais un flot de larmes l'en empêcha. Il hoqueta légèrement dans les bras de sa sœur pendant quelques instants, avant de retrouver son calme.

— Parle-moi, l'incita-t-elle.

Louis essaya de se calmer de toutes ses forces. La douleur qui pesait sur son esprit devenait de plus en plus physique, il se sentait prêt à exploser. Pourquoi s'en prenait-il à sa sœur ? N'avait-elle pas le droit, comme lui, d'aspirer à une once de romance, une poussière de bonheur ? Leur vie n'était-elle pas déjà assez difficile à cause des bras dans lesquels ils étaient nés ? Leurs berceaux avaient beau être dorés, ils ne les avaient pas protégés de leurs cœurs pour autant.

— Elle a raison, finit-il par chuchoter entre deux inspirations douloureuses. L'amour est un poison.

C'est à peine si elle avait pu l'entendre. Pour autant, Angèle n'eut besoin de nul contexte pour savoir précisément de qui son frère venait de faire mention. Elle le serra un peu plus dans ses bras.

— Petit frère... murmura-t-elle comme lorsqu'ils étaient encore enfants. Tu n'as pas choisi la rose la plus simple à cueillir. Pourtant, c'est bien d'elle et d'elle seule que tu veux ?

Il se contenta d'acquiescer en reniflant. Voyant qu'il cherchait toujours à se cacher, elle prit son visage entre ses mains délicates, lui relevant le menton afin que leurs regards se croisent.

— Tu deviendras un jour le roi du pays le plus vaste, le plus riche et le plus influent de toute la civilisation, insista-t-elle. S'il



y a bien une personne qui ne doit pas se laisser dicter sa conduite, c'est toi.

Les larmes cessèrent lentement de couler, bien que les yeux de Louis restassent brillants. Il était redevenu cet enfant jovial et plein d'espoir qu'elle avait adoré.

— Alors bats-toi, insista Angèle. Je ferai de même.



CHAPITRE 34



La question

Plusieurs jours passèrent. Des jours d'angoisse pour certains, de réjouissance pour d'autres.

Louis et Angèle finirent par épouser pleinement la liberté qui leur était donnée. La bienveillance des Artisiens à leur égard leur permettait de se promener dans la cité sans avoir d'inquiétude. S'ils étaient traités avec la déférence convenant à leur statut, ils n'en étaient pas moins chaleureusement accueillis partout où ils allaient. Le prince écrivait régulièrement des rapports à son père afin de le tenir au courant de l'évolution de ses découvertes. Une célébration à l'occasion de la ratification des Accords avait déjà eu lieu à Galéo, lorsque l'exemplaire galéite était arrivé dans les mains du roi. Ce dernier paraissait satisfait du travail de son fils et ne semblait pas particulièrement enclin à l'idée du retour de son héritier.

La princesse, quant à elle, se montra sourde aux demandes



déliçates de sa mère de retourner au pays. Dans ses missives, la jeune femme disait se plaie énormément dans les îles. En réalité, elle découvrait Artisis aux côtés d'Alaric, qui s'ouvrait peu à peu à elle. L'alchimie entre eux était visible. Ils se complétaient sur bien des points : l'extraversion de l'une contrebalançait l'introversiion de l'autre. Cependant, à la grande surprise de la demoiselle, le bûcheron était bien plus éduqué qu'elle ne l'avait soupçonné. Ainsi, leur conversation ne tarissait pas, tant et si bien qu'il était difficile de leur parler lorsqu'ils étaient ensemble.

S'il y en avait bien deux qui s'évitaient quand ils en avaient l'occasion, c'était Gabrielle et Louis. Il était rare de les voir tous les deux ensemble : même lors des célébrations auxquelles ils participaient, on les retrouvait toujours aux extrêmes opposés. Le prince se trouvait des occupations diverses, découvrait des échoppes vendant des marchandises dont il n'avait jamais entendu parler, tandis que la dirigeante s'occupait des affaires du pays. Même Farell avait du mal à l'approcher, tant et si bien qu'on finit par penser que quelque chose clochait chez la jeune femme. Pourtant, lorsqu'elle était présente, elle souriait, parlait sans se restreindre et semblait rayonner de santé.

Malgré ses efforts, elle ne put échapper à Louis très longtemps. Un soir, elle commit l'erreur de se rendre dans le même pub que lui, complètement par hasard.

Le temps de comprendre la situation et de décider du meilleur moyen de le fuir, il l'avait déjà repérée.

— Très chère ! s'exclama-t-il en la voyant. Cela tombe merveilleusement bien, j'aurais besoin de te parler quelques instants.

Elle agréa, se demandant pourquoi il agissait comme s'il ne



lui avait pas avoué son amour quelque temps plus tôt. Cependant, faire une scène aurait été de très mauvais goût, aussi se laissa-t-elle entraîner.

Il la mena à une table un peu en retrait, à l'abri des regards indiscrets. Lui mettant un verre dans les mains, il afficha un grand sourire. La jeune femme sentit sa méfiance croître. Comment était-il possible qu'elle se trouve à nouveau face au jeune prince qu'elle avait rencontré en posant les pieds sur le sol gailléte ? D'où lui venait cette arrogance qui le rendait si irrésistible ? Par quelle magie avait-il retrouvé la superbe qui le caractérisait tant ? L'air artisien avait-il eu sur lui un effet qu'elle n'avait pas anticipé ? *Quid* alors de ses sentiments ? Il semblait si calme, si indolent alors qu'il savourait une gorgée d'alcool et qu'elle se contenta de le regarder, bouche bée.

— Quel malheur, lança-t-il à la volée. Je ne sais pas si l'on vous a mise au courant, mais il faudra bientôt qu'Angèle et moi partions. Nos devoirs nous appellent.

C'était là un mensonge éhonté, mais Gabrielle n'en savait rien. Pour son plus grand bonheur, elle ne se chargeait plus de la correspondance avec le roi et Farell aurait sûrement adoré lui cacher le départ prochain des héritiers pour qu'elle n'ait pas le temps de passer de bons moments avec eux avant l'heure fatidique. En tout cas, c'est ce qu'elle s'imaginait qu'il aurait pu penser.

— Toutes les bonnes choses ont une fin, répondit-elle à demi-mot.

— Oui... Voilà pourquoi je voulais te parler : avant de partir, j'aimerais te poser deux questions.

Elle haussa un sourcil. Peut-être que c'était pour cela qu'il



enrobait ses paroles d'un air de suffisance : il cherchait à l'ama-douer en lui rappelant des jours plus simples. Pourtant, sa curiosité la poussait à rentrer dans son jeu, au risque de le perdre.

— Je t'écoute, mais je me réserve le droit de ne pas répondre.

Louis la regarda fixement, avant de poser lentement son verre. Se penchant en avant, il posa ses coudes sur la table, croisa ses doigts avant d'y déposer le menton, sans jamais la quitter des yeux. Ce n'était pas un jeu, se rendit-elle compte, c'était une épreuve pour lui, qu'il craignait de ne pas pouvoir surmonter sans elle. Elle-même ne put s'empêcher de se pencher en avant, entrant dans la confiance.

— Sache que tu as parfaitement le droit de ne pas me répondre, dit-il à mi-voix. Je comprendrai parfaitement ce choix. À vrai dire, je m'attends à ce que tu refuses de m'en parler. Mais voilà, cela fait quelque temps que je réfléchis. Tu m'as révélé ton véritable prénom, lui rappela-t-il.

Elle fronça les sourcils au souvenir des circonstances qui l'avaient poussée à se révéler. Si elle ne regrettait pas sa confession, elle n'aimait pas que le sujet soit remis sur la table.

— Je me demandais si tu voulais bien me dire pourquoi tu as décidé de changer de prénom, murmura-t-il.

Gabrielle se recula sur son siège en soupirant. Elle avait fini par oublier l'existence de ce secret.

Que pouvait donc bien vouloir le prince en lui posant une telle question ? Elle avait pensé que leur prochaine discussion se serait rapidement transformée en une confrontation, comme cela avait été le cas dans le temple en ruines.

— Ce n'est pas une histoire plaisante, du moins pas à mon goût, expliqua-t-elle.



— Je suis prêt à t'écouter, l'incita-t-il.

Elle leva sa coupe, en regarda le contenu, la reposa.

— Tu en sais déjà plus sur moi que beaucoup, confia la dirigeante. Yulia est un... joli prénom, mais il y a bien des raisons qui m'ont poussée à vouloir le changer. La plus simple reste encore ma foi : depuis aussi longtemps que je connais les Anges, j'ai souhaité être l'élue de Gabriel. La tradition veut que l'on prenne le nom de son Ange, je l'ai donc fait pas anticipation.

— Donc, au lieu de Louis, je devrais m'appeler Raphaël désormais ?

Elle lui adressa enfin un regard et un sourire.

— Normalement, tu dois attendre de le rencontrer pour qu'il confirme t'avoir choisi et là tu pourras porter son nom. Cependant, la tradition veut aussi que les rois adoptent le nom de leur Ange comme deuxième prénom. Cela donnerait donc Louis Raphaël Mathias Auguste d'Eralde.

— Tu te souviens de tous mes prénoms ? Je suis impressionné.

Ils eurent du mal à dissimuler le petit rire qui leur secoua les épaules.

— La deuxième raison, continua-t-elle en retrouvant son sérieux, c'est que ce sont mes parents qui m'ont donné ce prénom. Et malgré tout l'amour qu'ils m'ont donné lorsqu'ils étaient encore parmi nous... aujourd'hui, j'ai du mal à entendre quelqu'un m'appeler ainsi. Ça... me renvoie à eux.

Elle se perdit pendant un instant, les yeux dans le vide.

— Les disputes, le mal-être, les accusations et pourtant... ils ne se sont jamais séparés avant que la douleur ne les tue tous les deux...



Gabrielle vida soudainement son verre, avant de grimacer.
Elle le reposa délicatement, étouffant une quinte de toux.

— Merci de m’avoir répondu, dit-il finalement.

Elle le regarda avec hésitation.

— Tu as dit que tu avais deux questions...

— Maintenant, je n’en ai plus qu’une, répondit-il en se levant. Bonne nuit, *Gabrielle*.

Elle le regarda partir sans se retourner. La jeune femme resta assise, coite. S’il n’y avait pas eu un verre à côté de la chaise en face d’elle, elle aurait certainement pu croire que la discussion qu’elle venait d’avoir n’était due qu’à une divagation alcoolisée. Quelque chose clochait, mais elle était trop fatiguée pour chercher à savoir quoi.



CHAPITRE 35



Le dernier scandale

Gabrielle jeta une nouvelle veste sur le tas qui commençait sérieusement à s'amonceler sur son lit. Arianne poussa un soupir exaspéré en roulant des yeux pendant que son amie fouillait désespérément ses placards à la recherche d'un vêtement qui lui siée.

— Si tu continues comme ça, souffla-t-elle, on va être en retard.

— Rien ne me va ! s'énerva la dirigeante. C'est impressionnant, on pourrait croire que ma propre garde-robe me déteste.

— Calme-toi. C'est un discours comme tu en as fait des centaines ! On s'en fiche que tu ne sois pas sous ton plus bel angle...

— Non !

Elle avait presque crié en se retournant vers son amie, qui eut un mouvement de recul.

— Qu'est-ce qui t'arrive, bon sang ?



— Ce n'est pas un jour normal ! Tout le monde est bizarre et j'ai l'impression d'être folle.

— Il faut dire que de l'extérieur...

— Ah non ! Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi !

— Peut-être que si tu commençais par arrêter de hurler...

— Je ne hurle pas ! Je...

Elle poussa un grognement de frustration en rejetant un nouvel habit, avant de s'asseoir au bord de son lit. Arianne essaya d'intervenir, mais fut coupée dans son élan.

— Farell est trop heureux, en ce moment. Ça ne peut rien vouloir dire de bon. Angèle rougit dès qu'elle me voit et Louis... Je ne l'ai pas vu depuis des jours ! Même toi, tu es étrange !

— Je n'ai rien fait ! protesta son amie.

— Pas pour l'instant ! rétorqua l'autre. Je suis certaine que quelque chose d'important va se passer aujourd'hui, mais je ne sais pas quoi et ça m'enrage !

— Ça, je l'ai bien compris...

La blonde soupira à nouveau. Du tas de vêtements, elle retira une étoffe bleue soyeuse, qui brilla sous la lumière du soleil. Elle réprima un sourire en le tendant à Gabrielle.

— Celui-ci ira très bien.

— Ha ! Tu sais quelque chose et tu refuses de me le dire !

— Habille-toi et arrête de faire l'enfant !

Sans répliquer, mais avec le sourire effronté de la victoire, la diplomate saisit le vêtement et le mit. L'œil de son amie était sans égal : l'image qui lui renvoyait le miroir était tout à fait plaisante.

Il y avait de l'agitation dans le quartier des scieries. Une



esplanade temporaire avait été construite devant le bâtiment où s'était déroulé le malheureux drame. Les représentants du gouvernement ainsi que les deux étrangers étaient présents, attendant patiemment que leur auditoire soit prêt à entendre le discours qui allait être tenu. L'accident commençait à dater, mais l'enquête avait été conclue depuis quelque temps. Il ne restait plus qu'à rendre le bilan final au public. Dans d'autres circonstances, la cérémonie aurait été tenue par un commissaire judiciaire, mais le caractère exceptionnel et les circonstances particulières du sauvetage exigeaient une mise en place différente.

Après une longue attente, Gabrielle monta sur le promontoire et appela au silence.

— Mes chers compatriotes, commença-t-elle, je suis heureuse de vous retrouver si nombreux aujourd'hui. Il est l'heure de rappeler les faits malheureux qui ont eu lieu ici il y a quelque temps. Lors de la coupe d'un arbre ancien, un apprenti du nom d'Esphène s'est retrouvé dans la trajectoire de la chute. Après avoir questionné les témoins et le blessé, il a été révélé qu'il ne s'agissait là que d'une erreur d'inattention et non d'une volonté de blesser ou d'être blessé. Nous avons eu une discussion avec les responsables du site afin de nous assurer que ce genre d'incident ne se répètera pas.

» Il me paraît cependant important de souligner qu'Esphène est en parfaite santé et a presque entièrement recouvert l'usage de ses jambes grâce à l'aide inattendue du prince Louis d'Eralde, qui dans un acte héroïque a su trouver la force de le secourir avant que des dommages irréparables n'aient lieu.

Un tonnerre d'applaudissements suivit la déclaration. Louis salua discrètement.



— Il n'y a, selon moi, poursuivit-elle, pas de meilleur exemple pour montrer la puissance de la nouvelle alliance entre nos deux pays. Voilà pourquoi le conseil d'État a décidé, en ce jour, de décerner au prince la médaille de bravoure, le déclarant ainsi Brave d'Artisis.

Les félicitations redoublèrent alors que Louis montait sur l'estrade, en compagnie de Farell qui semblait particulièrement s'ennuyer. On apporta un coffret dans lequel se trouvait la distinction, que les deux dirigeants s'appliquèrent àagrafer au torse du jeune homme.

Laissant la place à ce dernier pour qu'il puisse s'exprimer, Farell murmura discrètement quelque chose à l'oreille de Gabrielle, qui pâlit.

Le prince ne s'en rendit cependant pas compte et entama un court discours :

— Messieurs, mesdames, c'est un honneur pour moi que de me trouver face à vous. La bravoure dont on me porte les éloges n'est pour moi qu'un signe de bon sens : votre peuple et le mien sont frères, qu'importe les éléments tragiques de l'Histoire. S'il ne faut pas oublier le passé, il faut en retenir avant tout les leçons. Je n'aurais pas été capable d'un tel exploit sans le soutien infailible de madame Elsën.

Celle-ci acquiesça timidement lorsqu'il se tourna vers elle, avant de revenir à la foule.

— Cependant, je me dois de corriger un écueil...

Il y eut quelques secondes de silence, avant qu'un léger brouhaha circonspect n'emplisse les lieux.

— Je pense, en effet, que mes actes n'incarnent pas le si grand symbole qu'elle loue.



Gabrielle se raidit, essayant de comprendre ce que le jeune homme avait en tête.

— S'il est vrai que l'amitié entre nos deux pays n'a de cesse de croître chaque jour, poursuivit-il, il y a selon moi quelque chose de plus marquant.

D'un geste désinvolte, il se retourna et invita Gabrielle à monter. Elle eut un geste en avant, mais Farell la retint, la prenant par la main. Sous les regards ébahis de l'auditoire, elle pivota vivement vers son compatriote. Tous deux se mirent à murmurer des invectives à toute vitesse, tant et si bien qu'Arianne commença à s'approcher discrètement d'eux, prête à agir.

Finalement, Gabrielle se dégagea et arriva au niveau de Louis, laissant Farell en proie à une furie sourde.

— Gabrielle, énonça le prince, nous venons d'univers différents, même diamétralement opposés. Pourtant, nous nous retrouvons aujourd'hui ici et j'aime à dire que nous sommes des égaux.

Elle acquiesça discrètement, le sourcil légèrement arqué.

Alors, Louis commença à s'abaisser, jusqu'à ce que son genou touche le sol. Les yeux fermement accrochés à ceux de la femme qu'il aimait, il empêcha sa voix de trembler.

— Tu m'as montré l'importance de l'empathie, continua-t-il. Tu m'as appris à écouter, à surmonter la douleur, à faire face à la vérité, aussi terrible soit-elle. Tu m'as sauvé d'un avenir obscur, tout en me montrant qu'il existait un autre chemin à emprunter que celui auquel j'étais destiné. Tu m'as aidé à retrouver la foi, à reprendre espoir et confiance. Aujourd'hui, je ne puis empêcher mon cœur de ne vouloir battre que pour toi.

De sa poche, il sortit une petite boîte ornée. Lorsqu'il l'ouvrit,



elle révéla une bague scintillante. Si elle était sans aucun doute d'origine galéite, un artisan artisien l'avait visiblement retravaillée, remplaçant la pierre principale par un saphir au bleu profond.

— Aujourd'hui, poursuivit-il, je te pose une question qui brûle mes lèvres depuis des jours. Gabrielle Elsën, consentirais-tu à me prendre pour époux ?

Le monde ne se réduisit plus qu'à lui. Elle sentit le temps ralentir, puis s'arrêter, se suspendre en une éternelle seconde. Ses battements de cœur étaient devenus si assourdissants qu'ils l'entouraient de silence. Elle regarda fixement Louis, une expression indéchiffrable sur le visage.

Elle ne voyait plus que lui. Celui qu'elle avait cherché à comprendre, puis cherché à fuir. Celui qui l'empêchait de dormir la nuit. Celui dont elle semblait incapable de se séparer. Celui qui avait vu son vrai visage et ne s'était pas détourné, n'avait pas pris un air désolé lorsqu'elle avait parlé, n'avait pas essayé de la changer pour correspondre à ce qu'il voulait.

Elle sentait la peur faire trembler ses os, l'inquiétude face à l'avenir, l'incertitude quant au lendemain.

Pourtant, la réponse était simple. Elle la connaissait depuis longtemps déjà. Alors, à quoi bon repousser le simple mot qui hantait ses pensées sans relâche ?

— Oui, murmura-t-elle.

Puis, bien plus fort et avec conviction :

— Oui !

Elle s'agenouilla face à lui, les joues déjà baignées de larmes. Avant qu'il ne puisse lui saisir la main pour lui passer la bague au doigt, elle le serra dans ses bras, le pressant contre elle avec



toute la puissance que lui procurait ce soudain soulagement. Il lui parlait, elle le savait, pourtant il lui était impossible de discerner ses mots. Ils étaient entourés par un vacarme dont elle se moquait bien. Seule importait la proximité de leurs deux corps et la soudaine sensation de bonheur qui la libérait d'un fardeau qui pesait depuis trop longtemps déjà sur ses épaules.

Farrell enrageait. Il s'était attendu à ce que Louis fasse quelque chose de stupide, mais certainement pas à ce que Gabrielle tombe dans son piège. Il avait essayé de l'en dissuader, mais elle n'avait même pas fait attention à lui. C'en était trop. Trop d'humiliations, trop d'attente, trop de patience. Il lui avait laissé une chance, une chance de comprendre qu'elle était sienne. Une chance de dire oui à un véritable avenir, pas à une farce.

Il était temps que cela cesse.

D'une poche savamment dissimulée dans son costume, il sortit une petite lame. Un objet relativement inoffensif, sauf s'il était manié avec précision.

En un pas, il était déjà presque sur eux.

Alors qu'il levait la main pour rendre la justice qu'il n'avait pas su obtenir, il se sentit brutalement tomber sur le côté, hors de leur portée.

Un poids le maintenait fermement au sol. Très vite, ses bras se retrouvèrent ligotés. Il se débattit, commençant à lancer des menaces en l'air. Sa bouche fut rapidement recouverte. Bien qu'il fallut plusieurs hommes pour aider Arianne à le faire sortir et que la foule vit très clairement l'un des dirigeants se faire promener comme un dangereux criminel, Gabrielle et Louis ne se rendirent compte de rien. Enfermés dans leur bulle, ils



profitaient simplement l'un de l'autre.

Finalement, le prince réussit à mettre la bague au doigt de son aimée. Ils se regardèrent comme s'ils se découvraient pour la première fois, incapables tous deux de prononcer le moindre mot. Lentement, ils se penchèrent à nouveau l'un vers l'autre, jusqu'à ce que leurs lèvres se rencontrent enfin. Gabrielle posa ses deux mains sur les joues du prince, comme pour l'empêcher de fuir, tandis qu'il enserra sa taille pour la garder contre lui.

Enfin, ils s'autorisaient à se réunir. Enfin, ils pouvaient s'aimer.



Épilogue



Devant un grand miroir, Arianne s'assurait que sa coiffure était impeccable. Pas le moindre cheveu fou, pas d'épi récalcitrant, rien qui ne puisse altérer son apparence. Les occasions comme celle-ci étaient rares et pour rien au monde elle ne souhaitait que sa tenue soit imparfaite.

De toute manière, elle n'avait pas trop le choix pour combler l'ennui. Gabrielle était emmurée derrière des paravents et refusait farouchement que son amie ne pose les yeux sur elle. Elle était particulièrement silencieuse, tant et si bien que la juriste s'inquiéta quelque peu.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

— Oui ! répondit l'autre un peu trop vite. Mais je ne sais pas, j'ai l'impression que quelque chose ne va pas...

— Peut-être que si tu me laissais te voir, je pourrais...

— Non !

Arianne ne retint pas son rire.



— D'accord, d'accord, j'ai compris.

Gabrielle ne répondit rien, le bruissement de ses jupons trahissant cependant son agitation.

— Tu es juste anxieuse et c'est bien normal, la rassura la blonde. Il faut que tu te détendes. N'est-ce pas censé être le plus beau jour de ta vie ?

— Oui, j' imagine... Raison de plus pour m'inquiéter...

— Gabrielle.

Sa voix la rappela à l'ordre.

— Farell a été jugé pour sa tentative d'assassinat, lui rappela-t-elle. Tu n'as plus rien à craindre de sa part. Ta résignation a été acceptée par le conseil et les prochains dirigeants d'Artisis vont bientôt prendre leurs fonctions. Tu as fait tout ce qu'il fallait pour assurer leur arrivée.

— Oui, mais...

— Tout le monde ici t'apprécie, continua la juriste. Bon, peut-être pas tout le monde, mais tu as la faveur du peuple *et* des Anges. C'est plus qu'il n'en faut. Le roi vous a donné sa bénédiction, c'est au final tout ce qui importe.

— Mais Arianne... Cela veut dire qu'un jour...

— Arrête de penser au futur, pour une fois ! Il est plus que temps que tu apprennes à apprécier le moment présent.

La brune redevint silencieuse. Elle jeta un dernier regard vers la glace qui lui renvoya sa propre image. Ce reflet lui paraissait surréaliste, pourtant c'était bien elle. Le grand jour était arrivé.

— Tu as sûrement raison, se résigna-t-elle.

— J'ai toujours raison, rétorqua Arianne.

Un valet vint toquer à la porte. L'heure était venue.

Les bancs de la Cathédrale royale étaient pleins à craquer. Le



silence de la foule n'était assuré que par la musique constamment jouée et chantée par les enfants de cœur. Aux premiers rangs, proches de l'autel, nobles galéites et politiciens artisiens se mélangeaient. Voilà des jours qu'ils avaient débarqué sur les ponts du port de Faréol pour assister à l'évènement. Entretemps, on n'avait pu s'empêcher d'entamer des négociations commerciales.

C'était d'ailleurs pour cela, du moins en partie, qu'Alaric était assis à côté d'Angèle. Tous deux semblaient ravis de se retrouver, autant pour partager la compagnie de l'autre que pour l'heureux évènement qui allait avoir lieu.

Près de l'autel, l'Officier Premier relisait avec soin le livre qui se trouvait face à lui. De temps à autre, il jetait un coup d'œil grave vers les portes de la cathédrale, pour l'instant encore vides, puis vers le prince, qui montrait tous les signes de nervosité imaginables. Pourtant, Louis faisait de son mieux pour garder son calme.

Il était plus beau qu'il ne l'avait jamais été : ses cheveux avaient diligemment décidé de boucler, ornant sa tête d'une auréole dorée. Son somptueux costume, cousu de fils d'or scintillant sous les lumières, soulignait sa stature svelte. Il était paré de ses plus délicats atours, une couronne cérémoniale complétant sa tenue, rappelant son statut et son importance. Le prince faisait de son mieux pour ne pas se montrer trop impatient, bien qu'il n'attendît qu'une seule chose : voir sa bien-aimée arriver.

L'orchestre se tut. La foule se retourna vers les portes. On se leva lorsqu'une silhouette apparut, aveuglante. Louis dut retenir une larme.

Au rythme lent de la musique nouvellement entamée,



Gabrielle avançait. Au bras d'Arianne, elle paraissait grandie, élancée. Sa large robe créait autour d'elle un volume qui réagissait à ses moindres mouvements, créant une valse de jupons à chaque pas. Ses cheveux avaient été tressés, attachés et épinglés en une cascade complexe qui entourait son visage avant de venir tomber dans son dos.

Elle était parée d'or et d'argent, l'alliance des deux métaux mettant en valeur la chaleur de sa peau. Ses yeux perçaient tous les regards, son sourire répondant à tous ceux qui lui étaient adressés. Sous ses pieds, le lit de pétales de roses ne faisait pas le moindre bruit, comme si elle marchait sur un nuage. Elle avait tout l'air d'une apparition irréelle, illusion hallucinée.

Louis était saisi, incapable de respirer jusqu'à ce qu'elle soit à son niveau. Gabrielle se plaça face à lui et il se rendit compte que ses yeux à elle aussi étaient humides.

— Tu es magnifique, lui murmura-t-il.

Elle essaya visiblement de lui répondre, mais n'y arriva pas.

Les invités prirent place et la musique baissa en volume et en intensité, afin que les mots de l'Officier Premier soient entendus par tous.

— En ce jour, déclara-t-il, nous nous retrouvons afin de célébrer l'union qui marquera ce siècle. Une union qui nous rappelle que nous sommes tous avant tout des êtres humains, vivants et capables d'amour. Nos querelles, anciennes, actuelles et futures, ne sauront jamais scinder notre cœur profond. Les deux jeunes personnes qui sont face à moi aujourd'hui en sont l'exemple parfait. Ils ont traversé la mer, lutté contre leurs différences pour faire naître un amour des plus puissants. Contre vents et marées, ils ont su prouver que l'humanité avait toujours le soutien des



Anges. Voilà pourquoi, aujourd'hui, j'ai le plaisir et l'immense honneur d'amener ces deux personnes à s'unir aux yeux de tous.

Il se tourna vers Louis, qui ne détacha pas son regard de Gabrielle.

— Louis Mathias Auguste d'Eralde, êtes-vous prêt à aimer, chérir et protéger Gabrielle Yulia Elsën ? À vous montrer clément face à ses humeurs, à essuyer ses pleurs, à écouter son cœur et à la garder à tout instant et pour toujours dans le vôtre ? Êtes-vous prêt à faire d'elle votre épouse ?

Le prince avala sa salive, espérant que sa voix ne tremblerait pas autant que ses mains, dans lesquelles se trouvaient celles de Gabrielle.

— Je le suis, dit-il haut et fort.

— Gabrielle Yulia Elsën, continua l'Officier, êtes-vous prête à aimer, chérir et protéger Louis Mathias Auguste d'Eralde ? À vous montrer clément face à ses humeurs, à essuyer ses pleurs, à écouter son cœur et à le garder en tout instant et pour toujours dans le vôtre ? Êtes-vous prête à faire de lui votre époux ?

— Je le suis ! clama-t-elle.

— Alors, par les pouvoirs qui me sont conférés, par la couronne et par les Anges, je vous déclare mari et femme ! Puisse votre amour pour toujours fleurir. Vous pouvez vous embrasser.

Ils eurent tous deux un instant d'hésitation, puis Gabrielle se jeta presque sur lui, pressant ses lèvres contre les siennes dans un baiser si passionné qu'il en fut secoué. Rapidement, il répondit de plus belle, enlaçant la femme qu'il aimait, la soulevant pour la faire tourner. C'était véritablement le plus beau jour de leur vie.

Il restait encore tant à faire. Galéo avait besoin d'être



reconstruite, les nouveaux accords commerciaux demandaient à être supervisés, les Anges attendaient toujours qu'on vienne les sortir de l'oubli. Cependant, en cet instant précis et pour les quelques jours de lune de miel qu'ils s'offrirent, ils demeurèrent heureux et insouciant. Le monde s'offrait à eux, rendu immense par un univers de possibles qui s'ouvrait face au jeune couple. Personne n'oserait plus se mettre en travers de leur chemin, ils en étaient désormais convaincus.



